Les éditions

LA FILLE D'À CÔTÉ

Présentent

Faustine

Une saga biographique

Tome 5

Faustine et Julien

Christina Schwab

Du même auteur :

— *Quelqu'un m'attendait quelque part*

— *Vous en reprendrez bien un peu ? (épuisé)*

— *Comme si le soleil brillait partout*

— *La maison près du torrent (Éditions Héna)*

— *Faustine ou la joie de vivre*

— *Faustine à l'aventure*

— *Faustine prend son envol*

— *Faustine et le nouveau monde*

— *Faustine et Julien*

En cours d'écriture :

— *La renaissance de Faustine*

To Lori,
with love

Il est dur de payer de sa vie
la faute d'être né.
Ibsen

Remerciements,

Il s’en est passé des choses pendant l’écriture de ce livre. J’aime imaginer celui ou celle qui tombera, longtemps après ma mort, sur un exemplaire perdu, destiné à allumer le prochain feu. Est-ce que, ce jour-là, le monde sera revenu à la « normale ? » Est-ce qu’on pourra à nouveau marcher dans les rues librement ? Circuler sans montrer un passeport-santé ? Que sera devenue la société, dans cinq ans, dans dix ans ? Démocratie, dictature ? La question reste ouverte. Au moment où je termine cet opus, l’été est enfin là et la nature explose de partout. Il est temps de sortir au soleil.

Ils sont restés cette fois encore, Amélie, Marie-Christine, Pierre et Marie-Jeanne. Je ne les remercierai jamais assez pour leur aide précieuse. Sauf pour Marie-Christine, je les ai tous rencontrés. Preuve s’il en est, qu’il est possible de dépasser le virtuel. Ce furent de merveilleux moments d’amitié.

Merci également, en passant, à Marietta, Claudine, Geneviève T., Zoé, Mary Mye, Geneviève B., Maman Bidou, Irène Possa, Jean-François, Jean-Jacques, Jean-Patrick,

Jean-Luc, Jacques, le « noyau dur » de mes lecteurs. Un merci spécial aussi à Jean-Paul (qui se reconnaîtra), et à Lori, of course.

Christina

Prologue

— Jeannot, ô mon Jeannot, une fois de plus, viens à mon secours !

— Pourquoi ?

— Après des mois de *prochristination,* ce tome 5, je ne sais plus comment l'aborder.

— Par le commencement, non ?

— Ne te moque pas. Tu sais combien c'est difficile d'écrire les passages les plus douloureux de sa vie.

— Pourtant, il n'y a pas d'alternative. Si tu veux raconter ta renaissance, tu dois passer par la mort qui précède.

— Morte à moi-même, oui, c'est sûr que je l'ai été.

— Alors dis-le sans faux-semblants.

— Et sans pathos, même si, parfois, le chagrin des uns permet à d'autres de s'y reconnaître ou, au contraire, d'oublier leurs malheurs.

— Sans doute, bien qu'à mon avis, tu n'aies pas à te justifier.

— J'aimerais pourtant savoir dire les larmes, le désespoir, l'angoisse, la terreur, la nuit, la solitude.

— Mais aussi…

— L'attente, le bonheur, les rires, la tendresse, et par-dessus tout l'amour, principe de vie de l'Univers.

Un bébé

Un tout petit. Quelqu’un à aimer, à cajoler, à nourrir, à regarder grandir. Un être qui ne dépendra que d’elle. Oh, comme déjà elle est pleine de lui, comme déjà elle l’aime ; se sent responsable, riche de cette graine qui grandit en elle, embryon, vie…

Panique !

La joie sauvage, violente, farouche, animale, primitive, ne dure qu’un temps. Très vite les conséquences, les implications de l’irrémédiable engagement apparaissent. Finie l’insouciance, terminée l’impunité, désormais Faustine n’est plus seule, ne sera *plus jamais* seule. La voilà devenue adulte.

Pour commencer : plus d’alcool, plus de tabac. C’est dit. Enfin, une bière par semaine éventuellement et une cigarette, une seule. La dernière remonte à l’humiliante session dans les bureaux de l’immigration, à Washington. Si elle reste à la maison, ce ne sera pas bien difficile de tenir. Pas de mauvaises influences, pas de tentations. Maxime ne fume pas, il ne reste plus qu’à bannir les cigarettes et les cendriers. Pour les odeurs, c’est fait, elle a toujours bien aéré, désireuse de camoufler son vice. Son mari

– mari ? Le terme, encore nouveau, prend tout son sens désormais – est clarinettiste pendant son temps libre ; il a besoin de poumons dégagés de toutes scories. Le manque ? Il ne peut plus y en avoir désormais puisque la voilà comblée de ses deux seuls vœux : un mari, un enfant. Faustine est persuadée que son nouveau statut, Épouse et Mère, sera suffisant pour la transfigurer. Le compte à rebours commence.

Février, mars. Primipare. Voilà ce qu'est devenue Faustine désormais. On dit aussi gravide. Quel horrible mot ! Moche. Il fait penser à un gros tas de gravier statique. Un goût de caillou dans la bouche. Pas question de lui laisser prendre le pas sur son état. Elle sera une mère moderne, intelligente, civilisée et saine. Pas une grosse vache impavide, habitée par un extra-terrestre. Pas une *mèragosses* amorphe, uniquement centrée sur son parasite intérieur qui déjà la vide de son sang, sa volonté, sa vie. Elle restera coquette, féminine, une maîtresse, une amante ; il ne faut surtout pas que son homme s'éloigne d'elle, regrette ces 18 ? 20 ans ? de sacrifices, d'abnégation qu'il vient de lui offrir sur un plateau, ou presque. Elle se l'est juré. Concentrée sur sa joie, dans son élan de reconnaissance, elle en oublie les mois, les années de supplications, les hectolitres d'alcool engloutis pour bâillonner angoisses et frustrations.

Hystérie, frénésie. Deux autres mots qu'elle rencontre au quotidien. Faustine n'est pas enceinte de trois jours que son ventre pointe, triomphant. Elle a tellement attendu, il faut que la terre entière sache. Mais elle n'avait pas prévu un tel engouement en retour. Pourtant, elle en a croisé des futures mamans

à travers l'Europe, debout dans le bus, le métro, alors que des adolescents occupaient les sièges dans l'indifférence générale. Nulle part ailleurs elle ne connaîtra le même délire que dans son pays d'accueil. Il suffit de dire « I am pregnant », j'attends un enfant, pour que les cris et les applaudissements fusent. Même si l'enfant est encore loin de paraître.

Cela, uniquement dans le cercle professionnel et amical. Parce que côté toubibs, la chanson diffère. Une voisine, mère de quatre enfants, la dirige vers le centre du coin. Ici on obstétrique « local ». Pas question de tourisme gynécologique. Faustine prend rendez-vous. Elle aurait préféré être suivie par une femme, mais les gynécos-femmes sont rares, voire inexistantes. À quoi ça sert alors, ce féminisme agressif ? Seulement à empêcher les hommes de boire ? Et toutes ces batailles menées pour le droit de vote ? Si les femmes n'en retirent même pas le bénéfice d'exercer les professions qui les concernent directement ? Quel pays étrange, truffé de contradictions. Faustine est déçue. Non seulement elle ne peut pas choisir son médecin mais celui-ci changera à chaque visite (quatre obligatoires seulement). De fait il ne sera pas possible – et pour cause ! – de déterminer à l'avance qui sera d'astreinte au moment de l'accouchement. Dans ce cabinet, Faustine devient un numéro ; un ventre anonyme.

Même pas grave. Elle se suffit à elle-même. Les dés sont jetés. Pas de retour en arrière possible. Encore une chose qu'elle apprend. Jusqu'à présent, elle a toujours eu le choix. Un choix. Dans tous ses actes, elle pouvait accepter ou renoncer, avancer ou reculer. Désormais ce n'est plus possible. Un autre

mot s'impose : irréversible. À partir de maintenant c'est la Vie, ou la Mort. Évidemment, cette dernière n'est pas une option. Alors se développe, dans le ventre de Faustine, en plus du fœtus, l'intruse perverse : la peur.

Abjecte. Omniprésente.

Désormais, le poids des responsabilités l'oppresse. Transmettre la vie, c'est aussi, forcément, dispenser la mort. Elle a lu dans « Une histoire des femmes », dont elle a oublié le nom de l'auteur, que si l'homme hait tant la femme, c'est à cause de ça. Parce qu'il se retrouve face à l'insupportable et que toute la misère du monde, forcément, en découle. Faustine conscientise ce qu'elle est en train de faire. Elle aussi condamne d'ores et déjà son enfant. Mais bien avant d'en arriver là, la peur, nouvelle compagne de chaque instant, lui instille toutes sortes d'idées parasites. Elle qui dormait si bien, la voilà envahie de cauchemars. Ses nuits sont peuplées d'images épouvantables. Elle imagine son tout petit, son bébé, sous les roues d'un camion ou encore maltraité, abusé, malade, infirme…

Aucune crainte ne lui est épargnée. Elle n'aurait pas dû lire « *Simetierre* », le roman de Stephen King. En l'absence de Maxime, les nuits sont longues et les draps froids. Plus rien ne la rassure au cœur des ténèbres depuis qu'elle s'est interdit l'alcool. Elle en a trop entendu sur les enfants nés difformes de parents alcooliques.

Heureusement, le jour succède à la nuit ; le soleil revient, la confiance et le courage aussi. Son trésor est encore invisible, bien au chaud. Faustine savoure chaque minute de son nouvel état, d'autant qu'elle se porte comme un charme.

Avril. Cette fois c’est parti pour trois mois de nausées matinales. Mais chez la future maman, habituée depuis toujours à se faire vomir quand elle a trop bu, la pratique est utile. Elle n’en souffre pas plus que ça. À la permanence médicale, les stratégies se mettent en place. Trois visites de préparation à l’accouchement sont prévues. Elles auront lieu à l’hôpital de Manassas, le plus proche de son domicile. On la presse de réserver sa chambre par la même occasion. Malgré une concurrence acharnée, en ce siècle de libéralisation, pas question de choisir la clinique. La marge de manœuvre est faible. Le cabinet « Gyn&Co » n’œuvre que dans le périmètre de Manassas. Mais quelle importance ? N’est-ce pas bébé la vedette ? Pendant les prochaines semaines et jusqu’à la naissance tout tourne autour de lui. Plus le ventre de Faustine s’arrondit, plus les mains se tendent pour le toucher, le tripoter. Comme elle déteste cela, cette prise de possession de son corps par des étrangers ! Elle n’en continue pas moins à se préparer activement. Déjà, elle a recensé les seuls commerces qui l’intéressent : ceux de puériculture. Mais pour commencer, on habille maman. Faustine achète des patrons, du tissu et se met à l’ouvrage. La machine à coudre tourne à plein rendement. Des métrages de cotonnades recouvrent la table de la cuisine. Faustine trouve des modèles faciles et compréhensibles. Elle doit juste faire attention à ne pas sur-compliquer. Colleen lui a expliqué que ces patrons sont conçus pour des idiotes analphabètes. On perçoit bien la haute considération dont sont créditées les femmes américaines ! En clair, il suffit de suivre les indications à la manière KISS (*keep it*

simple stupid) ce qui signifie : « reste simple, idiote ». C'est bon à savoir, mais beaucoup moins facile à réaliser. Néanmoins, la future maman est bientôt pourvue d'une garde-robe à rendre jalouses les top-modèles enceintes du coin. Au tour de bébé maintenant ! Pour commencer, une corbeille censée contenir les différentes crèmes, pommades, talc, ciseaux, brosse et peigne. Au moins que son apprentissage au sein de l'entreprise familiale serve à quelque chose ! Ensuite, elle trouve un modèle de porte-couches dans le magazine *Good Housekeeping* de mai – celui dédié traditionnellement aux mariages et aux naissances. D'une simplicité enfantine, il s'articule autour d'un porte-manteau. Faustine a choisi un tissu *Liberty*, qu'elle bordera d'une dentelle blanche, rapportée de la vieille Europe. Son premier métier lui facilite assurément la confection de ce genre d'objets.

Il ne faut pas croire pour autant qu'elle s'en tienne là. Daphné est toujours présente, poursuivant ses études. Elle a prévu de rentrer à Cagnes fin juin. La jeune fille se débrouille déjà bien en anglais. Afin d'étoffer sa culture générale, elle suit parallèlement les cours d'un organisme d'enseignement à distance. À la stupéfaction de Faustine, Daphné-la-chipoteuse a rapidement adopté les sandwichs au *peanut-butter-and-grape-jelly*, les *chicken-nuggets* et les *marshmallows.* Elle a même pris quelques cours de *cheer-leading* (majorette), juste pour voir. En définitive, Faustine ne l'aura pas beaucoup vue, accaparée comme elle était par les péripéties juridiques autour de sa carte verte dans un premier temps et la venue du bébé ensuite, mais elle l'a suivie

de loin tout en pourvoyant consciencieusement à la logistique. Elles ont rattrapé leur déficit de parlotte lors des séances de magasinage. Les accessoires s'accumulent. De la tétine au chauffe-biberon, il y a pléthore de gadgets amusants : comment résister ?

Vers la fin du mois, les nausées se font plus fréquentes. Faustine n'en a cure, c'est tellement fantastique de se sentir si vivante ! Entre deux projets de couture, Faustine continue à taper les bouquins de Maxime, à rendre service au bureau. Colleen lui a demandé combien de repos maternité elle comptait prendre après la naissance du bébé. Faustine n'a pas su répondre. S'il ne tenait qu'à elle, son bébé et son mari lui suffiraient amplement. Colleen semblait attendre une sorte de confirmation que Faustine ferait bien comme tout le monde en entrant dans la valse des superwomen : « crèche, travail, dodo ». Est-ce que c'est vraiment indispensable ? Avoir attendu si longtemps pour retourner en esclavage illico ?

Juin. Les choses deviennent sérieuses. Bébé a bougé ! La première fois, ça fait un choc ! Faustine en a pleuré. Depuis, chaque fois qu'elle le peut, elle pose une main sur son ventre. Elle guette le moindre mouvement. Elle a l'impression d'être habitée par un mystérieux objet flottant, bloub, bloub. Son nombril commence à sortir, ses tétons prennent une belle couleur chocolat. Pendant la visite médicale, l'assistante (encore un « truc » spécifique : ici les obstétriciens ne restent jamais seuls avec leurs patientes, protection juridique oblige), prépare Faustine au doppler fœtal. L'appareil permet d'écouter les battements de cœur du bébé.

— Alors, docteur, garçon ou fille ? demande Maxime, exceptionnellement présent.

— Cinquante-cinquante, répond le toubib en riant, avant de faire écouter au couple le miraculeux « galop ».

Faustine est émue aux larmes. Elle est devenue incroyablement émotive, allez savoir pourquoi. Rien que de très normal, dira le médecin. Ses hormones s'éclatent, tout simplement. Elles en profitent pour exacerber sa libido. Faustine ne s'est jamais sentie aussi sexy de sa vie. Cette fois, c'est Maxime qui peine à satisfaire la demande, et pourtant il ne risque plus rien !

Juillet. Daphné s'est envolée pour Cagnes, rejoindre sa maman et sa sœur. Un soir Maxime rentre du bureau rayonnant.

— On va avoir du monde cet été ! D'abord Mireille, qui confirme ses trois semaines de vacances, puis un vieux copain que j'ai retrouvé à Paris la dernière fois que j'y étais.

— Qui ça ?

— Michel Bastide, le fondateur du *Hot Antic Jazz Band*.

— Je les connais ?

— Pas encore. Ils sont fans de *Jabbo Smith*. Un super trompettiste qui a eu son heure de gloire dans les années vingt-trente. Ça faisait quarante ans qu'il avait disparu des radars. L'an dernier, des critiques américains et européens lui ont organisé une tournée dans toute l'Europe avec le Hot Antic.

— Et cette année, ils viennent pour quoi ?

— Enregistrer un 33 tours avec Jabbo justement. Je leur avais dit qu'on habitait à Gainesville, qu'ils

pouvaient passer.

Du soleil et des amis…

Cet été-là, en Virginie, le soleil est bien présent. Début juillet, Faustine, profitant de ses rayons, met son pain à lever sur la pelouse. Elle balade son gros ventre, vêtue d'un seul bas de bikini et d'un léger top en cotonnade. Daphné a écrit depuis Cagnes. Elle regrette déjà les USA, mais il faut laisser la place à sa sœur. Maxime, fort des progrès de son aînée, en a laissé tout le crédit à Faustine, pour preuve qu'elle deviendra une excellente maman. Ça ne rassure pas vraiment la future mère, restons lucides, mais un compliment est toujours bon à prendre.

Désormais, bébé bouge régulièrement. Si d'aventure Maxime appelle depuis l'étranger, Faustine lui décrit ses impressions avec enthousiasme. Elle le remercie de lui avoir donné accès à la maternité. Pourquoi cette reconnaissance servile ? N'importe quel père digne de ce nom devrait être heureux et fier, non ?

Peu importe. Pour l'heure, la future maman prépare la chambre de leur amie Mireille, tout en prenant de l'avance en cuisine. En plus de leur invitée, il va falloir nourrir le *Hot Antic Jazz band :* six garçons et une fille, pendant vingt-quatre heures. Faustine met un point d'honneur à leur offrir le

meilleur. Peu à peu, ses créations emplissent l'immense congélateur. Dans le même temps, elle s'organise avec Lynn, leur amie et propriétaire, pour répartir les invités dans les chambres disponibles de la maison.

Quelques jours plus tard, Faustine accueille Mireille à Dulles-Airport. Pas de bol, cette année la réunion du G7 se déroule à Washington à la même période. La sécurité est renforcée *ad nauseam*. Tout ça parce que ces messieurs vont gloser sur le conflit Iran-Irak qu'ils ont à coup sûr instrumentalisé.

— Enfin te voilà ! hurle Faustine par-delà le portillon.

— Il était temps que je vienne mettre un peu d'ordre dans ce foutoir avant la naissance du marmot ! rigole Mireille. Laisse-moi te regarder. Quelle montgolfière tu fais ! Six mois seulement, tu dis ?

— C'est ça ! Ce sera un bébé énorme, je ne sais pas comment il va sortir de là ! Ma mère m'a dit : « Mange, si tu veux un garçon ! »

— Il faudra un gros couteau ! Et Maxime, comment le vit-il ?

— Pas trop mal, compte tenu des circonstances.

— Comment ça ?

— Tu sais bien qu'il n'en voulait pas.

— Oui, mais si tu vas par là, même chanson pour tous !

Faustine soupire.

— Et pourtant, comme ils sont fiers une fois que c'est fait ! Bref, pour l'instant, ça se passe très bien.

Tant que son petit confort personnel n'est pas remis en cause, que je reste performante et disponible, l'homme est content.

— Il est toujours aussi fougueux ?

— Oh que oui ! Faustine éclate de rire. C'est formidable. Je ne me suis jamais sentie aussi sexy, je pourrais faire l'amour dix fois par jour ! C'est lui qui demande grâce !

— Profite, alors, ça ne peut pas nuire au bébé !

Les deux femmes arrivent à la *Mustang,* décapotée pour l'occasion. Le soleil tape fort en ce mois de juillet radieux, Mireille est ravie de pouvoir amorcer son bronzage. Bientôt, la conductrice s'engage dans l'allée de sapins.

— Voilà notre petit *Sam Suffit*.

— Tu avais raison, un paradis ! Et ces arbres ! Ce hamac !

— Pour après. Viens boire un verre, tu dois avoir soif.

— Tu ne bois pas d'alcool tout de même ?

— Non. Bien sûr que non ! J'ai acheté des gallons de soda. De toute manière, par ces chaleurs, on ne boit rien d'autre. Ça et des jus de fruits. J'ai arrêté l'alcool et je fume un minimum. Je n'ai plus de raison officielle d'être frustrée, mais parfois la sainteté me pèse !

— Je te comprends. Tu me montres ma chambre ?

— Viens par ici.

— Qu'elle est jolie !

— Entièrement repeinte par Daphné et moi-même.

— Bravo !

— J'ai vidé la commode, tu peux tout mettre dedans, il y a des porte-manteaux dans l'armoire.

Cette porte-là donne directement dans la salle de bains.

— Dis-moi, quel est le programme ?

— On a prévu de te faire visiter New York. On ne pourra pas rester longtemps parce que Maxime doit dépanner un client à Philadelphie, après-demain. Mais, si tu y tiens, on pourra y retourner.

— Nan, ça suffira. Qu'est-ce qu'on peut voir à Philadelphie ?

— Le musée des Beaux-Arts est extraordinaire. On le visitera pendant que Maxime sera au boulot. On fera du shopping s'il nous reste du temps. Le soir, on dormira à l'hôtel. Le lendemain, on se baladera dans la région. La Pennsylvanie est un État magnifique. On a rendez-vous à York, en début de soirée, avec le *Hot Antic Jazz Band*. Ils ont un concert prévu au Country Club. Après quoi, on rentrera à Gainesville.

— Dans ta voiture ?

— Haha ! Non, bien sûr, ils sont sept. Ils ont loué un minibus.

— Joli programme. Ils viennent faire quoi à Gainesville, vos amis ?

— Relâche. Ils ont vingt-quatre heures d'attente avant de rentrer en France.

— Et toi, pendant ce temps-là ?

— Moi, je préparerai un souper et un petit-déjeuner, c'est tout.

— C'est déjà pas mal. Je te donnerai un coup de main.

— Non, Mireille, ça ne sera pas nécessaire. Toi, tu profiteras de la musique partout où ils iront. Ils prévoient de jouer quelques morceaux pour l'apéro chez les White, tu sais : les patrons de Maxime. Ils

habitent à deux pas.

— Et on dormira où, quand ils seront là ?

— Toi, Michel, Maxime et moi en haut, chez Paul et Lynn, les autres gars de l'orchestre en bas. Il y a deux lits doubles et trois matelas par terre, ça devrait aller.

— Et après ?

— Quand ils seront partis, on t'a concocté des petites vacances à la carte. Tu verras, ça sera sympa.

L'arrivée de Maxime interrompt les filles.

— Salut, vous deux ! Alors Mimi, tu as fait bon voyage ?

— Excellent. Faustine vient de me réciter le programme.

— Ça te convient ?

— Oui, ça me donnera un bon aperçu de la côte Est. C'est chouette que tu acceptes de nous conduire, malgré ton boulot. J'espère que ce ne sera pas trop fatigant pour Faustine et toi.

— Non, ce ne sera pas physique du tout. Je vais programmer une série d'interventions destinées à endiguer les dégâts liés à la pollution dans le comté de Pittsburgh. Je suis supposé déparasiter des installations électroniques de filtrage. Je te fais grâce du côté technique, disons qu'il y a des interférences dans les commandes à distance.

— Wow ! C'est si pollué que ça par là-bas ?

— Faut croire. Ils exploitent du gaz de schiste. D'où quantité d'eaux usées rejetées dans une rivière. J'ai oublié le nom, mais on m'a dit qu'elle alimente plusieurs centaines de milliers de personnes, notamment à Pittsburgh. Ces eaux usées sont

radioactives. C'est probablement dû au produit utilisé pour extraire le gaz. Or, le taux équivaut à mille fois les limites autorisées pour l'eau de boisson. Le pire c'est qu'on a observé des niveaux de radioactivité, heureusement moins élevés, dans le fleuve Delaware qui alimente dix millions de personnes dans la région. Tu vois, Mireille, j'ai intérêt à trouver des solutions efficaces !

— Je vois surtout que je vais éviter de boire de l'eau ! Ils ont du bon vin au moins ?

— Aucune idée, ils ont des vaches et du lait, pour sûr. Ted, du bureau, m'a dit que leurs *cheesesteaks* étaient fameux. Un genre de kebab agrémenté de sauce au fromage. Sinon, ils ont une spécialité de tarte à la mélasse. Ça porte un joli nom : *shoofly pie* !

— Alors, allons goûter la *shoofly pie* dans la ville de « l'amitié fraternelle » puisque c'est la traduction du mot grec *Philadelphia.*

Ainsi commencent les vacances de Mireille. La montée à New York est rapide, les autoroutes étant désertes en période de vacances. Tout comme l'*Empire State Building* au sommet duquel Mireille a tout de même voulu monter. La vue sur Manhattan, entourée des deux bras de l'Hudson, est absolument superbe. Ensuite, les trois voyageurs choisissent de descendre la Cinquième avenue jusqu'à *Greenwich Village*. Ça fait déjà une bonne trotte. En fin de journée, le trio reprend la route. À Philadelphie, il pleut. Ils passent la nuit dans un hôtel médiocre, mal insonorisé. À six heures du matin, on frappe à la porte. Faustine répond. Devant elle se trouve une jeune femme au bord de la panique. Cheveux

mouillés, tête à l'envers, elle demande si on ne pourrait pas lui prêter un sèche-cheveux, le sien venant de rendre l'âme.

— Je passe un entretien ce matin, c'est vital pour mon avenir. Je dois être absolument parfaite, vous comprenez ?

— Bien sûr que je comprends, soupire Faustine dans un demi-sommeil, je suis passée par là aussi, tenez, voilà l'engin, mais n'oubliez pas de le rapporter.

— Comptez sur moi, promet la fille qui disparaît à jamais.

Après avoir petit-déjeuné et attendu un délai raisonnable, les filles font une croix sur l'objet prêté et rendent les clés. Maxime a déjà chargé le reste des bagages dans la voiture afin qu'elles n'aient pas à transporter leur barda toute la journée. Philadelphie est presque aussi puritaine que Boston. Les avenues sont longues et ennuyeuses. Le deux femmes parcourent plusieurs kilomètres à la recherche du fameux musée pour découvrir finalement qu'il est fermé. Quelle poisse ! Elles se contentent de magasiner dans la rue principale. Malgré le fait qu'elles n'ont pas trouvé de restaurant potable, sans doute parce qu'il n'y en a pas, Mireille est heureuse de sa balade. Ce n'est pas tous les jours qu'elle prend le temps de faire les boutiques. Plus tard, le trio emprunte la route d'York, rejoignant le *Hot Antic Jazz Band* à l'heure du souper, comme prévu. Au cours de leur tournée aux USA, l'an dernier, Michel Bastide et son orchestre ont accepté un contrat dans la petite ville d'York qui se trouve être jumelée avec Arles, en France.

— Hé Maxime, salut ! Comment va, vieux frère ?

— Bien ! Je vous présente ma femme, Faustine.

Michel constate immédiatement l'état de la jeune femme.

— Dis donc, on dirait que tu as enfin appris comment faire !

— Ha ha ha ! Continue ! La mise en boîte, ça conserve !

— Bonsoir, Faustine ! Ravi de faire votre connaissance. Félicitations ! c'est formidable !

À sa suite, tout le monde s'extasie. Maxime explose d'orgueil, Faustine joue les « *prime donne* » rougissantes. On se retrouve, à coup de grandes tapes dans le dos et d'embrassades. Accompagnant Michel, le chef, il y a Jean-François et Virginie, deux clarinettistes fraîchement émoulus du conservatoire de Nîmes, Christian, Jean-Pierre, Philippe et Stéphane, certains originaires d'Arles. Au repas, la joyeuse bande raconte comment ils ont réussi à discipliner *Jabbo Smith* pour terminer le disque. Ce n'était pas du tout cuit, *Jabbo* ayant une fâcheuse tendance à la procrastination.

Avant de jouer, Michel explique à l'assemblée comment son orchestre, créé à Nîmes en 1979, s'est vu offrir une tournée aux USA et en Europe avec *Jabbo Smith* et la belle amitié qui s'en est suivie.

Faustine est immédiatement séduite par cet orchestre aux interprétations ludiques et à l'humour omniprésent, qui a pour seule ambition de faire revivre la musique « hot » des petites formations noires de la fin des années 20 à Chicago. Elle passera néanmoins une partie de son temps sous la table à la

recherche de ses lentilles de contact. Supportant mal ses crises de fou rire, elles ont une fâcheuse tendance à gicler de ses yeux. En cours de soirée, la future maman est invitée à danser par l'un des organisateurs, vieux gentleman à l'air british. Craignant un enthousiasme par trop débordant qui pourrait gêner l'orchestre, cela s'est vu par le passé, Faustine a tout d'abord refusé, invoquant son gros ventre, mais l'autre a promis de faire attention. Il a maugréé, pince sans rire :

— Allons, allons, la grossesse n'est pas une maladie… c'est une bénédiction ; elle n'a jamais empêché personne de danser.

Le concert terminé, tous prennent la route de Gainesville. À la maison, la joyeuse bande s'installe. Faustine s'amuse de voir les deux barbus virils de l'orchestre couchés côte à côte dans son lit conjugal, la tête posée sur des oreillers garnis de dentelles virginales. Quand elle rejoint enfin sa couche, auprès de Maxime, elle se rend brutalement compte de son épuisement. Quelle incroyable journée !

Ocracoke

Au lendemain du concert d'York, Faustine se lève à l'aube. Elle prépare pour ses invités un vrai petit-déjeuner-brunch franco-suisse. Tresses au beurre, brioches, pains, confitures, cacao maison, charcuteries, fromages et œufs, tout ce qui réchauffe le cœur et l'âme. Garçons et filles lui en sont infiniment reconnaissants ; ils en ont été sevrés pendant toute la tournée. L'après-midi, sa maison remise en ordre, Faustine prépare le repas du soir. T-bones steaks, pommes de terre au four et maïs doux ; marquise au chocolat pour finir.

— Enfin de la vraie nourriture !

On dînera tôt, car l'orchestre s'envole à 23 heures de Dulles. En témoignage de leur reconnaissance, Michel et ses musiciens laissent à Faustine une demi-douzaine de leurs disques 33 tours. Les adieux sont touchants. Faustine est sommée d'envoyer un faire-part sitôt que bébé sera né. Pour l'heure, il ne lui reste plus qu'à faire la lessive et préparer son sac. Deux jours plus tard, Mireille, Maxime et Faustine prennent le chemin de la Caroline du Nord. Le but final du voyage est la petite île d'Ocracoke. Il n'y a que sept heures trente de route pour l'atteindre, qu'ils

parcourront en deux fois. L'endroit choisi par Maxime est calme, pittoresque, promettant de jolies balades au bord de l'Atlantique, du bon air, une nourriture saine, l'idéal pour une femme enceinte.

Première étape : Williamsburg et son quartier historique, musée vivant où des acteurs en costume d'époque illustrent la vie quotidienne coloniale dans les rues, les magasins et les ateliers. Mireille est ravie de cette expérience qui lui permet de faire connaissance avec l'Amérique profonde du XVIIIe siècle.

Le lendemain, ils quittent le motel très tôt, décidant de s'arrêter au gré de leurs envies et de leurs intérêts. Toute cette partie de la côte Est s'avère incroyablement riche culturellement parlant. C'est à Jamestown, par exemple, que fut implantée la toute première colonie britannique permanente, sur sol américain. Le trio visite la ville puis continue son chemin en direction de Cap Hatteras. La route NC 12 – North Carolina 12 – traverse une longue langue de terre bordée de plages des deux côtés. Au débarcadère, pas de chance, le dernier ferry vient de partir, le suivant est dans deux heures, aucune réservation n'est possible, il faut attendre son tour.

— On pourrait en profiter pour faire le tour de ce cap, qu'en pensez-vous, les filles ?

— Bonne idée !

Près du phare, un homme assis sur un banc semble les attendre. Il s'avère qu'il est guide et connaît l'île sur le bout des doigts. Il leur explique qu'ils sont actuellement sur une mince bande de sable

qui fait partie d'un Parc national. Le Cap se trouve au confluent de deux courants marins : le Gulf Stream chaud, venant des Antilles, et le courant plus froid de Virginie, descendant du nord. Cette rencontre permet un brassage des nutriments qui favorise une grande variété de faune et de flore marine. Du point de vue météorologique, la proximité du Gulf Stream en fait la zone de passage de nombreux ouragans. Des cyclones dévastateurs remodèlent fréquemment les îles. En hiver la rencontre de l'air froid, venant du continent, avec les eaux chaudes du Gulf Stream, en fait carrément une bombe météorologique provoquant tempêtes de neige, vents violents, inondations. La région est très connue pour ses tempêtes et ses hauts fonds, tant de navires s'y sont échoués que le Cap est surnommé « Le cimetière de l'Atlantique ». L'homme termine sur un grand sourire.

— Mais vous ne craignez rien, en été la zone est relativement calme, c'est la Floride qui ramasse.

— Eh bien c'est gai, soupire Mireille, vous êtes sûrs que c'est là que vous voulez aller en vacances ?

— Pourquoi pas, répond Maxime, depuis quand prendre des risques te gêne ?

— Trop drôle ! À propos de risques, si on allait se mettre un hamburger derrière la cravate ?

— Bonne idée, moi aussi j'ai faim.

Sitôt rassasiés, les amis reviennent à l'embarcadère juste à temps pour monter la voiture dans le ferry. La traversée dure une petite heure, Faustine est aux anges. Elle adore le bateau et l'inspecte sous toutes ses coutures. Trop vite, à son goût, ils accostent dans le petit port d'Ocracoke. Le

temps de trouver leur hôtel et de s'installer, laissant Mireille à ses découvertes, Maxime et Faustine partent se promener en direction de l'unique plage de l'île. Le village est un endroit paradisiaque, épargné des promoteurs, émaillé d'hôtels charmants, de boutiques artisanales, de commerces indigènes, d'officines typiques. Ici, pas de béton ou presque. On se croirait dans une carte postale historique. Ce n'est pas pour rien que nombre de films y sont tournés. Le bord de mer est magnifique aussi et Faustine est ravie de pouvoir enfin marcher un peu. Hélas au bout de quelques centaines de mètres, le couple est harcelé par un nuage de taons particulièrement agressifs. Faustine, piquée plusieurs fois, fait mine de se jeter dans la mer pour que l'épreuve s'arrête. Maxime la récupère in extremis. Les piqûres sont énormes et démangent terriblement. Craignant que cela n'affecte le bébé, ils partent à la recherche d'un docteur. Après de longues et angoissantes minutes d'errance, ils en trouvent un qui peut les prendre de suite. Peu enclin au perfectionnisme, il déclare que les taons, avec les moustiques, sont les premiers habitants de l'île : bien obligé de faire avec. Tous sont au courant et s'enduisent de divers produits répulsifs. Qu'on se rassure, bébé ne risque rien si on évite tout médicament ou pommade qui pourraient traverser la barrière placentaire. Faustine, stoïque, serre les dents.

La semaine se passe de balades en siestes, après-midi languides dans le jardin de l'hôtel, repas rustiques savourés à la lueur des bougies et *tutti quanti*. Arrive le vendredi soir. Après le souper, le trio

se replie dans sa chambrette sous les toits. Soudain, vers 22 heures, un tonnerre musical éclate. Enfin, *musical*, c'est vite dit ! Probablement du hard rock. Bruit infernal s'il en est, avec des tonalités de basses qui créent rapidement un climat d'angoisse pour la future maman. Maxime, parti aux nouvelles revient, désolé.

— Pas de chance, les filles, c'est comme ça tous les vendredis et samedis pendant la saison. On est obligés de subir. Toute l'île est réunie en bas, à boire et à fumer, touristes inclus. Mireille, ça te dit d'essayer ?

— Non, merci, sans façon. Je n'aime pas trop ce genre de musique. Faustine ?

— Moi non plus. Je vais tenter de dormir quand même. Quelqu'un a des boules Quiès ? Je ne sais pas si ça fera grand-chose, mais je peux toujours essayer.

À trois heures du matin, même topo. Le bruit ne s'est pas arrêté, personne n'a fermé l'œil. Faustine rumine sa colère, comme chaque fois qu'on l'empêche de dormir. C'est sûr, elle ne passera pas une nuit de plus dans ce gourbi. À l'aube, le trio en pagaille pose ses bagages devant la réception. Maxime résilie la chambre, qu'on déduise les deux nuits supplémentaires réservées, merci ! Il se heurte à un mur.

— Désolé, monsieur, pas de remboursement.

— Ah que si, vous allez me rembourser, il n'était pas prévu quand j'ai réservé que nous passerions une nuit blanche, encore moins deux, surtout avec une femme enceinte !

— Je regrette sincèrement, monsieur, nous vous

avons donné une chambre le plus au calme possible, mais le remboursement ne figure pas dans nos conditions générales.

— Vous savez ou vous pouvez vous les mettre, vos conditions générales ?

— Non, monsieur, comme vous voudrez, monsieur. Veuillez s'il vous plaît nous remettre la clé de la chambre.

— Il n'en est pas question tant que vous refusez de me rembourser.

Et les amis de sortir, furieux, en claquant la porte. De rage Maxime balance la clé dans une bouche d'égout, quelques kilomètres plus loin.

Plus tard, ils s'arrêtent dans une station service pour prendre de l'essence. Faustine fait le tour du magasin, achète deux ou trois bricoles, les paie et demande la clé des WC. Dans son état, elle en a fréquemment besoin, atteinte de pipite chronique, comme toutes les futures mamans. En général elle reçoit un assez bon accueil et on se met en quatre pour la satisfaire, mais là… elle tombe sur un os.

— Désolé madame, nos WC sont réservés au personnel.

— Oh ! Vous ne pouvez pas faire une exception pour une pauvre femme enceinte ? Je ne suis pas malade, vous savez.

— Non, madame. Notre direction nous l'interdit.

— Ne craignez rien, je ne porterai pas plainte.

— Désolé, madame, c'est non.

— Bon, alors vous l'aurez voulu. Tant pis. Au revoir !

Et Faustine, au sortir de la boutique, de

s’accroupir devant la porte et baisser culotte. Depuis la voiture, prête à démarrer, Mireille l’observe et explose de rire.

— Nooon, Faustine, oooh nooon ! glousse-t-elle.

Derrière la vitre, les employés en état de choc observent, fascinés. Ils ne voient pas grand-chose, la tunique cachant l’essentiel, mais pour la prude Amérique, le geste de Faustine équivaut à un acte terroriste. Une voiture, engagée sur la piste pour prendre de l’essence, voyant la jeune maman en train de se soulager entre les pompes et le magasin, recule brusquement et s’en va sur les chapeaux de roues, comme si ses occupants avaient vu le Diable en personne. Tout ce temps-là, Faustine admire le joli ruisseau doré qui se mélange aux graisses irisées du *gazoline*, heureusement, ça ne prend pas feu ! Fait étrange, pendant les deux bonnes minutes que dure « l’attentat » on n’entend pas un bruit. Faustine guettait une sirène de police dans le lointain, mais non. Elle se rhabille tranquillement, monte en voiture sans un regard en arrière et la joyeuse équipe repart, comme si de rien n’était !

Début août, les vacances sont finies pour Mireille, en partance pour la grisaille parisienne. Elle n’aura pas rencontré l’Américain de sa vie, mais au moins, elle aura passé un bon moment. Bien sûr, on promet de se revoir, bien sûr on sait que ça ne se fera jamais, du moins pas ici. Faustine retrouve sa routine, lessive, ménage, repassage, pain, confitures d’été, conserves variées. Anaïs, la cadette de Maxime, devrait arriver courant septembre, un peu avant la rentrée scolaire. Le mois d’août s’étire.

Lynn, leur amie propriétaire, annonce en passant que Faustine est la bienvenue si elle souhaite profiter de la piscine des voisins. Quelle chance ! Juste ce qui manquait à son bonheur. Dorénavant, Faustine s'y rafraîchit le plus souvent possible. Maxime n'hésite pas à la rejoindre. Installé dans un transat, il travaille aux ultimes corrections de son dernier livre tout en prenant le soleil. Un après-midi, la maman en devenir fait trempette lorsqu'elle capte au loin le mouvement d'un objet flottant non identifié. Elle se tourne pour mieux voir de quoi il s'agit et… horreur ! Un serpent !

— Au secours ! À l'aide !

Dans le grand bain, Faustine n'a pas pied. Elle panique, hurle, tente de rejoindre le bord. Le serpent, curieux, se dirige vers elle qui, évidement, s'agite encore plus. Galvanisée par la peur, elle s'accroche au bord de la piscine puis roule-boule hors de l'eau, son gros ventre en avant. Maxime, accouru, récupère sa femme au moment où elle s'effondre en sanglotant. Au loin, le serpent a repris son petit bonhomme de chemin. Remontant tranquillement de l'autre côté du bassin, il s'évanouit dans les hautes herbes.

Derniers cent mètres

Comme elle est heureuse, Faustine ! Elle a pris 27 kg, ne s’en soucie pas, persuadée qu’elle les perdra très vite. La clandestine – on n’a toujours aucune nouvelle de sa carte verte – néglige de porter une ceinture de maintien. Après avoir parcouru des kilomètres dans tous les magasins de seconde main de la région, Faustine y a découvert des pantalons spéciaux, en élasthanne, bien suffisants. Elle marche en canard, rayonne, s’épanouit, déborde d’énergie. Le monde s’agite autour d’elle, mais qu’y a-t-il de plus important que ce qu’elle est en train de vivre ? Fabriquer un être humain ! La future maman a parfaitement conscience de la noblesse de sa tâche. Bien à l’abri, son locataire grossit, prend toute la place, suce son pouce, donne des coups de pieds, fait des glouglous, tiraille, chatouille parfois. C’est tellement extraordinaire de le sentir, de lui parler, de lui chanter la vie qui l’attend, d’écouter sa musique, de l’aimer.

Outre qu’elle ne peut plus dormir sur le ventre, Faustine s’essouffle vite, elle souffre de bouffées d’angoisse de plus en plus fréquentes à mesure que le terme approche. Est-ce que ça fait mal ? Et si je meurs en couches ? Et si l’enfant n’est pas viable ?

Mais… *rien de rien, Faustine ne regrette rien*. Maxime apprécie de la voir aussi épanouie. Il ne cesse de la complimenter, ce qui est rassurant pour la jeune femme qui craignait une réaction d'indifférence sur le long terme. Lorsque son homme est absent, elle ne s'ennuie pas, loin de là ! Elle *nidifie* comme on dit en langage courant. Du matin au soir, elle vide et range les placards, nettoie jusqu'au moindre recoin de l'appartement. Tout y passe, salle de bains, cuisine, chambres. Quand elle en a fini avec le ménage, elle se lance dans la cuisine : prépare des conserves, des plats qu'il suffira de dégeler et réchauffer le moment venu. Personne ne viendra l'aider après l'accouchement, pendant cette période des plus intenses dans la vie d'une femme. Sa mère, pour une fois, va lui manquer, mais si elle s'organise bien, elle s'en sortira.

Le reste du temps, elle le passe au bureau avec Colleen et les copines, mais aussi avec Merilyn et John ses amis de Haymarket, ceux qui se préparent à échanger leur maison contre un bateau à l'heure de la retraite. Déjà, ils passent leurs week-ends sur le bateau en question et Faustine en profite pour prendre de longs bains de soleil sur le pont. Elle n'a plus le droit d'aller dans les airs, mais sur l'eau, elle peut. Pas question de bouger de là, JoMer, comme on les appelle, sont indécrottablement rivés à leur fauteuil, scotch dans une main et cigarette dans l'autre. Bien que sans enfant eux-mêmes, ils se font une joie de veiller sur la future maman.

Son amie Lori aussi, qui, depuis sa mésaventure face au serpent dans la piscine des voisins, l'invite de

plus en plus souvent au Country club, nanti d'une piscine civilisée. Avant la rentrée universitaire, elles passent beaucoup de temps ensemble. Lori se fait un point d'honneur de constater l'évolution du *papoose*, comme elle l'a baptisé. Faustine lui demande d'être la marraine américaine de l'enfant. Après un temps de réflexion son amie accepte gravement. En attendant, la jeune maman l'initie aux préceptes de la puériculture. On ne sait jamais.

Début septembre, Maxime, rentré de Cagnes où il a passé quinze jours de vacances avec Daphné et Anaïs (il a ramené cette dernière avec lui) a repris les concerts à Washington et Alexandria. Ensemble, ils écument les derniers festivals de jazz de la région, y retrouvent des amis. Faustine apporte toujours sa contribution, en général des pâtés à la viande et des gâteaux. Les musiciens, tout attendris, charrient la jeune femme.

— Mais, qui est cette charmante baleine ?

— Depuis le temps, il ne veut pas sortir ?

— Tu le fais exprès de nous faire attendre ?

— Tu es sûre que ce ne sont pas des triplés ?

Faustine sourit, impassible. Elle a terminé sa préparation à l'accouchement, le berceau est prêt, la chambre est réservée à la maternité. Elle est désormais, et jusqu'à la naissance, entièrement disponible pour accueillir correctement la jeune Anaïs, 14 ans, fille cadette de Maxime. Elle l'installe confortablement, se plie à la tournée des magasins pour son matériel scolaire, lui fait visiter Warrenton et Manassas. Elle présente la jeune fille à toutes ses amies, Colleen en tête et les nanas du bureau ensuite. Anaïs est une jeune personne extravertie, malicieuse

et futée. De taille moyenne, plus que jolie, avec ses longs cheveux châtains et ses fossettes, elle n'est pas avare de sourires. Le mélange russo-arménien de ses parents lui confère une allure exotique chaleureuse. Elle n'est pas aussi travailleuse que sa sœur, mais n'en a pas besoin non plus. Certains êtres triment pour atteindre un résultat incertain, alors que d'autres y parviennent sans effort, compensant leurs lacunes par des tactiques de séduction.

Début octobre, Faustine est à son terme. Bébé peut arriver d'un jour à l'autre. Le plus tôt, le mieux, car il se fait pesant. On prévoit une péridurale. Un matin, coup de téléphone. Sous le couvert du plus grand secret, une voix amie prévient que c'est « pour ce soir ». Faustine a compris, les filles du bureau lui préparent sa « baby showder » (fête prénatale en l'honneur de la future mère). Aujourd'hui sera son grand jour. Qu'il est bon de sentir importante et d'être reconnue dans sa maternitude ! Faustine rayonne de contentement. La vaisselle de midi réduite, elle commence à se préparer, revêtant la superbe robe chasuble bleu clair qu'elle a cousue elle-même, dont le tissu neuf est si rigide que, dedans, elle ressemble à une montgolfière. Mais quelle belle montgolfière ! Vers dix-sept heures, on frappe à sa porte. La secrétaire de Maxime l'informe que son mari la demande. Faustine se laisse conduire. Elle fait semblant de s'étonner quand on lui ouvre la porte de la grande salle au lieu de l'amener au bureau de Maxime, et là :

— SURPRISE !!! hurlent en chœur toutes les nanas du bureau, Colleen en tête.

Le plus difficile c'est de faire comme si elle ne s'y attendait pas du tout. Personne n'est dupe, mais Faustine espère avoir bien joué sa partition. Une table est couverte de cadeaux, l'autre de nourriture. Un gâteau géant trône au milieu, portant la mention « *Welcome Baby* ». On dirait un paillasson. L'épais glaçage qui le recouvre est moitié rose, moitié bleu puisqu'on ne connaît pas encore le sexe du rejeton. Rien qu'à le regarder, Faustine a l'impression de coller. Les secrétaires l'entourent. Chacune veut la toucher, sentir le bébé bouger, le caresser à travers son ventre. Magnanime, la future maman laisse faire, contente que sa robe soit assez épaisse pour amoindrir la gêne de ces attouchements. Quand tout le monde a eu son compte de tripotage, on remplit et distribue les assiettes. Faustine n'a rien mangé à midi, exprès. D'une part, elle tient à honorer celles qui se sont donné tant de peine ; d'autre part, elle sait d'expérience que lorsqu'on a faim, on avale n'importe quoi. On passe ensuite au déballage des présents. S'il lui manquait quelque chose, la voilà comblée. Chauffe-biberons, couches, étamines, chaussons, barboteuses, livre photos-souvenirs, aspire-nez, coupe-ongles, brosse, lolettes, et même une bouée ronde toute simple dont on lui dit qu'elle comprendra l'utilité plus tard. Tout l'éventail y est, ne manque plus que le héros de la fête…

… qui se manifeste enfin, le vingt-neuf octobre, avec quinze jours de retard. On dit que c'est souvent le cas pour les garçons. Faustine s'en réjouit. Elle souhaite plus que tout un petit mâle afin que Maxime, déjà comblé par ses deux filles, lui pardonne son besoin de maternité. Ce matin-là, Faustine ressent

une sorte de gêne dans le bas-ventre. Pas de perte spectaculaire des eaux, pas de douleur insupportable, mais ça l'empêche de se rendormir. Bientôt, toutefois, le doute n'est plus permis, quelque chose se précise. Faustine est restée en contact téléphonique toute la journée avec Maxime. Sa petite valise est prête, elle a mangé légèrement à midi, n'a pas très faim ce soir. D'ailleurs, on déconseille aux futures accouchées de trop se remplir l'estomac. Heureusement, nous sommes lundi ; Maxime ne joue pas. Quand il rentre du bureau, vers 20 heures, il est tout sourire.

— Alors, c'est pour ce soir, on dirait ?

— J'ai l'impression, mais je n'ai pas perdu les eaux et franchement, je n'ai pas vraiment mal.

— Tu as téléphoné à l'hôpital ?

— Non, je t'attendais.

— Alors appelle-les, on décidera ensuite.

Faustine appelle, détaille le suivi depuis le matin et raconte le retard de quinze jours. L'infirmière lui dit de venir, on va faire le nécessaire pour déclencher le travail. Voilà. Ça y est, enfin le grand moment ! En voiture Simone !

— Tu as peur ?

— Pas encore, mais je sens que ça vient.

— Je suis là, tu verras, ça va bien se passer.

— Comment peux-tu être si sûr ?

— Parce qu'avec une nana comme toi, ça ne peut que bien se passer.

Sur le parking de l'hôpital, ils font une rencontre.

— Bonjour madame, monsieur, un cigare ? propose un jeune homme noir, en leur tendant un étui argenté.

— Non merci, sans façon, c’est en quel honneur ?

— Ma femme vient d’accoucher d’une petite fille, je suis papa, je suis papa ! c’est merveilleux, la vie est belle !

— Bravo, félicitations ! Nous, nous y allons justement !

— Alors bonne chance, que Dieu vous bénisse !

À la réception, Faustine est prise en charge immédiatement et conduite à sa chambre.

— Vous avez beaucoup de monde ce soir ? demande-t-elle à l’infirmière qui l’installe.

— Oui, c’est bientôt la pleine lune. Nous aussi on fait le plein ! On dirait que tout le monde est pressé. Dans deux jours c’est Halloween et les femmes détestent avoir un « *pumpkin baby* » (bébé potiron), il paraît que ça porte malheur. On dirait que le vôtre a décidé de naître juste avant ! Voilà, j’ai terminé, reposez-vous !

Faustine se retrouve seule dans sa chambre. L’infirmière vérifie la dilatation, constate qu’on n’en est qu’à deux centimètres. On a le temps.

— Couchez-vous, reposez-vous tant que vous le pouvez. Tout à l’heure je viendrai vous raser.

Faustine somnole. Vers 2 heures du matin, les contractions sont espacées mais régulières. À 4 heures, les choses sérieuses démarrent. Faustine s’exprime ! Tant et si bien que l’infirmière réveille l’anesthésiste. Il n’apprécie pas du tout de se faire sortir du lit si tôt. Le cheveu en bataille, il ne pipe mot, garde un visage renfrogné et fait son travail avec brusquerie. Faustine a énormément de mal à prendre (et garder !) la bonne position pour la péridurale. Elle a entendu dire tellement d’horreurs à propos de cette

narcose – perte de sensibilité dans les jambes pouvant aller jusqu'à la paralysie à vie –, qu'elle craint le pire. Cependant, au moment où la douleur devient insupportable, elle s'autorise lâchement à exploiter les facilités offertes par le nouveau monde. À son grand étonnement, elle souffre moins que prévu quand l'anesthésiste lui insère l'aiguille dans la colonne vertébrale. L'analgésique s'avère très efficace. Faustine sombre rapidement dans un demi-sommeil. Maxime s'éclipse pour s'allonger dans la salle d'attente. Il a intérêt à reprendre des forces, la matinée s'annonce intense. À 6 heures, l'infirmière revient, vérifie l'installation, les niveaux, la dilatation. Voyant qu'un peu de sang a infiltré le cathéter, elle déclare que cela ne présage rien de bon et décide d'enlever le tout. Les trois prochaines heures seront les plus longues de la courte vie de Faustine. Enfin, la dilatation est suffisante pour qu'on l'amène en salle de travail. Mais là encore, il faut attendre. À ce moment-là, bébé semble se calmer et la peine s'atténue. Au point que quand le toubib passe, Faustine lui dit qu'elle peut attendre, rien ne presse. Le carabin se penche, regarde et devient tout blanc.

— Oh, non, petite madame, on ne peut plus attendre, il faut y aller cette fois, et vite !

En un tour de main, il prépare le nécessaire, installe Maxime sur une chaise à côté de sa femme et positionne un grand miroir pour qu'il puisse assister à la naissance en direct. Il se munit de forceps, les place, tire. Quelques hurlements et poussées plus tard, bébé est là. C'est un garçon ! Il est tout simplement superbe. Quatre kilos cent pour cinquante et un centimètres ! Il a tous ses membres, doigts de

mains, de pieds et une paire de roubignoles à faire pâlir Rocco Siffredi. Le médecin pose l'enfant cinq minutes sur le ventre de sa mère, puis le confie à Maxime, chargé de lui donner son bain. Ensuite, on le placera un moment sous la lampe à ultraviolets.

Faustine ne savoure pas encore sa joie. Elle s'étonne que son ventre soit toujours aussi gros. Elle pensait que tout allait immédiatement se remettre en place. Mais surtout, nous en sommes à la partie « couture ». Il semblerait qu'à cette époque, dans la grande Amérique, on ne soit pas capable d'endormir les parties sensibles avant de les recoudre, ou alors le toubib n'a pas réalisé que la péridurale, effectuée à quatre heures du matin et retirée à six, n'a plus aucun effet. Conséquence : suture d'épisiotomie à vif. Les initiées comprendront. Faustine s'exprime si fort, si grossièrement, que le médecin blêmit. Il coud de plus en plus vite, devient maladroit, lui fait encore plus mal. Impressionné, Maxime n'ose pas intervenir, encore moins prendre la défense de sa femme, il se contente de lui tenir la main. Quand l'épreuve se termine enfin, on transfère l'accouchée sur un lit et on la fait patienter dans un couloir le temps qu'une chambre se libère. À voir les gens autour d'elle la scruter avec curiosité, Faustine réalise que la porte de la salle d'accouchement était ouverte et que les personnes présentes, principalement des hommes, ont bien profité du concert. Peu importe, un moment de honte est si vite passé ! Le reste du monde peut bien penser ce qu'il veut, son tout petit dans les bras, Faustine est fascinée par l'acuité de son regard.

— Bonjour, mon Julien. Bienvenue !

— Tiens, renchérit Maxime, on va voir s'il sait qu'il est français.

— Comment ça ?

Le père se penche sur son fils, prend son plus bel accent nasillard et jappe un :

— McDonald ! bien senti, auquel bébé Julien répond par une sorte de grimace, un rictus comique qui signifie :

— *Beurk* !

Indubitablement.

Premières approches

Moins d'une heure après la venue au monde de Julien, un photographe lui tire le portrait. On croirait un bébé d'un mois ! Plus tard, le préposé à l'administration prendra l'empreinte de ses petits pieds pour les apposer sur son acte de naissance. Entre-temps, on a libéré une chambre pour la mère et l'enfant. Faustine pourra garder son fils près d'elle pendant la journée, mais la nuit, il devra rejoindre la pouponnière. La nouvelle maman souffre de cet éloignement, mais on lui fait comprendre que plus vite elle aura récupéré ses forces, plus vite elle pourra rentrer. La première journée s'étire.

En partant, Maxime a promis d'appeler dès que possible en Europe pour prévenir les deux grand-mères. On fera un courrier pour tous les autres. Faustine s'ennuie, elle n'a rien à faire d'intéressant. Elle somnole et récupère de sa courte nuit.

À midi, on lui sert un repas consistant, fort apprécié. Après tout, accoucher s'apparente à un travail de force ! Maxime revient pendant sa pause, derrière un immense bouquet de roses jaunes emballées à l'américaine, chaque fleur séparée des autres, fixée à la boîte par un brin de fil de fer. Ça occupe un moment de les détacher ! Maxime en

profite pour récupérer les données de l'hôpital utiles à la déclaration de naissance. Il passera également chez le photographe ; il commandera cinquante reproductions de la photo de Julien, à coller sur les faire-part. Toute l'Europe va savoir qu'il est devenu père !

Faustine ayant déclaré vouloir allaiter, l'infirmière du service initie la première tétée en milieu d'après-midi. La maman de Julien est chanceuse. Les prédateurs capitalistes n'osent pas encore (en 1984 aux USA) priver les bébés de lait maternel au profit du lait maternisé. La nurse encourage la jeune mère qui tente, en vain, de placer la tête de Julien sur son sein afin de le stimuler. On dirait qu'il ne comprend pas. Pourtant, il a faim et manifeste sa frustration. Faustine est désolée, elle aurait tant voulu que son fils absorbe son premier lait et profite de tous les éléments nutritifs. Refusant de se déclarer vaincue, elle s'obstine. Mais l'heure tourne et l'infirmière s'impatiente sérieusement. En désespoir de cause, elle saisit la tête du nouveau-né et la plaque brutalement sur le mamelon. La réaction est immédiate. Julien s'accroche et commence la succion.

— Aïe ! mais qu'est-ce qui m'arrive ?

Faustine a les larmes aux yeux. Personne ne l'a prévenue de la douleur fulgurante qu'elle allait ressentir au moment où son utérus se contracterait. L'infirmière lui explique que c'est normal : la succion du mamelon provoque la sécrétion d'ocytocine, une hormone qui agit sur la montée de lait et active la contraction de l'utérus. Chez certaines femmes, ces

contractions douloureuses peuvent durer plusieurs semaines. Heureusement, chez elle cela ne durera que quelques secondes et ne se répétera pas. Aussi peut-elle sans crainte profiter du bonheur de l'allaitement. C'est vraiment formidable d'avoir sa propre usine à ripaille sur soi ! D'autant que la taille de la mangeoire est impressionnante, tous les canaux sont pleins et les robinets d'une solidité à toute épreuve. Bébé n'est pas près de manquer. L'apprentie maman, gonflée de délicieuses endorphines, se sent merveilleusement autonome.

Vers 18 heures, comme prévu, la responsable de la nurserie vient chercher le bébé pour le baigner et le coucher. Seule, désœuvrée, trop excitée pour dormir ou se concentrer sur un livre, Faustine, malgré le désagrément des points de suture, parcourt des kilomètres de couloirs dans l'espoir de se calmer un peu.

De retour dans sa chambre, Faustine trouve le second lit occupé par une nouvelle patiente. Accouchement imminent, comme l'indiquent les gémissements et les cris de plus en plus rapprochés qui empêcheraient quiconque de dormir. Furieuse – ils auraient pu mieux organiser la répartition des lits –, Faustine s'enfuit. En passant devant la nurserie, elle entend un bébé pleurer. Immédiatement, elle sait que c'est le sien. En deux secondes son visage est trempé de larmes et sa chemise de nuit trempée de lait. Elle repère son fils, au milieu de cinquante autres nourrissons. Personne n'étant présent, elle se rapproche des cris et vérifie l'étiquette. Oui, c'est bien lui ! Elle se penche pour le saisir, mais l'infirmière de garde arrive en courant.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Retournez dans votre lit tout de suite ! Vous n'avez pas à entrer ici !

— Mais c'est mon fils, pourquoi est-ce que je ne peux pas le nourrir s'il a faim ?

— Ce n'est pas le moment, je vous l'apporterai à 6 heures.

Totalement révoltée par ce manque d'empathie et de souplesse, mais néanmoins intimidée par l'attitude autoritaire de la responsable, la jeune maman en pleurs retourne se coucher. Elle ne trouve le sommeil que vers 4 heures, quand l'occupante de l'autre lit est dirigée en salle de travail. Au matin, épuisée, démoralisée, elle se demande si elle supportera une autre nuit comme celle-là. Quand Maxime passe la voir, elle lui raconte ses déboires.

— Dans ces conditions, je préfère rentrer chez nous ! conclut-elle !

— Et pourquoi pas ? Je vais me renseigner sur les risques pour le bébé et pour toi.

Quelques minutes plus tard, Maxime reparaît, tout sourire.

— Au poste d'infirmerie, ils disent qu'à partir du moment où tu as pigé pour l'allaitement, ça ne pose pas de problème. Ce soir c'est Halloween, ils auront besoin de tous les lits. Tu sais, ils ont l'habitude que les femmes accouchent en ambulatoire. Pas étonnant avec les prix qu'ils pratiquent ! Bref, ils préviendront l'infirmière qui fait les contrôles de se pointer à la maison dès demain, c'est tout. Tu as droit à trois visites à domicile et un contrôle post-partum au cabinet gynécologique. Après quoi, tu es censée te débrouiller. Essaie de te reposer, je reviens vous chercher dès que je sors du boulot.

— Super, mon amour, merci ! À tout à l’heure !

Sitôt que son homme a quitté la pièce, les aides-soignantes amènent les bébés pour la tétée du matin. On explique à Faustine qu’il faut alterner les seins, on lui montre comment poser son fils sur son épaule pour le faire roter. Mais on ne lui explique pas qu’elle devrait inscrire sur un carnet les heures des tétées, l’évolution du poids de son bébé et d’autres informations utiles comme d’éviter de manger du chou et certaines légumineuses dans un premier temps pour ne pas provoquer de coliques chez l’enfant. L’ignorance de Faustine sur tous ces sujets est abyssale. Elle ne s’en rend pas compte, convaincue qu’elle apprendra toute seule ce qu’il faut savoir. Il y a des moments dans la vie d’une femme où sa mère lui manque cruellement. Finalement, Maxime passe en début d’après-midi signer les papiers et embarquer tout son petit monde. Faustine sourit, on l’oblige à s’asseoir dans une chaise roulante jusqu’à la porte. Mais dès le seuil franchi, sa sécurité n’a plus d’importance, bien qu’elle soit encore sur le territoire de l’hôpital.

Enfin la petite famille rejoint la maison. Il est difficile de croire que si peu de temps s’est écoulé alors qu’un tsunami vient de bouleverser trois vies. Maxime est déjà reparti au bureau, laissant Faustine ranger son barda. Il a préparé un joli souper qu’il n’y aura plus qu’à réchauffer ce soir. Lorsque la petite-mère veut s’asseoir pour nourrir son fils, elle comprend à ses dépens la justification de la bouée. Le choc sur les sutures fraîches est violent sur le bois de

la chaise. Elle court chercher l'objet et le gonfle fissa. Après la tétée, Faustine veut changer son fils avant de le mettre à la sieste. Soudain, elle est complètement perdue. Jusqu'à présent, une infirmière s'en est chargée (sans jamais lui montrer comment faire !). Tant pis, elle se lance, pose la couche, essaie de comprendre comment la disposer, attache le système de fermeture comme si elle emballait des œufs, hélas, la couche ne tient pas. Faustine se trouve très nulle. En désespoir de cause, elle téléphone au bureau, tombe sur son amie Joyce, mère de quatre enfants, qui vient à son secours dans les dix minutes. Elle lui explique comment nettoyer, pommader les petites fesses et surtout bien ajuster les bandes adhésives en serrant suffisamment.

— Les nourrissons sont plus solides qu'ils en ont l'air, tu sais.

— Merci ! répond Faustine, reconnaissante. C'est une leçon que je n'oublierai pas. Mais pourquoi on ne vous montre rien à l'hôpital ?

— Parce qu'ils ont des consignes strictes. Tu n'as pas le droit de marcher seule, que ce soit à l'entrée ou à la sortie. S'il arrive quoi que ce soit, à toi d'abord, au bébé ensuite, l'hôpital est tenu pour responsable. Ils n'ont qu'une seule hantise : que tu te retournes contre eux sous n'importe quel prétexte et leur demande des dommages et intérêts faramineux. Certains en font un sport, tu sais. Résultat, ils ne prennent plus aucun risque.

Par la radio, restée allumée, les deux femmes apprennent l'assassinat d'Indira Gandi. Comme toujours, dans les médias US on ne s'attarde pas sur les détails sinon pour préciser que c'est son fils Rajid

qui prendra sa place à la tête du pays. Détail qui intéresse d'abord la finance internationale, marchands d'armes en tête. Faustine accuse le coup ; toute cette violence, pour quoi, pour qui ? Elle réalise que c'est dans ce monde-là que son fils va grandir. Son amie n'en sait pas plus qu'elle sur la politique internationale. Pour Joyce, américaine de troisième génération d'origine allemande, l'Inde est une abstraction. Par contre, le boulot qui l'attend est bien réel, lui : elle file au bureau.

Dans les vingt-quatre heures, la petite famille reçoit les faire-part de naissance. Il ne reste plus à Faustine qu'à apposer les photos, écrire les adresses et coller les timbres. Elle s'y attelle sitôt Julien endormi. C'est vraiment formidable un premier né. Ça dort tout le temps, laissant maman vaquer à ses obligations, ou se reposer quand elle a l'intelligence de savoir s'arrêter. Mais Faustine ne comprend pas tout de suite ce dernier impératif. Elle n'est pas faite de ce bois-là. Elle s'imagine qu'elle va pouvoir, en deux jours, revenir à sa vie d'avant. Grave illusion, que son corps lui fait comprendre sans ménagement. La sage-femme itinérante lui remonte gentiment les bretelles après lui avoir offert une boîte emplie d'échantillons. Elle pèse l'enfant, vérifie qu'il mange bien, qu'il est baigné régulièrement.

— Il ne fait pas encore ses nuits. Pour ça il faut patienter. Les premières semaines sont assez difficiles en général. C'est normal. Quant à vous, vos kilos vont s'envoler avec l'allaitement, vous verrez !

Faustine n'en revient pas : suite à l'envoi des faire-part, chaque jour apporte sa part de cadeaux.

Plus de trente en un mois ! On dirait que tout ce que Paris compte de musiciens de jazz s'est mis en quatre pour accueillir le petit bonhomme. Il n'y a pas qu'eux bien sûr, Sylvie, Mireille et les familles sont de la partie. Cadeau supplémentaire, deux semaines après la naissance, Faustine a déjà perdu une bonne quinzaine de kilos, sur les vingt-sept. Elle a rendez-vous au cabinet pour le fameux contrôle. Son toubib, après l'avoir examinée et félicitée de sa rapide perte de poids, lui tape sur les fesses et commente à son assistante :

— Incroyables, ces femelles européennes ! Trois semaines après l'accouchement, elles sont de nouveau bonnes pour le service !

Faustine le prend en pleine poire et comprend que le sexisme et le racisme ne sont pas réservés ici aux femmes de couleur. La vieille Europe aussi est éclaboussée de l'impérialiste mépris. Jamais elle ne l'aurait imaginé.

Un matin de mi-novembre, Faustine décide qu'il est temps d'emmener bébé Julien en promenade. Il fait un petit −15 C°, l'hiver est précoce. Elle emmitoufle son fils, l'installe sur son ventre dans le porte-bébé, attrape le transat d'une main, une réserve de couches de l'autre et hardi petit ! en route pour le bureau. Quel succès ! Confortablement installé dans la salle de conférences, Julien le Pacha reçoit les hommages de toutes les dames œuvrant chez DWCI. Elles défilent à tour de rôle. Faustine est sommée de raconter son accouchement encore et encore et de partager les expériences détaillées des autres

mamans. Rares sont celles qui n’ont pas vécu un traumatisme quelconque, mais toutes sont d’accord pour prétendre que c’était le plus beau jour de leur vie. Sauf Judy.

— C’est tout de même incroyable, ça ! on souffre le martyre puis on prétend que bébé est passé comme une lettre à la poste. Non, non, et non, ça fait mal, putain et on n’a pas fini d’en baver !

Faustine sait bien que Judy a raison, mais elle comprend aussi que la plupart des femmes n’ont pas envie de s’éterniser sur les détails scabreux. Sinon on ne recommencerait jamais, n’est-ce pas ? Sans compter qu’elles souhaitent peut-être conserver leur énergie pour les vingt années qui suivent. Au bout d’un moment, bébé en a marre et s’endort, il est alors temps de rentrer.

Lorsque Faustine ouvre sa porte, elle entend sonner le téléphone. À l’autre bout du fil résonne une voix qu’elle avait presque oubliée… celle de son avocate.

Green Card

— Bonjour, Faustine, votre carte verte est prête, vous avez dix jours pour la récupérer à Paris.

— À Paris !

Ils ne peuvent pas l'envoyer par la poste ? Ils savent que je viens d'accoucher ?

— Non. Oui. Légalement vous auriez dû attendre bien gentiment à Paris qu'on vous la donne.

— Oui, c'est vrai, soupire Faustine.

— Mais ne vous inquiétez pas, ça va aller. Après tout, vous avez eu la paix jusqu'à présent, et une grossesse de rêve, non ?

— Et je fais comment ? J'y vais avec le bébé ? Maxime est en France. Je suis seule ici.

— Emmenez-le, à son âge il voyage gratuitement. Comme ça, si quelque chose foire il sera avec vous et en plus vous pourrez continuer à le nourrir.

— Charmant. Bon, je vais le faire inscrire sur mon passeport.

— Parfait. Vous me tenez au courant ?

— Bien sûr.

Voici un aléa auquel Faustine ne s'attendait pas. Mais l'avocate a raison. Il est temps d'assumer et d'arrêter de se plaindre. Le lendemain matin, elle embarque Julien dans son couffin et prend la route de

Washington. Les trente premiers miles ne posent pas problème, par contre, depuis M-Street, comment atteindre l'Ambassade de Suisse ? Faustine tourne et tourne encore dans Georgetown, prend un sens interdit, se trouve soudain face à quatre files de voitures, monstres vrombissant dans sa direction ! Réflexe de survie, elle s'enfile fissa dans une ruelle adjacente. Tremblant comme une feuille, elle reste KO un bon moment, pleure un petit coup, doucement pour ne pas réveiller Julien, puis décide des grands moyens. Sortant de sa voiture, elle hèle un taxi, demande au chauffeur de bien vouloir lui tracer la route jusqu'à l'Ambassade, ce qu'il accepte volontiers du moment qu'on le paie. Faustine se calme, suit tranquillement son guide, atteint sa destination, renvoie le taxi et gare sa propre voiture. Elle est arrivée, ouf !

Son bébé sous le bras, Faustine explique à la réceptionniste qu'elle souhaite l'inscrire sur son passeport tout neuf de femme mariée. On la dirige vers le bureau adéquat, mais là :

— Non, madame, ce n'est pas possible. Votre fils est américain, il lui faut son propre passeport. Vous devez remplir ce formulaire et me le rapporter accompagné de trois photos d'identité. Vous trouverez les consignes sur ce document. Prenez garde à ce que les yeux soient ouverts et le visage disposé de trois-quarts.

— Où se trouve le photomaton ?

— En bas de la rue.

Et Faustine de rembarquer son bébé et de se rendre, à pied cette fois, en quête du photomaton. Ô miracle, elle en trouve un rapidement, sur M-Street.

Elle suit les consignes au mieux, mais essayez de faire tenir assis un bébé d'un mois ! Enfin, elle remonte le résultat à l'Ambassade. Mais bien sûr, il est midi passé, les bureaux sont fermés, revenez à 14 heures. Par chance, il fait beau ce jour-là. Faustine s'installe sur un banc. Elle allaite son bébé, sous le seul regard des écureuils gris, sans provoquer d'attentat à la pudeur. À l'heure dite, elle affronte le fonctionnaire.

— Je suis désolé, madame, mais ces photos ne conviennent pas.

— Oh non ! Ce n'est pas possible ! Pourquoi ?

— Votre fils ne se présente pas de trois-quarts et ses yeux ne sont pas suffisamment ouverts.

— Mais enfin, c'est un nouveau-né quand même ! Vous avez une idée de la vitesse à laquelle ils changent ? Il sera valable combien de temps son passeport ?

— Trois ans. Mais c'est la consigne, je suis navré.

Là, la moutarde (de Dijon, forte) commence à lui monter au nez. Cependant, ayant appris durement qu'il ne faut trop contrarier les fonctionnaires US et n'étant plus seule en cause, Faustine obtempère et retourne (toujours à pied) jusqu'au photomaton. Miraculeusement, cette fois est la bonne. En vingt minutes, on enregistre sa demande. Elle recevra le nouveau passeport par la poste. Youpi ! et merci tout le monde ! La maman arrive à rentrer avant la nuit. « C'est très pratique un nourrisson, ça dort tout le temps… » *bis repetita*.

À peine est-elle rendue à Gainesville que le téléphone sonne.

— Hello Faustine, c'est encore votre avocate. J'ai une mauvaise nouvelle. Renseignements pris, vous ne

pourrez pas prendre Julien avec vous, parce qu'il n'est pas sûr qu'on vous laisse le sortir du pays, on pourrait vous accuser d'enlèvement.

— Mon propre fils ! C'est d'un ridicule !

— Je sais, c'est dur, répond l'avocate, mais je suis comme vous, obligée de subir. Est-ce que vous allez trouver quelqu'un pour s'en occuper et pouvoir vous rendre à Paris dans les temps ?

— J'espère. Je n'ai pas le choix. Je vais passer quelques coups de fil, on verra bien.

— Parfait. Si vous avez un problème, appelez-moi. Je maintiens le rendez-vous en France.

Faustine s'assied cinq minutes, allume une cigarette, histoire de digérer ce dernier choc. Si au moins Maxime était présent ! Mais non, comme d'habitude, il n'est jamais là quand on a besoin de lui. Elle ne peut évidemment pas confier l'entière responsabilité de son frère à Anaïs ; la jeune fille n'a que quatorze ans. D'ailleurs, elle vivra chez des amis en leur absence. Faustine appelle Colleen, qui malheureusement sera en voyage de son côté. Sa fille, Dona, est bien occupée avec ses quatre gamins. Lynn, leur propriétaire, refuse à son tour, se jugeant trop vieille. Finalement, il ne reste plus que Lori, qui hésite longuement, puis accepte, après une demi-heure de supplications et de chantage affectif (après tout, elle est la marraine).

Les trois jours suivants se passent en initiation à la puériculture, recherche frénétique d'un tire-lait, achat d'une certaine quantité de biberons, de lait maternisé. Enfin, elle réserve son billet d'avion, note les numéros de téléphone : pédiatre, pompiers, police-secours, hôtel à Paris, etc. C'est une chance

incroyable pour Faustine de pouvoir compter sur une Lori, vive, intelligente et débrouillarde. Lynn dit qu’elle assurera les arrières au cas où. Faustine peut partir tranquille.

Il ne lui reste plus qu’à préparer son bagage tout en remplissant les biberons de la semaine à venir. Tirer son lait, quelle affaire ! Elle a la quantité, c’est sûr, mais il faut prendre le tour de main et ça fatigue. Les biberons pleins sont placés au congélateur. Faustine rigole, la dernière fois qu’elle était retournée en Europe, elle avait laissé quantité de plats tout préparés pour son homme, et voilà qu’elle remet ça pour son fils !

Enfin, le six décembre au soir, elle embarque sur le vol Swissair pour Zürich-Kloten. Avant d’aller à Paris, elle doit passer par Berne, demander un dernier document, indispensable paraît-il. Sur place, on lui donne le papier dans la demi-heure. Tous n’ont pas cette chance. En sortant du bâtiment administratif, Faustine constate un grand raffut. Une femme, visiblement étrangère, probablement réfugiée politique, est assise par terre, en larmes. Un témoin explique que la pauvre vient d’apprendre qu’elle n’a pas l’autorisation de rejoindre sa famille aux USA. Que dire devant tant de détresse ?

Faustine a prévu d’aller embrasser les siens à Lausanne avant de reprendre le train pour Paris. Le trajet passe vite entre Berne et Lausanne. Maman est contente de la voir. Toute la famille va bien. Le travail au Centre Catholique Universitaire est intéressant. À cinquante ans tout ronds, maman se sent dans son élément. Stéphane travaille dans la cuisine du restaurant. La mère respire mieux si son fils est dans

les parages. Papa, à soixante-trois ans, prévoit sa retraite même s'il s'occupe contre un peu d'argent de poche en gérant la comptabilité de quelques clients privés. Pas la peine de faire plus pour le donner aux impôts. N'est-ce pas lui qui prônait que : « Moins on possède, moins on peut te prendre ! ». Pourtant, il s'y connaît pour dépenser.

Trois petits tours et puis s'en va, Faustine après avoir embrassé tout son petit monde rejoint Paris. Depuis cette année, le TGV fait la liaison Lausanne-Paris-Gare-de-Lyon en passant par Dijon. Maxime lui a pris une chambre à l'Hôtel des Grandes Écoles. Elle ne le verra pas ce soir. Il prépare un séminaire en proche banlieue et dort sur place pour être à pied d'œuvre dès le matin.

Afin d'occuper sa soirée solitaire, Faustine dîne dans un restaurant près de son hôtel, puis parcourt les rues qu'elle connaît si bien sans oublier un petit tour au Slow Club et à la Huchette. Partout, on ne parle que de l'explosion de l'usine d'Union Carbide à Bhopal, en Inde, ce trois décembre dernier. On ne connaît pas encore le nombre exact de morts, mais il semble que ce soit une tragédie. De retour à son hôtel, elle se couche aussitôt. Demain matin, si tout va bien, elle aura enfin la permission officielle de résider aux États-Unis.

Convoquée à l'Ambassade dès 8 heures, Faustine prend le métro jusqu'à la station Concorde. Arrivée en avance, elle se déleste de quelques objets sensibles, ciseaux à ongle, peigne, couteau suisse, dans une anfractuosité située sous les grilles, puis elle entre dans le bâtiment, présente son sac à la fouille, passe sous le détecteur, prend son ticket et va s'asseoir. La

salle d’attente est pleine, truffée d’agents de sécurité. Cependant, la jeune femme est confiante. Son dossier est bien ficelé. Elle sort son livre et attend. Une heure, deux heures, trois heures… et demie. Enfin, on appelle son nom. Elle donne ses documents. La préposée, derrière le guichet (ni bonjour, ni merde, encore moins un sourire) examine le tout avec une grande attention, le cœur de Faustine bat à deux cents à l’heure, puis :

— Ce papier-là, il faut le faire signer par votre mari.

— Maintenant ? Mais il travaille à l’autre bout de Paris. Je n’ai aucun moyen de le joindre, comment faire ?

— Débrouillez-vous. Sinon, pas de carte verte.

— Mais j’ai mon bébé là-bas, gémit la jeune femme, sidérée par tant de cruauté.

— Si vous y tenez, faites le nécessaire. Personne suivante !

Et voilà. Faustine, sonnée, livide, parcourt le trottoir devant l’Ambassade. Plusieurs personnes s’arrêtent pour lui demander si elle a besoin d’aide. Pour finir, elle s’enfuit en courant, s’enfile dans un bistro.

— Donnez-moi un double whisky !

— Un autre !

— Encore un !

Comment joindre Maxime ? Elle ignore le nom de l’hôtel où il donne le séminaire. Finalement, elle demande un jeton au barman.

— C’est pour la France ?

— Non, les États-Unis.

— Alors ce n’est pas possible.

Faustine s'arrête au prochain bistro. De là, elle appelle la secrétaire de Maxime à son domicile en Virginie, afin qu'elle lui donne ses coordonnées à Paris. Coup de bol, Maxime n'est pas encore parti déjeuner, entre deux sanglots elle s'explique.

— Donne-moi une demi-heure, je saute dans un taxi, j'arrive.

Ensemble, ils retournent à l'Ambassade, subissent la fouille puis se présentent au guichet. Heureusement, cette fois on les fait passer en priorité. C'est la responsable en personne qui les reçoit, donne le document à signer à Maxime.

— Pourquoi était-il si important que je me déplace ? demande celui-ci.

L'ambassadrice, une Afro-américaine au visage dur et froid, regarde Faustine droit dans les yeux et lui ordonne :

— Faites-le taire.

Maxime a compris. Il se tient coi et signe. Sitôt l'acte accompli, la préposée donne à Faustine la fameuse carte verte.

Le couple sort. Faustine récupère les petites affaires qu'elle avait planquées, puis ils traversent la ville en taxi en échafaudant mille et une manières d'exercer une vengeance bien saignante contre ces fonctionnaires sadiques qui profitent de leur petit pouvoir pour empoisonner la vie de ceux qu'ils sont supposés servir. Faustine, laissant sortir sa rage tout en jubilant, chantonne : ♫♪ Dans deux jours, je serai près de toi, mon bébé, mon amour ♫♪

Premier Noël

À Gainesville, Faustine retrouve Julien. Il lui faudra plusieurs jours pour combler le manque de caresses et de baisers, oublier le traumatisme de la séparation. Elle a eu si peur que son bébé l'oublie, qu'il ne la reconnaisse plus ! Manifestement, de son côté, il a bien supporté l'épreuve. Lori s'est avérée une maman de substitution de tout premier ordre. Mais en est-ce une, d'épreuve, à un mois ? Un bébé reconnaît-il vraiment sa mère ? Dans les jours qui suivent, mère et fils ne se quittent plus jusqu'à ce que Faustine soit totalement rassurée. Malheureusement, elle a perdu son lait dans l'intervalle. Cela n'étonne qu'à moitié la visiteuse sociale. Pour elle c'est la conséquence des multiples chocs émotionnels – séparation, décalage horaire, cruauté, brutalité des administrations – que Faustine vient de vivre. Voilà Julien définitivement sevré, réduit au lait maternisé. Par chance, Lori a utilisé toute la provision de biberons. Julien a été servi en bon lait maternel, il a pu renforcer son système immunitaire.

Lori se montre soulagée que la relève arrive enfin. Elle avoue avoir eu peur à certains moments, mais après analyse, il s'agissait plus d'une crainte irraisonnée. Elle est restée avec le bébé tout du long,

se contentant de petites sorties dans les bois alentour quand le temps le permettait. Sa maman la pourvoyait en nourritures saines et Lynn en douceurs sucrées. Sans le poids de la responsabilité, Lori aurait vécu une semaine de vacances. Toute à son obsession de pourvoir à la sécurité de son fils, Faustine ne s'est même pas souciée des cours manqués, voire d'un éventuel examen sauté. Si tel fut le cas, Lori ne lui en tient manifestement pas rigueur.

Anaïs, de son côté, a bien vécu son séjour dans sa famille d'accueil. Elle est néanmoins heureuse de retrouver son petit frère quelques jours. Attendue à Cagnes par sa maman et sa sœur Daphné pour fêter Noël, elle ne tarde pas à faire sa valise et c'est son père qui l'accompagne à l'aéroport de Dulles.

Si Maxime méprise la version mercantile et superficielle de Noël, Faustine souhaite partager avec leur fils l'enchantement des Noëls de son enfance. Maxime accepte pour lui faire plaisir mais refuse, par contre, d'arracher un sapin dans la forêt voisine. Faustine se contentera d'un fac-similé bon marché. À la boutique « Noël toute l'année » de Gainesville, elle achète un stock de boules et de guirlandes. Elle fabrique une crèche sobre, figurative, à l'aide de morceaux d'écorces et de chutes de bois. Les jours suivants, la jeune femme s'attelle à la confection de biscuits de Noël. Elle empile les boîtes à l'abri des regards. Ensuite, elle retourne écumer les magasins en quête de cadeaux pour ses hommes et de victuailles pour la fête.

Maxime a invité leur vieil ami Bill Riddle, un batteur génial avec lequel il a longtemps joué,

lorsqu'il a appris qu'il serait seul pendant les fêtes. Pauvre Bill, on lui a récemment diagnostiqué le cancer du fumeur, il n'en mène pas large. Il a accepté avec reconnaissance de passer la veillée de Noël et la journée du vingt-cinq décembre avec eux. Faustine a prévu un repas gargantuesque. Maxime a préparé la cheminée et installé le tourne-disque avec une pile de 33 tours. Les trois amis passent une jolie soirée à se sustenter en écoutant les meilleurs musiciens de jazz de l'époque. La distribution des cadeaux obtient un joyeux succès. Bill est content de son pull-over, Maxime de son after-shave, Faustine de son parfum et Julien de son mobile musical en kit. Maxime l'assemble immédiatement et l'installe sur le berceau. Faustine a choisi une berceuse de Brahms, elle espère que ça aidera bébé à trouver le sommeil. La seule chose qui manque, c'est la messe de minuit, mais Maxime refuse de céder aux bondieuseries. Chacun son truc, Faustine ravale ses convictions. Finalement, elle n'a pas besoin de décorum pour manifester sa foi. Pourtant, elle a la nostalgie des balades d'autrefois dans la neige crissante pour rejoindre l'église illuminée. Elle admet volontiers qu'elle est plus attirée par les chants, les odeurs et le cérémonial que par le message profond. Maxime se fait pardonner en posant sur la table trois places pour Amadeus, le dernier film de Milos Forman. On ira en janvier, après les vacances. La petite famille et son invité se couchent peu après minuit. Le lendemain, on termine les restes, puis c'est repos pour tout le monde.

L'appartement de vacances, que Maxime a loué grâce aux royalties conséquentes perçues sur les

ventes de son dernier livre, est situé à une heure trente de Gainesville. À Wintergreen, plus exactement, petite station des Blue Ridge Mountains. La chambre, spacieuse, pourvue d'un balcon, donne sur la montagne et les pistes de ski. Il y a tout ce qu'il faut dans la pièce pour réchauffer une tasse de thé ou de café. Le complexe loisirs et restauration n'est qu'à deux pas. Malheureusement, il est impossible d'obtenir les services d'une baby-sitter. Dès le premier jour, Maxime et Anaïs partent à la découverte des pistes de ski. Faustine, de son côté, arrime Julien dans son sac kangourou et se lance à l'aventure. Pleine d'enthousiasme, elle fonce sans regarder où elle va, si bien qu'au bout d'une heure de marche, elle ne retrouve plus son chemin. L'expérience tourne à la galère et elle frôle la crise d'angoisse. Si Maxime et Anaïs se sont inquiétés, ils n'ont pas sauté dans la voiture pour partir à leur recherche.

Cet épisode ne les empêche pas de laisser le bébé dormir seul pendant qu'ils vont dîner. Après tout, affirme Maxime, il ne risque rien dans son berceau. Peut-être, mais Faustine, anxieuse, ne savoure pas son repas. Son cœur se serre quand enfin ils rejoignent leur chambre, car en s'approchant du bâtiment on entend les pleurs de Julien jusque dans la rue. Maxime rit. Quel coffre ! Mais apparemment personne ne s'est plaint. Ça ne doit pas faire si longtemps que ça qu'il est réveillé. Tout de suite, Faustine le change et le nourrit. Il se rendort aussitôt. Faustine n'est pas du tout d'accord avec cette façon d'agir, mais elle n'ose pas s'opposer à son mari qui a déjà eu deux enfants et prétend savoir ce qu'il fait (même s'il a failli perdre Daphné, laissée seule dans la voiture en

plein soleil de midi, alors qu’elle n’était qu’un nourrisson). Pauvre Julien, qui va subir cet abandon trois soirs de suite ! Faustine souffre en silence.

Lundi matin, Maxime et Anaïs sortent skier. Faustine promène Julien dans les environs de la station, sans s’éloigner cette fois. Au dîner, Maxime prévient qu’il ne pourra pas rester toute la semaine. Faustine, paniquée, se fâche.

— Mais tu le savais avant, non ? Pourquoi tu attends toujours la dernière minute ?

— Tu me connais, ma chérie, je ne voulais pas gâcher la fête.

— Et on va faire comment sans toi ?

— Ben, pareil. J’ai montré à Anaïs comment aller skier toute seule. Elle a vu que ce n’était pas compliqué, mais si elle préfère, elle peut rester avec toi et vous vous amuserez ensemble autour de la station ou dans le centre de loisirs. Il y a vraiment tout ce qu’il faut pour s’occuper, même un bowling. Je vous laisserai assez d’argent, ne t’inquiète pas. Moi je dois aller bosser et préparer mes séminaires européens de janvier. En plus, j’ai deux concerts avec l’orchestre jeudi et vendredi soir. Je vous rejoindrai samedi matin et on rentrera à la maison dimanche. Ça vous va ?

— Comme si on avait le choix ! Et tu joues où ?

— Au Wharf avec le Hot Jazz de Brooks Tegler que tu connais bien. Tu sais, le fan de Gene Krupa.

— Celui qui joue si bien de la batterie ? Tu l’embrasseras pour moi. Et n’oublie pas de les inviter à la maison sa femme et lui.

— Sans faute, mon amour. Et ne t’inquiète pas, je serai revenu avant même que tu te rendes compte de

mon absence !

De fait, les jours suivants se passent plutôt bien. Anaïs n'a pas besoin de se forcer beaucoup pour renoncer à monter sur les skis. Ensemble les filles profitent de tous les amusements disponibles. Le bowling, les salles de jeux et les salons de fitness (avec garderie pour bébé Julien). Le soleil étant de la partie, elles profitent également à fond des chaises longues du balcon.

Samedi, Maxime rentre en milieu de matinée. Il embrasse tout son petit monde puis s'installe sur le balcon avec un verre, un bloc et du papier, avec ordre qu'on ne le dérange pas. Faustine s'étonne. À peine arrivé, il les laisse déjà tomber ? Elle apprécie modérément, rongée de curiosité. La séance d'écriture dure bien longtemps. Que fait-il ? Il écrit un nouveau livre ? Il est presque treize heures, largement temps d'aller déjeuner, lorsqu'il émerge enfin. Il remet à Faustine une longue enveloppe en lui demandant simplement d'attendre qu'ils reviennent du restaurant pour l'ouvrir.

Alors, elle s'isole sur le balcon et lit. Quatre pages très détaillées dans lesquelles Maxime, au prétexte d'honorer leur promesse de toujours *tout* se dire, lui parle d'une aventure qu'il vient de vivre avec une fausse rousse d'une vingtaine d'années. Ils se sont croisés au Wharf quelques jours plus tôt. Pendant une pause, ils ont échangé leurs numéros (des fois qu'elle voudrait engager un orchestre), ça s'est arrêté là. Le lendemain déjà, elle l'appelle pour qu'il vienne la chercher à une soirée où elle s'ennuie à mourir. Il lui est relativement facile de la ramener à Gainesville.

L'histoire n'aurait pas mérité d'être mentionnée si elle ne lui avait pas rappelé leur rencontre, huit ans auparavant. À ce détail près qu'il n'a pas éprouvé ce coup de foudre d'autrefois. La magie d'une découverte, l'exploration d'un jeune corps lisse et ferme, la révélation qu'il est possible à quarante-trois ans de faire l'amour toute une nuit, n'ont pas déclenché le « tilt ». Maxime conclut sa missive en espérant que malgré la naissance de Julien ils sauront conserver à leur couple ce feu qui les anime et retrouver la fougue de leurs débuts.

Faustine accuse le coup. Tout d'abord, elle est bêtement flattée de tant de confiance et apprécie le compliment. C'est rassurant, quand on se sent ramollie et adipeuse, de savoir sa place indétrônable dans le cœur de l'élu. Puis elle réfléchit. Se savoir trompée dans son lit et sa maison quand on vient tout juste d'enfanter a quelque chose de nauséabond. C'est vrai qu'il ne le voulait pas, cet enfant, mais pourquoi choisir le moment où son épouse est le plus vulnérable ? Quant à répondre à son vœu de faire l'amour toute une nuit, il va falloir que les ecchymoses de l'accouchement s'estompent un peu pour que l'envie revienne.

Peu à peu, la confession de Maxime accomplit un insidieux travail de sape.

Et si ?

Et si son époux volage avait eu le fameux coup de foudre ? Que serait-il advenu d'elle ?

Et maintenant ?

Est-elle passée dans le camp des *mèragosses* si violemment critiqué par Hervé Bazin dans *Le*

Matrimoine, ce monument de misogynie ? Alors même qu'elle essaie de tout faire pour que Maxime n'ait aucune raison d'être jaloux de son fils ! Est-ce que cela veut dire qu'elle est définitivement coincée entre les couches et les biberons, sans moyens, sans possibilité de reprendre sa destinée en main, de s'évader quand elle le souhaitera ? Alors que lui, pendant tout ce temps, continue à vivre sa vie comme si de rien n'était ?

On dirait bien que oui, on dirait bien qu'elle est piégée, on dirait bien qu'elle l'a cherché… et trouvé !

Bonne année 1985 !

Maternitude

Faustine a changé les draps.

La vie à Gainesville reprend où on l'avait laissée. La jeune maman soigne ses blessures, comme d'habitude, au scotch on the rock ou au Bloody Mary. Pourquoi *ou* au fait ? *et* au Bloody Mary. Maintenant qu'elle n'allaite plus, elle a repris ses habitudes : calmer ses nerfs à coup de cigarettes ; anesthésier ses crises d'angoisses à l'alcool. Tout le monde ne fait-il pas pareil tout autour d'elle ? Aucun événement social n'a lieu sans boisson. Mariages, fêtes, enterrements, même combat. Dans la joie et dans la tristesse, récompense ou consolation, le poison est partout, infiltré dans toutes les couches de la société. Quand Faustine prend conscience qu'elle est allée trop loin, après une bonne cuite par exemple, elle voudrait bien s'arrêter quelque temps. Mais si par malheur elle est invitée à l'extérieur, la réaction de ses hôtes est implacable :

— Tu veux rester notre amie ? Tu bois avec nous !

Que faire quand on est faible, vulnérable et, disons ce qui est, déjà bien dépendante ? Sans compter la solitude, compagne de chaque instant, qui n'arrange pas les choses. Ce n'est pas la responsabilité d'un bébé ni la compagnie de sa belle-

fille, si adorable soit-elle, qui aident Faustine à garder son équilibre. Au contraire, cela aurait plutôt tendance à augmenter la fréquence de ses anxiétés. Nonobstant ces détails, Faustine est une maman comblée.

Maxime a prévu un voyage en Europe fin février début mars. Moitié boulot, moitié loisirs. Il souhaite que Faustine et Julien soient de la partie. On commencerait par se rendre à Saint-Junien, berceau de la famille, où sa maman s'est retirée. Ensuite, Faustine amènerait Julien à Lausanne, chez ses propres parents. Maxime l'y rejoindrait sitôt achevé le cours qu'on lui a programmé en Allemagne. Le séjour durera une quinzaine de jours. Maxime reviendra à Gainesville, avec femme et enfant, avant d'entamer une nouvelle tournée de séminaires. C'est fou, depuis qu'ils sont installés aux USA, Maxime passe son temps en Europe ! Et Don White, son patron, ne veut toujours pas les laisser y retourner. Il tient sans doute à rentabiliser sa carte verte. Faustine n'approfondit pas. Il lui faut préparer ce premier voyage de bébé Julien et la tournée des familles. Plus c'est petit, un humain, plus ça prend du volume. Chaque déplacement nécessite une organisation sans faille. Évitant les pièges grossiers, Faustine emporte le minimum indispensable, déléguant quêtes de berceau et poussette aux bonnes volontés indigènes.

Parallèlement à cette orchestration, Faustine fait face aux pressions de son entourage. Les filles du bureau, Colleen en tête, aimeraient bien voir la jeune

mère reprendre le collier. On aurait besoin d'elle pour la bibliothèque technique, son bureau l'attend. Comment peut-elle rester aussi dépendante de son mari ? Faustine résiste. Elle n'a aucune envie de lâcher son bébé, ni d'entrer dans le cercle vicieux de la double journée. Son mari gagne assez pour trois, en contrepartie, elle ne demande qu'à s'occuper de lui et de leur bébé. Pas féministe pour deux sous, elle n'a jamais eu l'ambition de faire carrière, par contre elle compte bien profiter de la vie. Autrefois, elle a beaucoup sacrifié au profit de Madame-ex et des filles. Plus question de continuer à essuyer les plâtres. Faustine veut savourer son statut de mère, si longtemps attendu. D'ailleurs, Julien a besoin d'elle. Faustine sent confusément que l'évolution de son fils n'est pas tout à fait normale. Elle ne l'a pas confié à Maxime, mais à Paris, en décembre, elle a fait un saut chez son amie Sylvie, tout juste accouchée d'un petit Antoine. Elle avait été choquée par la différence de comportement entre les deux bébés, à un mois d'écart seulement. Sur le coup, elle avait pensé qu'Antoine, qu'elle trouvait hypertonique, n'était pas normal et elle avait secrètement plaint son amie qui ne semblait pas s'en rendre compte. Or, Julien semble manifestement hypotonique. Lors de la visite médicale de janvier, Steven, leur pédiatre, témoigne d'une certaine inquiétude. Il hésite à donner son blanc-seing pour ce séjour en Europe – Faustine doit beaucoup insister – et impose un rendez-vous chez un spécialiste, à Charlottesville, le plus rapidement possible après leur retour. Ce sera pour mi-avril, huit semaines plus tard, c'est le mieux qu'il ait obtenu. Spécialiste de quoi ? Faustine n'a pas compris. Steven

ne se donne pas la peine de développer, ne voulant pas ajouter à leurs préoccupations. Faustine remercie, soulagée qu'on se décide à l'investigation.

Souhaitant un deuxième avis, elle contacte leur ami Lechaux, pédiatre à Washington. Bien qu'à la retraite, celui-ci accepte de la recevoir et d'examiner Julien. Dans son cabinet, qu'il n'a pas encore débarrassé, l'ancien pédiatre déshabille et allonge le bébé. Il rassure la jeune mère, il ne constate aucune pathologie *a priori*. Simplement un manque de tonicité qui peut apparaître parfois dans le développement d'un nouveau-né mais qui, selon lui, va s'arranger avec le temps. Pour accélérer un peu le mouvement, le pédiatre prend le bébé par les épaules et le secoue vigoureusement pendant une bonne dizaine de minutes. Julien, dans le rôle du prunier, n'apprécie pas ce traitement. Il manifeste bruyamment son désaccord. Faustine n'est pas plus convaincue. Elle est heureuse de quitter cet endroit. Ayant le pressentiment que ce médecin est devenu un peu gâteux, elle n'accorde qu'une confiance limitée à ses assertions. Au fond, il n'aura réussi qu'à la troubler un peu plus.

Fin février, la petite famille est fin prête pour le grand voyage. Première escale : Paris. Maxime y a programmé un séminaire de quatre jours. Il dépose Faustine et Julien à la gare d'Austerlitz, juste à temps pour attraper le direct de Limoges où il les rejoindra en fin de semaine. Là, mamie Angèle et le cousin François les attendent sur le quai. Les derniers kilomètres jusqu'à Saint Junien se font dans sa belle

voiture confortable et spacieuse.

Angèle est aux anges. Elle peut enfin contempler son petit-fils, le tenir, le cajoler, le nourrir même (ce que sa première belle-fille ne lui laissait pas faire, avoue-t-elle à Faustine). Afin de présenter l'enfançon à toute la famille, elle a prévu un immense festin pour le samedi suivant, quand Maxime sera là. En attendant, une cousine lointaine a prêté un beau landau ; belle-mère et belle-fille baladent l'héritier dans les environs. Il y a de jolies promenades, le long de la Glane ou de la Vienne. Angèle présente à Faustine le Site Corot où le peintre parisien aimait venir se ressourcer. Les deux femmes visitent également une ancienne tannerie, de même qu'une fabrique de la fameuse porcelaine de Limoges dont Faustine rêve de posséder un service. Mais pas pour demain, au vu du prix des articles. Angèle la rassure, les coûts de la vente directe n'ont rien à voir avec ceux des magasins. Par bonheur, le printemps s'installe dans le Limousin. Faustine en profite pour dévaliser la seule et unique boutique de vêtements et accessoires pour enfants du coin. Tout y est tellement magnifique, autrement plus raffiné que les plouqueries plan-plan dont elle a l'habitude dans son patelin d'Amérique ! Elle se laisse offrir une superbe combinaison d'hiver et de son côté achète quelques sous-vêtements pratiques.

Qu'il est bon d'avoir une grande famille ! Manifestement, tous ont adopté la nouvelle *pièce rapportée* de Maxime. Son enfant, surtout, tellement craquant avec ses boucles blondes et son regard expressif. Si beaucoup des cousins et cousines sont à

la retraite, les jeunes, en revanche, travaillent dur. Jacques et Joëlle, par exemple, tiennent le plus grand salon de coiffure du bourg. Celui qui donne sur la place. Ils vivent dans un immense appartement juste au-dessus. Proximité bien pratique pour s'occuper de leurs deux fillettes. Ils consacrent leur temps libre et leurs moyens à la décoration de cet appartement. Quasiment tous les meubles sont en bois massif, depuis les lits bateau jusqu'aux armoires normandes, tables, chaises, secrétaire, bibliothèque. Il n'y a pas beaucoup de livres, forcément, on ne peut pas tout faire. Faustine admire, avec cependant une agaçante pointe de jalousie, ce couple qui semble si heureux et affiche une belle complicité.

Pendant toute la semaine, invités partout, Angèle, Faustine et Julien sont passés d'une table à l'autre. Que de gueuletons mémorables ! La cuisine limousine est fameuse. Heureusement, il arrive qu'une cuisinière rate un plat, ou le laisse aller au feu comme ils disent. Faustine est rassurée, ils ne sont donc pas si parfaits que cela, il reste quelque chose d'humain en eux ! Arrive enfin le grand jour, celui du festin chez mamie Angèle, mais surtout du retour de Maxime. Personne ne s'étant désisté, on a rallongé la table. Les bouchons de champagne sautent ! On partage le foie gras (vu que Limousin-Périgord c'est kif-kif bourricot), le pâté aux pommes de terre et la potée à la viande, équivalent limougeaud du pot-au-feu. Une flognarde aux pommes et un gâteau aux noisettes terminent la ronde. Avec le café, on déguste les fameux pruneaux, fourrés de ganache au cognac et enrobés de chocolat noir, du meilleur confiseur de France. À se relever la nuit, ce que Faustine ne manque pas de faire. Ce jour-

là, Maxime a pris une photo où sa femme prend la pose au milieu de tous les cousins. Ces gens-là ne se contentent pas d'être gentils, ils sont généreux aussi. On a offert au couple diverses spécialités du coin. Des gants de peau blancs d'une finesse extraordinaire pour la jeune maman et un blouson en cuir naturel façon aviateur pour Maxime. Les voilà équipés pour la dernière partie du voyage : en route pour Lausanne !

La petite famille se fait conduire à Bordeaux d'où elle prend un vol pour Genève. De là, Maxime gagne Munich pendant que Faustine et Julien poursuivent en direction de Lausanne.

Papa et maman attendent sur le quai de la gare. Faustine est très fière de leur présenter leur premier petit-fils. Elle espère que désormais sa mère la considérera comme une adulte et non plus comme une gamine irresponsable. D'emblée, l'accueil est chaleureux. Pleine de bonne volonté, maman s'est donné beaucoup de peine pour dénicher un landau chez le brocanteur du passage Montriond. Il n'a pas de grandes roues, comme celui que Faustine a tant apprécié à Saint Junien, mais maman l'a si joliment habillé qu'elle lui pardonne volontiers. Pour les promenades, sa mère a choisi un pousse-pousse pliable, prétendument adapté aux enfants de 4 mois. Surtout elle a tricoté et brodé de ses blanches mains, avec amour, une mini couverture toute douce. Pendant que ses parents font connaissance avec bébé Julien, Faustine raconte ses aventures.

En fin de semaine Maxime rapplique. Il commence par confier à Faustine qu'il a reçu de la mère de ses

filles une lettre qu'il refuse de lui faire lire, tant il l'a trouvée dégueulasse. Après avoir brièvement salué le reste de la famille il demande l'autorisation de s'allonger un moment à côté de son fils dans le studio voisin, transformé en chambre d'amis. Il est tellement épuisé par son dernier séminaire que les cris stridents du bébé, à dix centimètres de ses oreilles pendant plus d'une demi-heure, n'arrivent pas à le réveiller. Venue récupérer Julien, Faustine en profite pour faire les poches de son époux (*fouille de routine* aurait dit Françoise, autrefois). Elle récupère la lettre dont Max lui a parlé et, ayant confié le bébé à sa grand-mère, se planque dans les toilettes pour la lire. Effectivement, ce n'est pas à sa gloire ! Ces quelques pages sont un véritable réquisitoire. Nourri sans aucun doute des informations transmises par les filles, ah les traîtresses ! Hélène (madame ex) s'inquiète de voir ces dernières tributaires d'une fumeuse alcoolique et irresponsable, entre autres multiples défauts. Elle étaie son texte de détails irréfutables. Faustine est atterrée. Le pire, c'est que tout est vrai. Hélène a parfaitement raison, son analyse de la situation est tristement cohérente. Faustine ne songe même pas à en vouloir aux filles. Elle remet la lettre en place et rejoint ses parents, humiliée, mortifiée. Un passage à tabac n'aurait pas fait plus mal. Hélas, Stéphane, son petit frère, le seul auquel elle aurait pu se confier, brille par son absence. Il est retenu en Valais. Julien, tassé dans sa poussette-canne, se laisse balader sur les quais. À Morges, les tulipes n'ont pas encore éclos, dommage, à deux semaines près, le spectacle aurait été grandiose.

Comme toujours, le temps passe trop vite. Nous

voilà mi-mars, il est temps de rentrer à Gainesville. Pourquoi maman, si peu sentimentale, pleure-t-elle lorsque la porte de l'ascenseur se referme sur Faustine et Julien ?

Dix-huit avril 1985

Rentrer à Gainesville, défaire les bagages, ranger, retrouver ses marques, installer Julien dans le siège auto, faire les courses mais d'abord, passer à la banque.

— Bonjour, Lisa, vous allez bien ? J'ai besoin de cash.

— Bonjour, madame, je vais bien, merci, combien voulez-vous retirer ?

— Deux cents dollars, s'il vous plaît. En petites coupures. Et votre petite fille, ça va ? Elle grandit bien ?

— Oui, elle va très bien, déjà cinq mois. Ça passe si vite ! Et votre Julien ? Il va bien aussi ?

— Oui et non, il ne tient toujours pas sa tête, il est un peu mou. Je m'inquiète. J'ai rendez-vous à Charlottesville bientôt. Ils vont sûrement trouver ce qu'il a.

Faustine retrouve la maison désertée. Maxime est déjà reparti pour un séjour de six semaines en Europe, son retour est programmé pour fin avril. Anaïs a choisi de rester une semaine de plus dans sa

famille d'accueil avec laquelle elle s'entend bien. À l'entendre au téléphone, elle a fait d'immenses progrès en anglais. Faustine est contente de pouvoir reprendre tranquillement possession de son territoire et surtout de ne pas avoir à stresser entre mari, belle-fille et bébé. Elle nourrit Julien au biberon, tout en l'habituant peu à peu aux nourritures mixées. Purée de carottes et compotes de sa fabrication. Le moment du repas, quand ils sont seuls, est souvent très drôle. Julien est très complice, il ne faut pas grand-chose pour le provoquer. Il suffit de lui dire :

— Non ! Tu ne dois pas faire ppppprrrrrrrr.

Pour qu'aussitôt, d'un mouvement qui n'appartient qu'à lui, il asperge sa mère et la table de tout le contenu de sa petite bouche. En général de la purée de carottes. Faustine éclate de rire en faisant les gros yeux et en le chatouillant, ce qui ne peut que l'encourager à continuer. Tout cela se termine par un bon bain à deux, moment qu'ils savourent par-dessus tout. Elle est épatée de voir à quel point son fils est expressif et sait se faire comprendre. Par exemple, il déteste être sale et d'un seul regard, il manifeste qu'il est temps de changer sa couche, avant même que l'odeur soit explicite.

Avec ou sans bébé, Faustine n'a pas le temps de chômer. Cette année, Pâques tombe le sept avril. À Gainesville, c'est prétexte à grandes réjouissances. En épouse de big boss, Colleen White a rameuté sa cour. Elle a besoin d'aide pour organiser la fête. Celle-ci commencera par une cérémonie religieuse dans la plus grande salle du bureau, transformée pour l'occasion. Ensuite, elle compte offrir un banquet à

ses enfants et petits-enfants, ainsi qu'au personnel du bureau, conjoints et progéniture compris. On roulera les œufs depuis le haut de la colline jusqu'à l'étang. On organisera une chasse au trésor, pour dénicher les friandises cachées par le lapin de Pâques. Colleen est allée jusqu'à engager des animateurs, déguisés en lapins. Chaque intervenant est responsable d'une tâche, que ce soit un élément du repas ou la décoration de la salle du culte. On disposera des bougies autour des arbres de Pâques. C'est une première pour Faustine qui ne connaît pas du tout cette coutume consistant à attacher des œufs, vidés et artistiquement décorés, sur un assemblage de branches. Avant que les filles s'attaquent à la déco, Faustine récupère l'intérieur des œufs pour confectionner ses desserts. Rien ne se perd. Anaïs, enfin rentrée au foyer familial, l'aide pour les finitions de même que Lori, sa grande amie, venue jouer avec son *papoose* de filleul qu'elle qualifie tendrement de *sac de pommes de terre*. Depuis qu'elle s'en est occupée durant une semaine, Julien l'a tout à fait adoptée. Il l'adore et lui réserve ses plus beaux sourires.

Si le *papoose* se montre parfois d'une hypersensibilité – l'autre jour, il a sursauté, bouleversé, quand Faustine a déchiré une feuille de papier aluminium trop près de son oreille – la plupart du temps, il est facile à vivre et joyeux drille malgré son hypotonie. Faustine a hâte d'être à Charlottesville, qu'un diagnostic soit posé et un remède, s'il y a lieu, prescrit.

La fête de Pâques tient ses promesses. Tout le monde déplore l'absence de Maxime, sauf Faustine

qui se demande comment ils auraient réagi, tous, s'il avait refusé d'assister à la cérémonie religieuse. Elle-même y participe avec plaisir, quant à Julien, bercé par les psaumes, il s'endort. Au moment de la chasse aux œufs, il est en revanche bien réveillé et apprécie l'agitation, le bruit et l'enthousiasme des autres enfants. Faustine est surprise de voir que les œufs qu'on fait rouler sont de simples coques en plastique emplies de marshmallows colorés. Elle s'attendait à de vrais œufs durs comme dans son pays. Mais non, il paraît que les vrais pourraient être vecteurs de maladies. Rendez-vous compte ! Colleen lui explique qu'ici on témoigne de la même méfiance, en ce qui concerne les œufs de Pâques, que vis-à-vis des friandises offertes à Halloween. Il paraît que des fous s'amusent à introduire du poison ou cacher des lames de rasoirs à l'intérieur. On ne compte plus les drames. Faut-il détester les enfants ! L'Amérique est vraiment le pays de toutes les névroses et psychopathies.

La veille de son rendez-vous à l'hôpital de Charlottesville, Faustine monte tailler le bout de gras avec Lynn. Elle prend l'escalier intérieur. Sur sa porte, Lynn a collé son autoportrait grandeur nature. Elle a voulu montrer qu'une femme de 47 ans n'était pas finie et pouvait être très belle ! Faustine est entièrement d'accord. Les deux femmes bavardent autour d'un verre de rosé, la boisson de prédilection de Lynn. Faustine l'interroge sur la route à suivre et les affaires à prendre. Lynn lui recommande de se munir d'une petite flasque de whisky, juste pour se détendre une fois sur place.

— Ça va bien se passer, tu sais, mais peut-être qu'ils vont te faire attendre longtemps avant de

s’occuper de toi. Emporte de quoi t’occuper.

— OK. Je vais faire ça. Et toi, tu garderas un œil sur Anaïs ?

— Bien sûr, compte sur moi, elle prendra ses repas chez nous et pourra même dormir en haut si ça lui chante.

C’est pleine d’espoir que Faustine se dirige vers Charlottesville ce matin-là. Outre la flasque de whisky, elle a embarqué le nécessaire pour nourrir, changer, distraire bébé pendant au moins trois jours, alors qu’ils seront certainement de retour ce soir. Mais tant pis. La Mustang est munie d’un grand coffre, autant en profiter. La jeune femme emporte également une provision de cigarettes. Si elle prend la route directe, il y en a pour un peu moins de deux heures. Il est à peine plus de midi quand elle arrive à proximité de l’hôpital. Elle décide de s’arrêter chez *Pizza Hut*. Elle pose le siège-auto sur une table, commande une pizza et demande à la serveuse de bien vouloir réchauffer le petit pot de Julien. La serveuse n’est pas très contente que la jeune maman prenne autant de place à elle toute seule en plein coup de feu de midi, mais elle s’exécute et bientôt mère et fils savourent leur repas. Faustine explique à Julien, en français, ce qu’ils sont venus faire à l’hôpital. L’enfant regarde sa mère avec gravité, comme s’il pressentait la suite.

Comme convenu, Faustine se présente à la réception du centre hospitalier. Elle remplit les documents préalables à tout enregistrement de patient puis se dirige vers la salle d’attente. On vient l’y chercher un peu plus tard pour l’introduire dans

une minuscule salle d'examen. Il n'y a là qu'une table à langer et une chaise. Quelques secondes plus tard, le spécialiste les rejoint. Il lui serre la main et lui demande de déshabiller son bébé. Elle s'exécute. Minutieusement, il examine Julien, puis sort de la pièce en murmurant : « Je reviens tout de suite ». Dix minutes s'écoulent avant qu'il réapparaisse suivi d'un collègue beaucoup plus âgé qui à son tour examine l'enfant. Les deux hommes échangent un regard ; ils semblent confortés dans leur diagnostic. Faustine se mord les lèvres, plus anxieuse à chaque seconde qui passe. Enfin, on daigne lui parler.

— Well, vous pouvez rhabiller votre bébé. Malheureusement madame, le pronostic n'est pas bon. Vous êtes venue seule ?

— Oui, mon mari est à l'étranger pour son travail. Pourquoi ?

— Votre fils est atteint d'une déficience génétique.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une maladie orpheline.

— C'est-à-dire ?

— Une amyotrophie spinale.

— Une quoi ?

— Une faiblesse musculaire, sévère, progressive, conduisant à une insuffisance respiratoire et…

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? Il doit bien exister un traitement ?

— Nous sommes vraiment désolés, mais c'est incurable.

— C'est de ma faute ?

— Non, les deux parents doivent être porteurs du gêne responsable pour que l'enfant développe la maladie.

— Qu’est-ce qui va arriver ?
— Il va mourir.
— Dans combien de temps ?
— Deux ans, maximum.
— …
— Il vous faudra beaucoup de courage.

L’autre docteur prend alors le relais et explique patiemment à Faustine :

— Lundi, nous effectuerons une biopsie musculaire ainsi qu’une électromyographie.
— Comment s’appelle cette maladie déjà ?
— Werdnig-Hoffman.
— Vous pouvez me l’écrire ?
— Oui, bien sûr, dit le médecin en s’exécutant, avant de poursuivre :
— Nous allons vous faire préparer un lit en pédiatrie et fixer l’heure du rendez-vous pour la biopsie. D’autres professeurs voudront voir votre enfant. Nous vous serions reconnaissants d’accepter leurs visites.
— Évidemment.
— Bien, nous allons vous laisser. Une infirmière viendra vous chercher dès que le lit sera prêt et le bébé enregistré. Voulez-vous que nous vous apportions quelque chose à boire, un thé, un café ?
— Non, merci.

Il est 14 h 20. Julien s’est endormi, comme si tout ceci ne le concernait plus. Faustine se jette fébrilement sur la mignonnette de whisky, regrettant déjà de ne pas en avoir pris plusieurs. Elle s’empare de son paquet de cigarettes, repère une bouche

d'aération à raz du sol, dans le fond de la pièce, s'agenouille devant. En état de choc.

— Seigneur, qu'est-ce que je suis censée faire ?

Point de non-retour

Faustine reste seule. Durant les trois heures suivantes, elle allume chaque cigarette avec la précédente, projetant la fumée dans la bouche d'aération. Elle a éteint le néon. Trop violent. Ne filtre plus qu'un rai de lumière sous la porte. Mille questions s'entrechoquent dans son cerveau envahi d'un brouillard épais. Trajectoire aléatoire, comme des billes de flipper. Pourquoi ? Depuis quand ? Comment ? Et maintenant ?

Est-ce sa faute ? Parce qu'un jour elle s'est exclamée : « De toute façon, un enfant je veux, j'aurai, j'ai besoin de savoir si la mécanique fonctionne, si je suis une vraie femme ». Ensuite elle avait rajouté en riant : « Même si ça ne dure que deux ans ». Le professeur a parlé de deux ans. Ce n'est pas une coïncidence. Dieu a donné, Dieu reprend. Est-ce le prix à payer, une punition, parce qu'un homme a quitté pour moi sa femme et ses enfants ? Maman l'a bien dit, on ne construit rien sur des cendres.

Une vie perdue ? La belle affaire ! Un seul tremblement de terre en Chine tue des dizaines de milliers de personnes. On n'en fait pas un roman pour

autant. Pourquoi mon bébé aurait-il plus d’importance qu’un petit Chinois ? Il y a deux siècles, beaucoup d’enfants mouraient en bas âge, etc. Dans un ultime réflexe de survie, Faustine prend de la distance. Se détache de l’insupportable réalité pour ne pas sombrer. Ses pensées continuent à tourner comme autant de toupies, mais désormais c’est un rôle qu’elles investissent, une image qu’elles construisent. « Ils » ne pourront plus gloser qu’elle est superficielle. « Ils » ne pourront plus clamer qu’elle n’a pas *souffert*. Ceux qui enviaient son insouciance seront contents. Elle en prend plein la gueule, cette fois. Est-ce qu’il me reste encore assez de cigarettes ? Donnez-moi à boire ! Papa, Maman. Comment leur dire ? Que vont-ils penser ? Mes frères, ma sœur, si c’est héréditaire, ils vont souffrir. On lui a dit : « Soyez courageuse ». Mais comment ? Ômondieu, aide-moi ! Sors-moi de là ! Pourquoi m’as-tu abandonnée ? Mais si tu ne t’es même pas donné la peine de sauver ton propre fils… Faustine voudrait à la fois hurler sa détresse et se taire. Elle pleure, en silence.

Plusieurs heures passent ainsi. Julien ne s’est toujours pas réveillé. Enfin, une infirmière ouvre la porte, allume la lumière, fronce le nez sous l’odeur de clope froide, s’abstient d’en faire la remarque, demande à Faustine de la suivre, l’aide à ramasser ses affaires. Elle installe Julien sur une table à langer roulante et propulse mère et enfant au troisième étage, en pédiatrie. Là, elle couche le petit dans un lit à côté de la fenêtre, montre à Faustine les différentes prises – chauffe-biberon et autres sonnettes d’appel – la baignoire qu’elle est autorisée à utiliser, l’armoire

disponible. On est prié de ne rien laisser traîner afin que les médecins puissent avoir accès en permanence aux petits malades. Dans la pièce adjacente, elle désigne le fauteuil dans lequel Faustine pourra dormir. Enfin, elle conduit la jeune maman à la réception de l'étage pour son enregistrement.

Sur le comptoir, il y a un appareil téléphonique. Faustine demande la permission de s'en servir. Accordée pour un appel, en Virginie seulement. Elle compose le numéro de Lori. Celle-ci travaille au Mechanicsville Local. C'est un journal d'annonces gratuit, situé à Richmond, une bonne heure de route de Charlottesville. Lori est payée à la commission, autant dire qu'elle est assez libre de ses mouvements.

— Allô ?

— Lori, il faut que tu viennes, vite. Ça ne va pas du tout. Apporte quelque chose à boire. Quelque chose de fort ! Je te rembourserai.

— C'est si grave que ça ?

— Pire.

— J'arrive.

— Merci.

Faustine raccroche. Surtout ne pas pleurer. L'après-midi est bien avancé, il est temps de nourrir Julien. Les médecins n'ont pas spécifié s'il fallait changer son alimentation. Elle ouvre un petit pot de compote et le réchauffe dans le micro-ondes mis à la disposition des parents. Julien, bien réveillé, mange de bon appétit. Après son repas, Faustine le baigne puis le recouche. Il vient tout juste de se rendormir quand on la demande au téléphone. C'est Maxime, qui vient aux renseignements pendant sa pause déjeuner,

tout là-bas en Europe. Magie de la télécommunication. Faustine se demande comment il les a retrouvés.

— Alors ? Comment ça va, ma Stine ?

— Ça va. À peu près.

— Mais, tu sais ce qu’il a ? Ils t’ont donné un diagnostic ?

— Non, on ne sait pas encore. Je sais juste qu’on doit rester ici parce qu’ils veulent faire des analyses lundi. C’est tout.

— Parfait. Ça ne sera pas grave alors. Tiens bon, mon amour, tout va s’arranger, tu verras.

— Oui, bien sûr. Au revoir !

— Au revoir. Embrasse le Titounet pour moi !

Faustine a réussi à tenir sans fondre en larmes, mais elle est persuadée que son angoisse est passée dans sa voix. Qu’importe, elle a gagné du temps.

Il fait presque nuit quand Lori franchit la porte tournante du Children’s Hospital de Charlottesville. Elle n’a pas oublié la bouteille demandée. Avant même de serrer son amie dans ses bras, elle la lui tend. Faustine profite de la montée en ascenseur, sans témoin, pour avaler une première longue gorgée. À l’étage des enfants, pendant que Lori gazouille avec Julien, Faustine examine la pièce pour la première fois. Cet endroit est une vision d’horreur. Dix lits entassés dans un espace restreint. Des bébés entre trois et six mois. Ce qui frappe, c’est leur solitude. Faustine est la seule maman présente. La plupart des bébés sont sous perfusion. Leurs affections sont impressionnantes. L’un d’entre eux souffre de macrocéphalie, sa tête est gigantesque comparée au reste de son corps, elle est très blanche, les veines

tissent une sorte de carte de géographie sur son crâne. Un autre petit malheureux est totalement déformé ; un troisième est né sans membres inférieurs, un quatrième aux yeux révulsés est bardé de tuyaux. Personne pour s'occuper d'eux, les caresser, leur chanter une berceuse. Écœurée, Faustine se détourne de ce spectacle monstrueux. Julien s'est rendormi. Faustine et Lori s'échappent de cet enfer. En sortant de l'ascenseur, elles passent devant une bibliothèque. Les deux femmes entrent. Faustine s'assied devant un ordinateur vacant et tape : Werdnig Hoffmann. Aussitôt une liste d'articles se déroule sous ses yeux. Ensemble, elles s'instruisent sur cette maladie autosomique récessive ; affection héréditaire, amyotrophie spinale, atrophie des neurones moteurs, aucune chance de survie, etc.

Quel est ce don soudain qui fait que Faustine comprend tout ce qu'elle lit ? Ce n'est pas sa langue maternelle et pourtant ces articles scientifiques lui semblent clairs comme de l'eau de roche. Elle n'en revient pas. Lori pleure. Elle s'est retenue devant le *papoose*, mais à la lecture du diagnostic, les vannes s'ouvrent. Pour Faustine, les émotions restent bloquées sur *off*. Pendant des heures, de bistro en restaurant, de pub en boîte de nuit, de vin blanc en vin rouge, de Bloody Mary en Irish Coffee, de whisky en cognac, elle radote, en toute lucidité : des justifications, des raisons, des excuses, des explications ra-tion-nelles, comme s'il était possible d'en avoir. Enfin, au petit matin, ivre morte ou presque, elle libère son amie, titube jusqu'à sa couche à côté de son fils, s'écroule enfin.

Il n’est pas loin de 11 heures quand un murmure la réveille. « Oh, là là, ma tête ! » Saisissant la bouteille, encore à moitié pleine, cachée sous sa couchette, elle en avale vite une gorgée, histoire de se remettre l’estomac en place. Hélas, c’est l’inverse qui se produit ; elle n’a que le temps de se précipiter sur les toilettes. En passant, elle note l’attroupement, médecin, internes et étudiants, devant le lit de Julien. Quand elle revient, lavée, coiffée, prête à répondre aux questions, plus personne n’est là. Ils sont tous passés dans la pièce à côté. Faustine nourrit Julien. Elle ignore depuis quand il est réveillé. A-t-il pleuré, réclamé après elle ? A-t-il eu faim, soif, peur ? Manifestement, à voir ses sourires et ses regards reconnaissants, il ne semble pas lui en vouloir.

Faustine joue avec lui jusqu’au moment où il se rendort, puis descend à la cafétéria. Là, elle prend un plateau et se dirige vers les comptoirs quand soudain la vérité la terrasse comme si elle avait reçu la foudre : Julien va mourir. Mon bébé va MOURIR. Sous le choc, elle s’écroule par terre. Toutes ses défenses tombent d’un coup. Les digues se rompent. L’éducation ne fait plus rempart. Elle n’est plus qu’une loque pathétique qui pue l’alcool et la clope, terrassée sur le sol de la cafétéria dans l’indifférence générale. Personne ne s’arrête, personne ne se baisse, personne ne la relève. Au bout d’un très long moment, une petite voix intérieure lui demande si elle n’a pas honte de se donner ainsi en spectacle. En même temps, la colère monte. Pourquoi moi ? Pourquoi mon bébé ? MERDE ! MERDE ! MERDE ! Faustine se relève, prend un plateau, le remplit puis réalise qu’elle n’a

pas faim. L’abandonnant alors sous les regards outrés de l’assemblée, elle remonte auprès de Julien, le nourrit, joue avec lui, le laisse se rendormir, essaie de se reposer, en vain.

Quand elle sent à nouveau l’angoisse monter, elle part en quête d’une cabine téléphonique. Elle a pris ses cigarettes et le fond de sa bouteille. Avec tout ce qu’elle a avalé au cours de la soirée et de la nuit précédente, il ne faut pas grand-chose pour rallumer le sapin. Pleine de courage alcoolisé, elle demande le numéro de sa mère en Suisse. Nouveau miracle, l’opératrice ne refuse pas de lui passer la communication au motif que personne n’est là pour en garantir le paiement. Ça sonne à Lausanne.

— Allô ? répond André, le beau-père.

— Allô, papa. C’est moi, Faustine, passe-moi Maman s’il te plaît.

— Bonjour Faustine, tu vas bien ? c’est gentil d’appeler.

— Non, ça ne va pas. Passe-moi Maman, s’il te plaît.

— Je ne peux pas, elle est occupée avec le père Bastien.

— Va la chercher, c’est urgent.

— Ça va prendre un moment.

— Je m’en fous, va la chercher !

— Ne quitte pas.

— …

— La voilà. Je te la passe.

— Maman ?

— Ma fille ?

— Maman… c’est Julien… il est malade… ses muscles vont fondre… son diaphragme… il va se

paralyser… il va étouffer… il va mourir, oh, maman !

— C’est atroce ! crie maman à 5 000 km de là.

— Pardon, je rappellerai.

— Bip bip bip bip…

En sortant de la cabine, Faustine croise un médecin qui lui confirme son rendez-vous, lundi à 10 heures, pour la biopsie. La jeune femme réalise soudain qu’il lui faudra passer encore trois nuits seule dans cette usine à souffrances avant qu’on s’occupe de son enfant. C’est au-dessus de ses forces. Signant une décharge, elle embarque son fils et leurs affaires. Ils prennent la fuite. Au bout d’un moment, Faustine s’arrête sur le bord de la route pour vomir. Elle regarde sa montre. Vingt-quatre heures viennent de s’écouler.

Dommages collatéraux

Deux jours, il faut tenir deux jours. Dans la tête de Faustine, tourne en boucle une supplique :

— Ômondieu fais qu'ils se soient trompés, fais que lundi ils s'en rendent compte. Ômondieu, si tu laisses vivre mon bébé, je te jure que je ne boirai plus une goutte d'alcool. J'arrêterai de fumer, je serai la plus docile des épouses. S'il te plaît. *Please*. *Please.*

Le téléphone sonne. C'est Maxime.

— Pourquoi t'es rentrée ? Je t'ai cherchée partout.

— Ô mon amour, je ne pouvais pas rester là-bas, si tu avais vu cet endroit, c'est la porte de l'enfer.

Et Faustine de se lâcher enfin et de raconter en détail sa visite à l'hôpital de Charlottesville. Elle omet bien évidemment sa nuit d'errance alcoolisée dans les rues, en compagnie de Lori. D'ailleurs, elle ne s'en souvient plus. Black-out. À l'autre bout du fil, Maxime accuse le choc. Il tente de la rassurer. De lui remonter le moral. Lui conseille de s'entourer. Il ne peut malheureusement pas rentrer avant d'avoir terminé sa session de cours, mais il va lui écrire immédiatement. Surtout qu'elle le tienne au courant des résultats de la biopsie. Faustine raccroche, se sentant un peu moins seule. Elle continue à partager son fardeau avec Lynn, descendue boire un café.

Anaïs, toujours dans sa famille d'accueil, n'est au courant de rien.

Lundi, Faustine reprend la route de Charlottesville. Lori la suit dans sa propre voiture, car elle doit foncer à son travail après le rendez-vous. À dix heures, dans la salle d'attente, elles occupent le bébé, jouent, chantent, le nourrissent, le promènent. Ce n'est pas évident, car elles peuvent être appelées à tout moment et elles n'osent pas s'absenter longtemps, que ce soit pour réchauffer un biberon ou simplement prendre l'air. À onze heures, une infirmière les prévient : il y aura beaucoup de retard. Un accident très grave vient d'avoir lieu, à quelques kilomètres de là. Tous les toubibs sont sur le pont. Veulent-elles revenir un autre jour ? Faustine répond que c'est au-dessus de ses forces, elle préfère attendre. Lori décide de repartir, elle téléphonera ce soir. À midi enfin, une autre infirmière vient chercher Julien. Faustine voit, à travers le hublot, que son bébé est en attente, juste de l'autre côté de la porte. Il est tout seul, il pleure et sa propre mère ne peut pas s'en approcher sous prétexte qu'elle n'a pas de vêtements stériles ! C'est tellement frustrant. Finalement, à quatorze heures, un médecin vient prendre l'enfant. Il le ramène deux heures plus tard, endormi. On téléphonera les résultats à qui de droit. Faustine embarque son fils et rentre chez eux. Elle est épuisée.

Dans les jours qui suivent, Faustine est convoquée en urgence au cabinet pédiatrique. Le terrible diagnostic est confirmé. Le médecin leur a pris rendez-vous dans un centre spécialisé, habilité à

informer les parents de petits myopathes des contraintes de la maladie, mais aussi de toutes les thérapies de soin et confort accessibles. Faustine respire, cette fois elle ne sera pas seule, Maxime sera rentré. Ce même Maxime qui lui a envoyé une lettre qu'elle a trouvée maladroite, injuste et cruelle. Il y explique doctement que dame nature s'est servie d'elle comme éprouvette pour produire son petit mélange d'ADN frelaté. Une mutation peut-être, sauf que cette fois, ça a raté. *Ita res ire*. Mais ne t'inquiète pas mon amour, on lui trouvera les meilleurs médecins, on frappera à toutes les portes, on y mettra tous nos moyens, on y passera le restant de notre vie, mais on le sortira de là.

Est-ce la goutte qui fait déborder le vase ? Faustine, cette fois, plonge. Elle se constitue un stock d'alcool fort. Cela accompli – garantie de nuits sans rêves ni cauchemars – elle cale le couffin de Julien à l'arrière de la Mustang et se met en route. Elle montre son fils à qui veut le voir, s'invite chez tous leurs amis. Accepte, demande, exige, des verres partout. Raconte, encore et encore, le drame qui la frappe. Essaie de le justifier à coup de grandes envolées verbales, aussi délirantes qu'imbibées. Souvent, elle est frappée par le manque de réaction des gens. Colleen, par exemple, reste impassible. Manifestement réprobatrice. Ce qui est difficilement supportable pour Faustine qui culpabilise aussitôt. Très vite, son amie américaine coupe les vannes, ne lui sert plus que de l'eau. Elle conseille à Faustine d'engager une maman de jour pour s'occuper de Julien, le temps qu'elle se repose et surtout se ressaisisse.

— Tu sais, notre pasteur est formidable, pourquoi n’irais-tu pas le voir ?

— J’y penserai, oui, mais pas tout de suite, je veux me reposer d’abord.

— En attendant, je vais prendre rendez-vous pour toi chez madame X. Elle s’occupe très bien des enfants, tu verras.

En route pour rencontrer la maman de jour, Faustine s’arrête au drive-in bancaire. C’est sa jeune amie banquière – qui a accouché à peu près en même temps qu’elle – qui la reçoit. Les deux mamans conversent, de voiture à guichet extérieur.

— Bonjour, Lisa, j’ai besoin de deux cents dollars.

— Bonjour, Faustine. Voilà votre argent. Comment ça va aujourd’hui ? Je parie que votre bébé est tiré d’affaire et qu’il tient sa tête tout seul maintenant.

— Non, Lisa. Il est très malade, il va mourir.

— …

Faustine prend l’enveloppe avec son argent, baisse la tête pour l’enfouir dans son sac à main. Le temps pour Lisa de disparaître au fond de la banque. Faustine prend soudain conscience de ce qu’elle vient de dire et du choc qu’elle a provoqué. Elle contourne la banque, se gare, y entre, découvre Lisa en larmes dans les bras de sa collègue et s’entend dire qu’il vaut mieux qu’elle s’en aille, elle a fait assez de dégâts comme ça.

Faustine arrive dans un triste état chez la maman de jour. Elle prend sur elle pour expliquer le cas de son fils. Bien sûr, cette dame n’a jamais soigné un enfant myopathe, mais elle va faire de son mieux pour

s’occuper de lui. Il y a d’autres petits ici, c’est animé et joyeux, Julien ne s’ennuiera pas. Laissant là son petit, la jeune femme rentre chez elle, finit la bouteille qui traîne sur la table et se couche. Réveillée en sursaut vers 20 h elle va chercher son fils, le nourrit et l’endort. Et de même les jours suivants. Si elle le pouvait, elle se suiciderait, mais elle n’ose pas, sentant confusément qu’elle devra, à un moment donné, prendre ses responsabilités.

Pendant cette plongée sans fin, d’autres personnes s’inquiètent pour elle. Maxime appelle régulièrement, mais elle ne répond pas systématiquement. Alors, il s’enquiert auprès de Paul et Lynn. Ceux-ci, de plus en plus inquiets, finissent par appeler le pédiatre qui téléphone personnellement à Faustine pour lui donner un rendez-vous. Faustine s’y rend, entre deux vins. Au médecin qui lui demande des nouvelles de son fils, elle déballe toutes ses frustrations. Ses soucis conjugaux, son immense solitude, son besoin d’amour et d’attention. À aucun moment elle ne parle de Julien, ni de ce qu’elle ressent par rapport à lui et à sa maladie. Le médecin, constatant qu’ils ne parlent pas du tout de la même chose, finit par se taire et la laisse repartir, consterné. Faustine, de retour chez elle, se regarde dans la glace et se découvre, en filigrane, dans toute l’horreur de sa bêtise, de son égoïsme et de sa suffisance. Cette fois c’en est trop. Elle avale toute une boîte de paracétamol. C’est Lynn qui la trouvera quelques heures plus tard (la maman de jour l’a appelée quand elle a vu que personne ne venait récupérer Julien) et passera la soirée à la faire marcher, boire du café

salé, vomir, marcher et enfin dormir. Paul est allé chercher Julien, le couple s'en occupera jusqu'au lendemain.

Quand Maxime rappelle, il ne semble pas réaliser la situation. Il est encore persuadé qu'il y a une solution, une guérison possible. Il reproche à Faustine de ne pas prendre plus sur elle. Elle lui dit qu'il comprendra à son retour, lorsqu'il sera en présence de Julien. Il se souviendra alors de ses belles paroles.

Les matins suivants, Faustine, à peine réveillée, amène Julien vers la maman de jour, puis passe au bureau, en quête d'oreille compatissante. Elle aimerait tant que quelqu'un la prenne en charge, mais sa détresse est si profonde qu'elle fait peur. Tout le monde la fuit, même ses parents qui ne l'ont jamais rappelée. Papa a écrit un mot qui se voulait encourageant, mais lui déconseille d'appeler. Il tente de protéger sa femme.

Un soir Faustine, arrivée un peu plus tôt chez la maman de jour, surprend les autres enfants en train de traîner son fils dans un petit chariot et de le bousculer dans tous les sens tout en lui tapant dessus. De temps en temps, son petit tombe et pleure, mais les autres le remettent en place et continuent leur jeu barbare. Lorsque Julien voit arriver sa mère il la regarde avec un tel désespoir que Faustine réagit enfin. Prenant son fils sous le bras, elle hurle à la cantonade que c'est fini, il ne remettra plus jamais les pieds ici !

À la maison, elle tente de rassurer son enfant, lui chante des berceuses, lui parle d'une voix douce. Mais Julien, encore traumatisé, pleure en continu, refuse de s'endormir, ne supporte pas que la lumière soit

éteinte, et cela recommence chaque nuit. À la troisième, Faustine, épuisée, au bout du rouleau, se penche sur son berceau et implore :

— Mon Julien, mon bébé, je sais que je t'ai fait du mal, je te demande pardon, mais je t'en supplie, laisse-moi dormir. Il faut que je me repose, au moins une nuit, s'il te plaît, aide-moi.

Miracle ! L'enfant se tait et s'endort. Faustine aussi. À partir de là, il ne la réveillera plus.

Chaque matin, Faustine revit la même épreuve : juste avant d'ouvrir les yeux, elle est l'heureuse maman d'un enfant sain… puis elle se souvient. Et l'enfer recommence.

Quinze jours après l'annonce du diagnostic fatal, Maxime est de retour. Longuement, il observe Julien endormi, puis s'allonge dans leur lit. Se réfugiant dans les bras de Faustine, il éclate en sanglots.

— Tu avais raison, ma Stine, c'est insupportable quand on est en sa présence, pauvre Titounet.

Au matin, il suggère à Faustine de faire un tour au bureau. Un samedi personne ne la dérangera. Ça lui changera les idées. Qu'elle y aille à pied, ça lui fera pendre l'air. De son côté, il va refaire connaissance avec son fils et s'occuper du repas.

Faustine avance à reculons sur la route qui mène au bureau. Se forçant à mettre un pied devant l'autre, au bord de la nausée. Enfin, elle atteint le bâtiment. La porte principale est ouverte mais personne ne vient à sa rencontre, elle est seule à son étage. Comme un automate Faustine allume l'ordinateur. Sur l'écran noir, une petite lumière verte clignote. C'est tout.

Ce rappel à la vie-non-vie est soudain intolérable. Il déclenche le séisme. Son bébé, son tout petit. Tellement désiré, rêvé, attendu et tout ça pour quoi ? En elle, une digue se rompt. Elle hurle. De toutes ses forces. Elle crie sa terreur, son impuissance, sa rage, sa colère, sa tristesse. Pendant d'interminables minutes. Jusqu'au dernier souffle restant dans ses poumons. Sa détresse est telle qu'elle ne trouve plus le bouton *on-off*. Vidée, elle arrache la prise, puis elle sort et repart en sens inverse.

Il fait particulièrement beau et doux ce matin. Un pas après l'autre, elle avance sur la route caillouteuse. Le soleil l'éblouit, lui caresse la tête, les cheveux, la naissance de la poitrine. Il la réchauffe, comme un ami qui vous prend dans ses bras pour vous réconforter. Insidieusement, ses rayons creusent une brèche dans sa carapace, la ramènent à la vie. Alors, de glace qu'il était devenu, son cœur fond. Cette allée de sapins si belle, si large, ce talus où surgissent ces deux chênes gigantesques entre lesquels balance le hamac. Et dans le hamac, le tout petit, l'enfançon, nu au soleil. Un pouce dans sa bouche, yeux grands ouverts sur le monde, sur la vie. Faustine s'approche. Julien l'aperçoit, la reconnaît, lui sourit. Il lui montre le chemin du pardon, balayant d'un battement de ses longs cils sa démission, sa lâcheté devant l'adversité, son refus de la fatalité.

Alors,
elle le prend dans ses bras,
et décide,
en son âme et conscience,
d'accepter l'épreuve.

Mais pas toute seule.
Elle murmure :
mon Dieu, si tu existes,
je ne sais pas pourquoi mon bébé doit mourir.
Comment pourrais-tu lui vouloir du mal ?
Toi dont la création est si belle,
tu dois bien avoir tes raisons.
Qui suis-je pour juger ?
Mon Dieu, si tu existes,
aide-moi à accompagner mon Julien,
je t’en prie, s’il te plaît,
aide-moi à devenir sa mère.

Métamorphoses

Un changement profond s'opère en Faustine dès lors que l'amour prend le pas sur la peur. Son regard change ; Julien n'est plus un *malade*, mais un enfant comme les autres, à la seule différence (de taille !) que le chemin qu'ils parcourront ensemble sera limité. Elle décide de profiter au maximum de chaque instant de grâce, de plénitude, qui leur est accordé. Cela lui est d'autant plus facile que Julien est un bébé intelligent, sensible et aimable. Il a son caractère et sait se faire comprendre quand il n'est pas d'accord. Il leur apprend à vivre l'instant présent. Avec lui, Faustine rit, chante, raconte des histoires auxquelles il répond, en bavard intarissable qu'il devient. Cette ambiance positive éloigne provisoirement la terrible épée de Damoclès qui pend au-dessus de leurs têtes ainsi que toute forme de morosité. Du moins pendant la journée. Faustine reste bien décidée à tout mettre en œuvre pour que le passage de son enfant sur cette terre soit le plus heureux et confortable possible.

La seule chose que Julien semble ne pas supporter est d'être confronté à des enfants de son âge. Faustine comprend très vite que son bébé se rend compte de sa différence et en souffre. Jusqu'à quel

point ? se demande-t-elle parfois. Dans sa croyance toute personnelle : un bébé étant plus proche du monde spirituel que matériel elle lui accorderait volontiers des capacités supranormales.

Maxime, de son côté, est très heureux que sa femme ait relevé la tête et semble remontée de son séjour en enfer. Lui-même, pour fuir la souffrance, se noie dans son travail et s'évade dans la musique – surtout ne pas penser –, acceptant tous les contrats qu'on lui propose. Il s'épuise jour et nuit, mais que faire ? Confronté à une tragédie, chacun survit à sa manière. Faustine l'entend parfois pleurer au plus profond de la nuit, mais elle n'arrive pas à le consoler. Trop brûlés, l'un comme l'autre, ils ne parlent jamais de leurs sentiments réels.

Anaïs est revenue occuper sa chambre. Passé le premier choc, elle prend son petit frère sous son aile et seconde Faustine autant qu'elle peut. En mai 1985, personne ne sait encore comment l'état du petit malade va évoluer.

— Tu dors ?

— Non et toi ?

— Non plus. Dis… si Julien devait mourir, je ne voudrais pas que ce soit en Amérique.

— Il n'en est pas question.

— Comment on va faire ?

— Je vais en parler à Donald. On trouvera une solution. On peut imaginer que je m'installe dans les locaux de la société Prãna, notre actuel représentant aux Ulis, et que je gère les séminaires européens depuis là-bas.

— C'est où les Ulis ? Prãna ?

— Au sud-ouest de Paris. Du côté d’Orsay. C’est une zone industrielle. Mais il y a des coins sympas dans les environs pour habiter. St-Rémy-lès-Chevreuse, Gif-sur-Yvette, Chevreuse, Rambouillet. Tout ça dans un périmètre de trente bornes autour de Paris. On trouvera facilement à se loger.

— C’est une bonne idée. Tu lui parles quand ?

— Je comptais le faire demain matin. Maintenant, dors, on n’aura pas trop de nos forces. Je vais avoir besoin de toi pour mettre en place une idée qu’on a eue avec Don.

— Je peux pas dormir. C’est quoi cette idée ?

— Il s’agit d’équiper chacun de nos instructeurs d’une mallette contenant un échantillonnage du matériel que nous utilisons.

— Et je dois faire quoi là-dedans ?

— Dans un premier temps, tu devras écrire à tous les fournisseurs des produits concernés afin qu’ils nous envoient des échantillons gratuits.

— C’est un énorme boulot !

— Non, pas tant que ça. Ils ne sont pas si nombreux.

— Et avec ce qu’ils enverront, je ferai quoi ?

— Tu confectionneras des supports cartonnés qui regrouperont les échantillons de même type.

— Et ?

— Sous chaque échantillon, un fil de cuivre, un morceau de filtre, un petit bout de câble spécial : tu colleras un court descriptif.

— Et je ferai tenir ça comment ?

— Avec une presse à chaud que nous allons louer. Sur le carton tu fixes les échantillons, par-dessus tu poses un film plastique, tu descends le corps de

chauffe qui soude le plastique au carton… et voilà le travail !

— Vu de loin, oui. Il y en aura beaucoup à faire ?

— Une bonne vingtaine d'instructeurs à raison de 25 planches chacun. Ça représente trois semaines à un mois de travail, mais il n'y a que toi qui peux le faire, parce que la plupart des textes sont en français ou en allemand.

— Et je fais quoi de Julien pendant ce temps ?

— Soit on engage quelqu'un pour le garder, soit tu le prends avec toi.

— Bah, je suppose que ça dépendra du temps que j'y passerai chaque jour.

— Qui dépendra, lui, de notre rapatriement en France. Bon, maintenant on dort ! Bonne nuit mon amour.

Après un court délai de réflexion, Donald-le-big-boss accepte que Maxime et sa femme regagnent la France définitivement. Il ne reste plus au couple qu'à s'organiser.

Lorsqu'ils se rendent au Washington Memorial Hospital, dans le service dédié aux amyotrophies, ils apprennent à s'occuper correctement de Julien. On leur rappelle que la maladie consiste en une atrophie de certains neurones moteurs de la moelle épinière. Que sa transmission est autosomique (par les chromosomes non sexuels) et récessive (les deux parents sont nécessairement porteurs du gène). Il y avait une probabilité sur 100 000 que deux parents porteurs se rencontrent puis, à partir de là, une possibilité sur quatre que leur bébé soit atteint. Les

enfants atteints d’amyotrophie spinale infantile sévère sont spéciaux. Leur système nerveux moteur est touché mais pas leur sensibilité. Ils ressentent le chaud, le froid, la douceur, les caresses et la douleur. Il n’y a pas de souffrance physique directement liée à leur maladie. Malgré la courte espérance de vie, leur existence peut être remplie de joie et de bonheur. Ces bébés ont besoin d’une bonne qualité de vie et de tout ce qui peut leur apporter du confort et du réconfort. Une fois que les techniques nécessaires pour s’occuper d’eux sont maîtrisées, la vie au jour le jour peut paraître presque normale. Ces techniques vont de la kinésithérapie motrice à un apport d’oxygène au moyen d’un aérosol, en passant par la kinésithérapie respiratoire et l’hydrothérapie. Le moment venu, la kinésithérapie respiratoire sera très importante pour aider Julien à tousser et réduire les risques d’infection.

— Avec un peu de chance, vous pourrez rentrer en France en juillet avec votre bébé, déclare le médecin à la fin de la visite.

— Comment ça ? À Charlottesville, en avril, les médecins lui donnaient deux ans d’espérance de vie, et là vous n’êtes même pas sûr qu’il vive encore en juillet ? Faustine est dévastée.

— Je comprends votre désarroi, madame. Ce qu’ils vous ont indiqué à Charlottesville, c’est seulement une moyenne. Malheureusement, dans la réalité, il est rare que ces enfants dépassent sept ou huit mois. Et là, franchement, je n’aime pas sa couleur. Le couple est sidéré par la violence du propos. Cela change tout. Cette fois, ils savent qu’ils doivent respecter les délais, coûte que coûte.

Après leur visite à l'hôpital de Washington, Faustine se met en quête d'une aide à domicile. Actuellement, elle passe huit heures par jour à nourrir Julien. Cela ne la dispense pas de l'entretien de la maison, de la cuisine, des lessives, des courses sitôt que Maxime rentre et prend la relève. Cela ne lui permet pas non plus de libérer du temps pour aller travailler au bureau. Les services sociaux de Warrenton, mandatés par le pédiatre, tentent de répondre à sa demande. Ils envoient plusieurs personnes.

La première « aide à domicile » est une jeune femme *bien sous tous rapports* qui, apprenant la terrible maladie, se met à pleurer sans discontinuer. Faustine lui prépare une tasse de thé et la console durant plusieurs heures avant de déclarer forfait. Impossible de travailler dans ces conditions ; inutile de revenir.

La deuxième se pointe avec deux heures de retard. Elle accepte volontiers une tasse de thé mais ne fait pas mine de se lever pour apprendre les rudiments du travail requis. Elle bavarde inlassablement, pendant que Faustine s'agite dans tous les sens, accomplissant cinquante tâches simultanément tout en s'occupant de Julien, pour finalement s'entendre dire :

— Qu'est-ce que vous êtes bien organisée vous, hou-là-là ! Finalement c'est pas plus mal que ça vous arrive à vous… je ne sais pas comment une autre aurait fait pour s'en sortir !

— ?!

La troisième, enfin, est une jeune femme en

instance de mariage dénuée de tout sens pratique. Traumatisée dans sa petite enfance – Faustine ne saura jamais de quoi –, elle adore les enfants, mais ils lui font peur. La visiteuse accepte très volontiers tout le matériel de cuisine dont Faustine veut se débarrasser, mais il ne faut pas compter sur elle pour le ménage ou les soins à Julien. Ayant rempli le coffre de sa voiture, elle remercie chaleureusement et… ne réapparaît plus.

Faustine décide de se débrouiller seule. Dans un premier temps : mener à bien la tâche consistant à équiper les instructeurs des fameuses mallettes d'échantillons. À côté des bureaux il y a un appentis dans lequel les ingénieurs ont placé la machine à souder. Ils ont également prévu une grande table sur laquelle les plaquettes peuvent sécher à l'abri. Faustine prépare ses cartons à la maison. Elle colle les descriptifs et les échantillons sur les supports d'une main, tout en nourrissant Julien de l'autre. Les jours où il fait beau, elle installe son fils au soleil devant l'appentis. Elle laisse la porte ouverte, ainsi elle est moins incommodée par les vapeurs toxiques des colles et des solvants. Julien, dans son baby-relax, ne la quitte pas des yeux. Il babille à longueur de journée dans son langage à lui et Faustine lui répond. Il est vraiment trognon dans sa salopette blanche et ressemble à un lutin malicieux avec sa petite casquette de travers. De temps en temps, Faustine l'emmène pour une courte promenade. En moins de trois semaines, le travail est terminé, mission accomplie.

Le dernier dimanche de mai, c'est la fête des mères aux USA comme en France. Quand Faustine téléphone en Suisse, elle s'entend répliquer qu'elle a quinze jours de retard. Ici on fête les mères le second dimanche de mai, qu'on se le dise. Papa prend ensuite le relais et demande expressément qu'ils ne leur envoient plus de photos de Julien. Même si on ne décèle sur les images aucun signe de maladie, maman ne supporte pas de les voir, ça la déprime. Faustine encaisse. De victime elle devient bourreau, avec un obscur sentiment d'anormalité.

Allons ! Elle ne peut plus se permettre de déprimer. Pour l'heure, il faut répondre au sourire dévastateur de Julien… suivre le guide sur les chemins de la vie et de l'amour inconditionnel.

Transhumance

Maman ayant proclamé un jour que tout homme qui se respecte offre un (beau, gros, cher) bijou à sa femme quand elle lui a donné un (beau, gros, mâle) enfant, Faustine fait passer le message en boucle entre la Saint-Valentin et la fête des mères. La jeune maman rêve d'un diamant monté en pendentif. Dans la boutique du centre commercial elle jette son dévolu sur un caillou de presque trois millimètres de diamètre pour 0,08 carats. Désir exaucé. Faustine est aux anges. Maxime, égal à lui-même, n'attend pas qu'elle ait quitté le magasin pour sortir son chéquier.

— Deux cent cinquante dollars ? Vous me faites un rabais si je paie tout de suite ?

Il ne reste plus que quelques semaines pour préparer le déménagement. Faustine s'y consacre jour et nuit. Ne s'arrêtant que pour soigner son petit, le nourrir, jouer avec lui dans son bain, le caresser, le cajoler ou le promener. Les soins consistent en un massage et tapotement sur le dos et la poitrine (pour décoller le mucus) matin et soir pendant une demi-heure. Un soir, Faustine vient de placer le bébé en position allongée sur le ventre lorsque le téléphone sonne. Le temps qu'elle réponde, Maxime traverse la

pièce, voit son fils, inanimé.

— Tu l'as laissé mourir !

— Quoi ? Non ! Appelle les pompiers ! hurle Faustine, paniquée.

L'ambulance arrive en un temps record. Sous oxygène, le bébé est emporté à l'hôpital de Manassas. Maxime et Faustine suivent en voiture. Le médecin des urgences leur confirme que l'enfant a souffert d'une crise d'étouffement plus importante que les autres. C'est la première fois. Les soignants aspirent le mucus qui engorge les bronches de Julien à l'aide d'un long tuyau de plastique fin. Rapidement soulagé, il respire normalement, reprenant un peu de couleurs. Le pédiatre tient toutefois à le garder en observation jusqu'à ce que ses poumons soient totalement dégagés. Le bébé est loin d'être tiré d'affaire, il a perdu beaucoup de poids en très peu de temps. Il demeure entre la vie et la mort. Pendant trois jours et trois nuits, Faustine le veille, ne quittant son poste que quelques minutes pour se rendre aux toilettes, fumer une cigarette, se doucher ou manger un sandwich. Le reste du temps elle le passe à nourrir son bébé et à lui chanter des berceuses : *Le pont de la rivière Kwaï* ou *Lili Marlène*, étrangement les seuls airs qu'elle a en tête depuis qu'elle se bat contre la camarde. Mille fois elle a cru le perdre, mille fois il a décidé de rester. Les infirmières sont folles de ce bébé si beau avec ses boucles blondes et son sourire coquin. Si elles n'étaient pas débordées elles passeraient volontiers la journée à son chevet. Dès qu'il va mieux, Faustine le promène dans les couloirs. Au bureau, Maxime travaille d'arrache-pied afin que tous trois puissent rentrer en France le plus

rapidement possible. Néanmoins, chaque fois qu'il le peut, il vole quelques instants, ne serait-ce que pour voir le visage de son fils s'illuminer de joie à sa vue.

Au bout de trois jours, la fatigue se fait cruellement sentir. Appelé à la rescousse, Maxime prend le relais pour une nuit. Le lendemain soir, un autre ami se propose. Mais Faustine n'est pas tranquille, elle n'ose pas les laisser pour rentrer à la maison. Depuis qu'un médecin lui a dit que c'était possible, elle craint à tout moment que Julien les quitte. Elle erre sans fin dans les couloirs, folle d'angoisse, allumant une cigarette après l'autre, seule face au mur. On dirait que les larmes des parents désespérés suintent à travers la peinture verdâtre. La morve au nez, elle se rend compte trop tard qu'elle a encore oublié ses mouchoirs.

Lorsque le médecin donne enfin son feu vert pour le retour à la maison, la jeune femme échangerait père et mère contre un aspirateur à mucus, mais on lui répond qu'il n'existe pas encore de modèle individuel avec réceptacle (ici les tuyaux sortent des murs). Il faudra patienter quelques mois. En attendant, elle continue la kinésithérapie et retourne à l'hôpital en cas de crise.

La suivante intervient deux semaines à peine avant leur départ. Cette fois, Faustine est terriblement déçue par le personnel de l'hôpital de Warrenton. Passe encore s'ils n'étaient pas toujours en train de se vanter d'être les meilleurs au monde ! Obligée de laisser son fils seul une demi-journée et revenue dans la soirée, Faustine réalise que personne ne l'a changé ni baigné, encore moins nourri. Elle

pique une colère noire, hurlant qu'elle se plaindra à qui de droit, fera intervenir son avocat, etc. Elle s'arrange pour ramener Julien à la maison dès le lendemain. Évidemment, c'est encore elle qui passe pour une hystérique ! Mais quand elle en parle à leurs amis, David (le photographe français détaché à la Maison-Blanche) et Lydia sa femme américaine, ces derniers ne sont pas étonnés du tout. Ils savent que ce genre d'impéritie est monnaie courante dans tous les milieux. Ce n'est pas Reagan et son libéralisme à tout-va qui changera les choses en mieux. Le rêve américain, dit-il, il faut être bien endormi pour y croire encore !

Depuis qu'ils ont appris que Julien est malade, David et Lydia viennent chaque fois qu'ils le peuvent remonter le moral de Faustine et Maxime. Julien est ravi de voir leurs enfants. Aujourd'hui, il écoute avec intérêt les histoires alambiquées que ses petits amis lui racontent avec force gestes.

À Washington, où elle s'est rendue avec Maxime, ils ont organisé leur rapatriement. Faustine a fait la connaissance de Marie-France, coordinatrice Air France des vols sur l'Europe. C'est une jeune personne efficace, très empathique. Touchée aux larmes par l'histoire de Julien, elle met tout en œuvre pour que son voyage de retour soit le plus confortable et sécurisé possible. Elle se débrouille pour trouver une petite bouteille d'oxygène, avec un masque spécialement adapté aux bébés, bien que ce ne soit en principe pas recommandé dans les avions. Marie-France organise également l'enregistrement des bagages en soute, sans limite de poids ni surtaxe, et

prévoit une voiture avec chauffeur pour transporter la famille depuis le terminal jusqu'à l'avion. Faustine et Julien attendront dans le salon des premières qu'on vienne les chercher. Ils seront amenés en cabine avant les autres passagers, puis débarqués de même à la fin du voyage. À Paris, une responsable du centre de Garches les attendra avec un aspirateur spécial qu'on peut brancher sur l'allume cigare d'une voiture. On dirait qu'ils sont mieux équipés en France qu'aux États-Unis, c'est un comble !

Tout ceci étant réglé, ils n'ont plus qu'à décider de ce qu'ils emporteront et vendre le reste. Lynn leur annonce qu'elle reprend volontiers certains meubles lourds pour ses propres enfants ; voilà qui arrange tout le monde. Par un beau dimanche ensoleillé, Faustine et Maxime remplissent le coffre de la voiture et partent s'installer, quelques kilomètres plus loin, au bord de la route principale. Lori et Anaïs les rejoignent pour donner un coup de main. En attendant le chaland, elles collent les prix et disposent les ustensiles joliment. Ces mêmes objets qu'ils ont trouvés avec tant de plaisir quelques années auparavant. Les curieux ne tardent pas à se présenter. En quelques heures, l'essentiel de la camelote disparaît. Le lendemain, Maxime accompagne Anaïs à l'aéroport. Elle est attendue à Cagnes pour les vacances d'été.

Le plus dur reste à accomplir : la tournée des adieux. Don et Colleen invitent la petite famille pour un dernier repas. Ils ont beau déployer des trésors de gentillesse, la mélancolie s'est invitée à la fête. Bien qu'il soit tourné vers une nouvelle aventure

professionnelle, le départ précipité de Maxime et Faustine ressemble à une fuite. Chez John et Merilyn, c’est la même chanson, la tristesse ne quitte pas le petit groupe, même topo chez Joyce et Dick, puis chez Paul et Lynn pour leur dernier repas sur sol américain. Faustine remet à Lynn les fabuleux verres à champagne que cette dernière lui a offerts pour son mariage. Elle reviendra les chercher un jour, promet-elle.

Le téléphone est encore branché. Avant de se coucher, Maxime entreprend sa conversation quotidienne avec un membre de l’Église scientiste chrétienne. Depuis quelques semaines maintenant, plus exactement depuis la dernière fois qu’il a rencontré son ami Jeff à Washington, à l’occasion d’un concert, il est en contact permanent avec cette personne, acquise aux préceptes de Mary Baker Eddy, fondatrice du Mouvement Scientiste Chrétien. Jeff lui a en effet confié que Bryan, son propre enfant, victime d’une terrible chute de cheval lorsqu’il était petit, s’en est remis miraculeusement. Sa grand-mère, disciple fervente, avait prié jour et nuit à son chevet jusqu’à sa complète guérison. Bien qu’il soit athée convaincu et réfractaire à tout dogme, Maxime est bien décidé, pour son Julien, à embrasser toutes les convictions dans l’attente du même miracle. Depuis, il passe au minimum une heure par jour en communication et en prières. Il se confie plus à son contact qu’à sa propre femme, sans doute parce qu’il y trouve une meilleure écoute. Prières ou pas, Faustine ne constate pas de changements notoires. Par contre, elle culpabilise car ne croyant pas à ces combines religieuses, elle se persuade que son manque de conviction risque de

tuer son bébé.

Le jour du grand départ arrive enfin. Comme convenu, ils arrivent à l'aéroport avec une heure d'avance. Le temps de décharger la voiture, bébé commence à tousser. Action ! Vite. Heureusement, Marie-France est là qui amène mère et enfant dans le salon des VIP. Faustine se précipite, pose le couffin à terre à côté d'une prise électrique, déballe son appareil, voit du coin de l'œil l'ex-président Valéry Giscard d'Estaing, oui, c'est bien lui, gicler de son fauteuil et prendre la fuite avec son garde du corps. Mais ce n'est pas un président, fût-il ex, qui va empêcher Faustine de se concentrer sur sa tâche immédiate. Sitôt que Julien respire à nouveau librement, il récompense ses parents de son plus beau sourire.

L'embarquement se déroule sans problème. Le trio est placé dans la rangée du milieu, le berceau de Julien juste devant sa mère. Le temps que les autres passagers soient installés à leur tour, Julien a bu son biberon du soir et s'est endormi paisiblement. Pendant toute la durée du vol, Faustine et Maxime sont pourvus en boissons et nourriture. Surtout en boissons, car l'équipage s'étant donné le mot, chaque membre tient à voir ce bel enfant au destin si tragique. Les hôtesses, bouleversées, ne sachant comment exprimer leur compassion, remplissent systématiquement les verres des parents chaque fois qu'ils sont vides. Ce soir-là, le champagne coule à flots ! À Paris, lors de la descente d'avion, l'émotion est palpable. Tout le personnel aligné salue l'enfant.

Faustine retient difficilement ses larmes devant tant de marques de sympathie. Enfin sur sol français, elle respire. Plus proche de sa famille, elle se sent en sécurité.

Dès la douane franchie, ils sont accueillis par la responsable des appareillages venue depuis Garches leur apporter l'aspirateur portable. Munis de leurs bagages, ils trouvent un endroit à l'abri où attendre à proximité d'une porte de sortie. Maxime s'en va récupérer la voiture de location. Faustine a posé le moïse de Julien au sommet de la pile de valises. Ainsi il est à hauteur de ses yeux. Elle l'a changé, nourri, maintenant il dort. Elle attend Maxime. Deux heures plus tard, elle attend toujours. La panique commence à s'emparer d'elle. Julien, manifestement inconfortable, ronchonne. Faustine n'ose pas aller aux toilettes et ça commence à urger. Mais qu'est-ce qu'il fiche, Maxime, bon sang ? Il lui faudra néanmoins patienter encore une bonne heure, pendant laquelle elle aura le temps d'imaginer tous les scénarios catastrophes possibles – y compris celui où il les aurait carrément abandonnés – avant que son mari fasse enfin irruption.

— Mais qu'est-ce que t'as foutu ?

— Tu ne le croiras jamais ! Ils ont donné la voiture que j'avais réservée à quelqu'un d'autre. J'ai dû attendre qu'ils en fassent venir une de Paris ! Ils n'en avaient plus une seule de libre ici.

— Quels c… ! J'ai failli faire une annonce et lancer les flics à ta recherche ! Julien a besoin qu'on l'aspire, je n'ai pas trouvé de prise électrique et moi, il faut que j'aille aux toilettes d'urgence !

— Alors viens vite, ne traînons pas là. On s'arrêtera au premier garage. Tu pourras aller aux gogues et on prendra un café. En attendant, installe Julien dans la voiture pendant que je remplis le coffre. Tu t'assiéras derrière avec lui. Le cordon de l'aspirateur est assez long. Tu seras plus à l'aise.

Dont acte. Au garage suivant, ils font provision de boissons et sandwiches et huit cents kilomètres plus tard, la voiture se gare devant la maison d'Angèle à Saint Junien. Angèle sort de chez elle comme un diable de sa boîte.

— Mes chéris, enfin vous voilà, je me faisais un sang d'encre !

— Bonjour, maman !

— Et ce petit ange qui nous revient. Comme il est beau, mon petit-fils. Viens, on va s'occuper de toi. Allez, entrez vite, je vous ai préparé une bonne soupe.

Il ne faut pas longtemps à la petite famille pour se sentir tout à fait accueillie. La nuit suivante est la meilleure qu'ils passent depuis des siècles. Dans quelques jours, Maxime montera à Paris en quête d'un logement. Dès qu'il l'aura trouvé, il fera venir Faustine afin qu'elle donne son avis. Mais avant tout, ils souhaitent faire baptiser Julien.

Et si…

Et si baptiser l'enfant conjurait le sort ? Et si le confier à un Dieu, qu'on y croie ou non, pouvait le sauver ? Depuis qu'ils sont rentrés des USA, Maxime continue ses entretiens avec le responsable de l'Église scientiste chrétienne. Ils se parlent pendant des heures au téléphone et prient ensemble. Tout cela se passe derrière des portes closes, à l'abri des oreilles sceptiques. Pendant ce temps, Faustine s'occupe de leur fils jour et nuit et ne voit aucun progrès, bien au contraire. Julien maigrit, ses capacités de succion s'amenuisent. Faustine passe toujours huit heures par jour à le nourrir mais le généraliste de l'hôpital de Limoges ne veut pas entendre parler de sonde gastrique. Pourtant, il ne connaît rien à cette maladie orpheline et ne semble pas s'y intéresser. En écoutant de loin son mari au téléphone Faustine se demande mesquinement combien ça va coûter tout ça, au final ? Elle a entendu parler de ces sectes qui se font des fortunes sur le dos des pauvres naïfs. Si elle a bien compris, les communications sont tarifées, pas seulement pour la compagnie des téléphones, aussi pour la personne à l'autre bout du fil. Alors ?

Au cours de ces premiers jours sur sol français, la seule chose qui change réellement est son regard sur

Julien. Ce n'est plus elle qui mène la barque, mais lui. Il lui a ouvert le cœur et l'esprit. Par la simple force de son sourire. Cet enfant est charismatique. Il irradie l'amour. Que ce soit avec les yeux, les volatils mouvements de ses minuscules mains, ou son babil incessant et incompréhensible (sauf lorsqu'il souffre), il ne cesse de communiquer. Faustine ne s'attendait pas à ce don du ciel. Jamais elle n'aurait imaginé recevoir une telle leçon. Bien sûr, au début, elle n'en a pas vraiment conscience, mais peu à peu elle se sent habitée par un rayonnement qu'elle ne peut que qualifier de divin. Comment ? Elle devrait passer son temps à se morfondre, à pleurer, attendre que le ciel lui tombe sur la tête ? Bien au contraire, la voilà qui s'amuse des facéties de son bébé, qui chante, rit, profite de chaque seconde de bonheur.

Maxime, comme convenu, monte à Paris. Le bureau l'attend, il ne peut rester indéfiniment en vacances. Il charge Faustine de contacter le père Jean, afin d'organiser le baptême de Julien. Qu'elle ne s'inquiète pas, il continuera à appeler le responsable de l'église.

Faustine contacte Jean à Verdelais où il coule une retraite bien méritée. Depuis qu'elle a travaillé pour lui à Paris, en 1979, ils n'ont jamais perdu le contact. Jean est même venu les voir, aux USA, au tout début des années 1980. Faustine avait dû, à cette occasion, lui trouver une église où dire sa messe quotidienne et il l'avait contrainte à y participer. Elle en rit encore en lui rappelant l'anecdote avant de lui expliquer la situation. La réponse ne se fait pas attendre :

— Écoute, ma petite, je veux bien venir baptiser

ton fils, parce qu'il est malade et parce que ton mari est catholique. Mais normalement, étant donné que tu n'as même pas fait ta première communion, je ne devrais pas, tu comprends, mécréante ?

— Oui, Jean, je comprends. Si tu souhaites que je la fasse, ma communion…

— Non, bougresse ! L'Église n'a pas besoin de parjures, encore moins d'hypocrites ! Ne t'inquiète pas, je le baptiserai ton Julien. Préviens-moi dès que vous saurez quand vous pourrez venir me chercher, que je me prépare.

— Bien sûr, Jean. Sitôt que Maxime nous aura trouvé un logement et que je l'aurai approuvé, on t'appelle.

Pendant que Maxime continue ses recherches, entre bureau et hôpital, Faustine coule quelques jours tranquilles à Saint-Junien entre son fils et sa belle-mère. Un après-midi, cette dernière propose de concrétiser sa promesse de se rendre dans une fabrique de porcelaine, afin que Faustine choisisse un service. Elle lui a fait cadeau d'une *ménagère* (ensemble de couverts pour huit personnes), elle aimerait bien que Faustine profite de son passage dans la région pour remplir son vaisselier. La cousine Joëlle les conduit à l'usine. Dans la salle des bonnes affaires, Faustine s'extasie devant les plats, les assiettes, les services à thé ou à café. Toutes ces pièces écartées pour cause de défaut et vendues à bas prix. Le jeu consiste à assembler un service de table complet pour huit personnes. Quelle chasse au trésor ! Il ne lui faudra pas moins de trois heures pour

trouver son bonheur. Comme d'habitude, l'effort remplace le cash ! Faustine s'en sort avec sept cents francs, le quart de ce qu'aurait coûté du neuf.

Deux jours plus tard, Maxime téléphone.

— Ça y est, je nous ai déniché une maison ! Je descends ce week-end. On remonte ensemble lundi. Comment va le Titounet ?

— Il va bien en ce moment. Je lui ai trouvé un gentil kiné qui vient le masser une fois par jour.

— Et l'infirmière ?

— Elle passe trois fois par semaine. Elle trouve qu'il évolue normalement.

— Parfait, on va pouvoir organiser la même chose ici. Tu as pu joindre Jean ?

— Oui, je dois seulement lui dire quand on passera le chercher.

— Organise-toi pour samedi en huit.

— Je m'en occupe. Tu as pu joindre le scientiste ?

— Je l'ai appelé tous les soirs depuis le bureau. Mais il va bientôt me donner le numéro d'une dame qui vit à Neuilly. Ce sera plus simple… et moins cher. Je t'embrasse. À vendredi. Je t'aime.

— Moi aussi. À vendredi, mon amour.

Vendredi soir, Faustine est impatiente de montrer son nouveau service de Limoges à Maxime. Son fils dans les bras, il approuve avec force remarques appréciatives les choix de son épouse. Depuis les assiettes à soupe jusqu'aux coquetiers, rien ne manque. L'ensemble, très sobre, est d'un blanc éclatant. Le samedi, invités chez leurs cousins, Vévette et Marcel Barrière, ils participent à un repas convivial. Toute la famille s'est réunie pour les

entourer dans leur épreuve. On n’en parle pas, mais les regards suffisent.

Dimanche après-midi, après moult embrassades, ils confient Julien aux bons soins de sa grand-mère et prennent la route de Paris. Les quatre cents cinquante kilomètres sont parcourus en moins de cinq heures. Ils passent la première nuit à l’hôtel d’Albe, rue de la Huchette, non sans un saut préalable au Petit Journal Saint-Michel, un peu avant minuit.

Demain, l’agente immobilière leur fera visiter les trois logements que Maxime a repérés. Ils sont tous situés en vallée de Chevreuse. Le troisième choix est le bon. Une petite maison mitoyenne à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, occupée pendant quinze ans par un couple d’instituteurs qui vient de partir à la retraite dans le sud de la France. Elle comporte sept pièces, un garage, un petit jardin devant, un autre plus grand derrière. Immédiatement, Faustine se sent chez elle.

— C’est cher ?

— Cinq mille francs par mois. Pour l’instant ils ne veulent pas vendre. Peut-être plus tard.

— Tant mieux, ça nous donnera le temps de réfléchir et de faire des économies. L’hôpital est loin ?

— Orsay est à une vingtaine de minutes en voiture, quarante en train. Le centre hospitalier est en face de la gare.

— On fera avec. Et depuis ici jusqu’à la gare ?

— Huit-cents mètres, intervient l’agente. Un petit quart d’heure à pied.

— Il y a un pédiatre à proximité ?

— Il y en a une à l’autre bout du village. Oh, et bien sûr tous les commerces habituels. Poste, boucherie, boulangerie, et un grand marché, sous le

couvert à côté de la gare, tous les samedis matin.

— OK. On la prend, chéri ?

— Oui. C'est la meilleure solution.

— Si vous le souhaitez, étant donné que la maison est vide, vous pouvez passer signer le bail à l'agence, je vous donne les clés dans l'heure. Je le ferai partir du premier août, même si vous entrez un peu avant.

— Et pour le téléphone et l'électricité ?

— Vous avez le temps de vous adresser à la commune avant qu'ils ferment pour les vacances. Il faudra tout rebrancher, mais vous avez de la chance, votre voisin d'en face est conseiller communal. Je le connais bien, je vais lui parler de vous. Il accélérera les choses. Il a quatre enfants. Vous verrez, il est un peu fou, mais sa femme et lui sont très sympathiques.

Le reste de la journée se passe en obligations administratives. L'inscription à la mairie, les services municipaux, EDF/GDF, le parcours du combattant habituel. Ce jour-là, ils n'ont pas le temps de trouver un matelas avant la fermeture des grandes surfaces. Tant pis, ce sera pour demain. Maxime refusant d'investir une nuit de plus dans une chambre d'hôtel, ils dorment sur la moquette de leur chambre. C'est affreusement inconfortable pour Faustine qui rouspète tant et plus et ne ferme pas l'œil de la nuit. L'angoisse l'étreint. Les pensées tournent en boucle. Son tout-petit, son bébé va mourir, c'est désormais une certitude. Elle ne se fait plus aucune illusion. Cela peut arriver à tout instant. Nul ne sait le jour ni l'heure. Savoir, ne pas savoir, quel est le plus cruel ? Que ferait-on si on savait ? Sûrement qu'on vivrait autrement. Faustine s'interroge encore alors que les lueurs de l'aube teignent les vitres en bleu.

Cette nuit-là, elle a eu tout le temps d'admirer leur chambre. C'est la seule de la maison à être joliment tapissée. Un fond bleu indigo, constellé de motifs clairs, figurant un ciel étoilé. La tapisserie recouvre les deux pans du toit. Si haut et pointu qu'on se croirait allongé sur le pont d'un navire, sous la voûte céleste. Tous les autres papiers peints sont d'époque, c'est-à-dire années soixante-dix. Pas carrément moches, non, mais tellement kitch avec leurs grosses fleurs orange ou leurs éléphants bleus, qu'elles irritent les yeux.

— Ne t'en fais pas, on les changera, déclare Maxime. Je te promets que nous nous ferons une maison superbe. J'ai déjà des idées pour l'aménager.

— On pourrait commencer par aménager la cuisine ? Je n'ai vu ni four, ni frigidaire.

— Évidemment, c'est prioritaire. Avant de redescendre à Saint-Junien, on commande un matelas. Le reste suivra. L'essentiel est fait, nous avons un toit. Dépêchons-nous d'aller baptiser Julien et de revenir, j'ai hâte de poser nos bagages.

— Tu crois qu'on supportera encore de vivre dans cette maison quand Julien ne sera plus là ?

— Je ne sais pas. Nous n'en sommes pas encore là. L'important c'est qu'avant de partir, il vive dans un environnement chaleureux et confortable.

Un baptême limousin

— Mon Julien ! Comme tu m’as manqué !

— Comme si tu étais partie longtemps !

— Tu sais, Angèle, une heure sans ce petit bonhomme, c’est long comme un jour sans pain. Il s’est bien comporté au moins ?

— Oui, il a été adorable. J’ai réussi à le faire manger, il a pris du plaisir. Le physiothérapeute l’a bien soulagé. L’infirmière n’a rien noté de spécial. Et de votre côté ?

— On a trouvé une villa mitoyenne, idéalement située en vallée de Chevreuse comme le souhaitait Maxime.

— Oui. C’est vrai, il a toujours eu un faible pour cette région. Mais c’est cher, non ?

— Pas tant que ça. Cinq mille francs par mois. C’est à vingt minutes de son bureau. Pas trop de frais d’essence et pas besoin de traverser Paris !

— Quelle chance ! Il y a un jardin ?

— Un joli jardin. Pas trop grand, ni trop petit. On pourra installer un hamac. Il y a un pommier et tu sais quoi ? Ce sont des Reinettes du Canada ! Les meilleures pour les gâteaux. Devant la maison, on a une haie de rosiers, au bout du jardin passe un chemin et de l’autre côté, le bois de la Guieterie. C’est

encore très sauvage. Mais sinon, dans la résidence, toutes les maisons se ressemblent.

— Une cité-dortoir, alors ?

— J'en ai peur, oui. Je n'ai pas vu beaucoup de mouvement le peu de temps qu'on y a passé. Mais ça peut encore venir. On m'a dit que les voisins avaient des enfants relativement jeunes. Et il y a un lycée à Chevreuse, il devrait y avoir du passage. Ce sont toutes des maisons familiales après tout.

— Formidable ! De mon côté, j'ai organisé le repas du baptême et lancé les invitations. Toute la famille sera au rendez-vous. Les cousins de Maxime, Jacques et Joëlle, ont accepté d'être les parrain et marraine. Tu t'es organisée avec le prêtre ?

— Je l'ai rappelé hier, il nous attend et je lui ai aussi réservé une chambre dans un hôtel, à deux pas d'ici : avenue Henri-Barbusse.

— Parfait, vous allez le chercher demain alors ?

— On fera l'aller-retour dans la journée. Ça ira pour toi ?

— J'aurais préféré que tu restes à m'aider, ça va être lourd de m'occuper du bébé en plus du repas.

— Je sais bien, mais Jean a tellement insisté pour que je vienne aussi, je n'ai pas eu le courage de refuser. C'est une dernière faveur que je te demande, tu veux bien, dis ?

— Comme si tu me laissais le choix ! Vas-y donc ! Ton pitchoun va assez me manquer quand vous serez partis.

— Mais non. Tu viendras nous voir souvent. Tiens, pour mon anniversaire déjà, le quinze août.

— C'est vrai ? Chic alors, je vais pouvoir me réjouir.

L’après-midi même, Faustine et Maxime font un tour dans les brocantes des environs et dénichent un vaisselier en sapin pour une centaine de francs. Il est superbe. Ils le réservent. Le brocanteur monte une fois par semaine à Paris, il le leur livrera à ce moment-là.

Vendredi à l’aube, comme prévu, le couple prend la route de Verdelais, fief de leur ami Jean. Maxime déteste les autoroutes (Faustine aussi), en conséquence, un trajet de deux heures trente va en prendre quatre, pour leur plus grand plaisir. Ils traversent des vallées protégées par des châteaux fortifiés, des villages aux noms exotiques autant qu’évocateurs : Montpeyroux, Castillon-Bataille, Sauveterre-de-Guyenne. Le Bordelais est une région de vignobles, tous plus illustres les uns que les autres. On ne compte plus les appellations contrôlées et les châteaux-Machin. Un jour, Faustine les goûtera tous, elle se le promet, surtout le Château-Mémoire… si elle s’en souvient !

Ce n’est donc que vers midi qu’ils arrivent à Verdelais. Le père Jean Lorge les accueille avec sa bonhomie coutumière, comme s’ils s’étaient quittés la veille et non pas deux ans auparavant, dans la campagne américaine. Vu l’heure, il les invite à déjeuner. Avant de passer à table, il leur fait visiter les lieux et les présente à tous ses compagnons d’église. Faustine observe, amusée, cet environnement de vieux garçons. Les fauteuils de la salle de repos sont disséminés un peu partout. Près de la fenêtre pour celui qui aime lire son journal à la lumière du jour, face à la télévision pour l’amateur de foot, face à la cheminée pour le frileux et ainsi de suite. Ils sont à

distance suffisante pour que les ronflements des uns ne gênent pas trop les autres. Ça sent le vécu !

La salle à manger est déjà occupée quand ils y entrent. Manifestement, pour les estomacs des prêtres maristes, l'heure c'est l'heure. On ne plaisante pas avec la bouffe. La gouvernante (tiens, une femme !) apporte une part de pizza et de la salade. Faustine se jette dessus. Elle est presque rassasiée quand la dame revient avec un nouveau plat empli d'une montagne d'escalopes panées. Suivent des patates grillées, des légumes et pour couronner le tout en dessert, une flognarde aux poires ! Quel festin !

— Et vous mangez comme ça tous les jours ? s'enquiert la jeune femme.

— Oui, tu ne voudrais pas qu'on dépérisse, tout de même ? répond Jean en riant.

Un prêtre rubicond fait soudain irruption, en pleine séance de mastication.

— Tiens, Augustin, qu'est-ce qui t'a retenu ?

— Figurez-vous que le boulanger de Saint-Macaire s'est suicidé !

— Ah ben mince alors ! Comment il a fait son compte ?

— Il s'est pendu dans son fournil. Qu'est-ce qu'on fait ? Il laisse une femme et six gamins.

— On l'enterre, Augustin. On l'enterre comme un bon chrétien qu'il était. Personne n'a besoin de savoir de quoi il est mort. Ils ont un caveau de famille, non ?

— Oui. Alors j'organise ça pour demain. Un volontaire pour célébrer la messe ?

— Pas moi. Je suis de baptême à Saint Junien, je rentre dimanche.

— Veinard. Alors on ne vous retient pas, bonne route !

— Merci à tous et bon week-end quand même !

Le trio sort de table au bord de l'explosion. Jean les conduit à sa chambre, une minuscule cellule dans le cloître, en bordure du jardin potager. Un lit, une table, une chaise et des étagères croulant sous les livres. Le crucifix figure en bonne place à la tête du lit. Son léger bagage est prêt, Maxime s'en empare.

— Vous voyez, je suis comme un coq en pâte ici, il fait frais tout l'été. En hiver je vais en vacances chez les maristes de Toulon. La belle vie, quoi ! Venez, nous allons faire quelques pas pour digérer, je vais vous montrer la tombe de Toulouse-Lautrec.

— Elle est ici ?

— Mais oui, madame, nous avons cet honneur. Ensuite je vous ferai visiter, de loin parce qu'on n'a pas le droit d'y entrer, le vignoble du Château d'Yquem.

— Ce n'est pas trop loin ?

— Non, Maxime, c'est à 15 minutes d'ici, tu verras, ça vaut le détour ! Vous n'aurez peut-être pas l'occasion de revenir de sitôt.

— D'accord, alors allons-y, ne traînons pas, ma mère nous attendait en début d'après-midi.

— Aïe ! En effet, dépêchons-nous.

La tombe d'Henri de Toulouse-Lautrec (1864–1901) est à la place d'honneur dans le petit cimetière de Verdelais, non loin de la basilique. Le peintre dort à côté de sa chère maman, enfin paisible pour l'éternité. Faustine est émue devant le caveau. Elle a lu plusieurs biographies du peintre, vu des films aussi

et son histoire tragique l'a touchée. Nulle part il n'est fait mention du père d'Henri, Alphonse. Il n'a pas souhaité être enterré auprès de son épouse, c'est bien triste. Les trois amis ne s'attardent pas. S'ils veulent faire le détour par le vignoble le plus coté de France, il est temps de partir.

Pendant le trajet, Jean leur explique ce qui fait la particularité du seul sauternes classé premier cru supérieur. Il leur parle du *Botrytis cinerea*, ce champignon phytopathogène redouté par les vignerons, qui devient un véritable allié. C'est justement le cas pour le vin d'Yquem qui bénéficie de ce qu'on appelle la « pourriture noble ». Jean, poursuivant un discours qu'il maîtrise à la perfection, continue à jouer les guides. Selon ses sources, le domaine du Château d'Yquem regroupe toutes les conditions climatiques nécessaires au développement du *Botrytis cinerea* sous sa forme la plus appréciable.

— Quelle belle leçon de choses tu nous fais là ! Merci Jean !

— Ah, mais je n'ai pas fini ! La leçon, comme tu dis, ne serait pas complète si je n'évoquais pas la vendange. Une méthode vieille comme tes robes, Faustine ! Elle optimise les propriétés aromatiques du champignon dont je parlais tout à l'heure. Les grappes sont triées une à une à la main. Ne sont sélectionnés que les grains au bon stade de maturation qui possèdent cette pourriture noble. Il faut dire, enfin, que le micro-climat du coin est pour beaucoup dans l'affaire.

— On peut goûter ?

— Penses-tu ! Tu sais combien ça coûte, une bouteille d'Yquem ?

— Cher, je suppose, vu le prestige.

— Plus que ça. Un millésime de 1847 vaut aujourd’hui plus de 260 000 francs (40 000 euros), un de 1983 (il y a deux ans) vaut 2748 francs (419 euros).

— Wouah ! Tout ça pour du vin sucré !

— Pas sucré ! Liquoreux !

— Bon, liquoreux, si tu veux. Mais je t’en fiche, Jean, moi, je préférerai toujours un vin rouge bien corsé !

— Tu ne sais pas ce qui est bon, jeune fille. Tant pis pour toi. Bon, on y va à ce baptême, oui ou non ?

— C’est parti !

Maxime roule vite, craignant l’ire de sa chère maman. Tout de même, il fait presque nuit quand ils approchent de Saint Junien. Angèle les salue gentiment, mais au fond, elle bouillonne, elle ne peut s’empêcher de faire remarquer :

— C’est à cette heure-là que vous arrivez ? Vous ne pouviez pas faire plus vite ? Maxime, tu as encore pris le chemin des écoliers, je t’avais demandé pourtant de faire un effort. Je suis épuisée moi, Julien a été insupportable, je viens de le coucher, et je n’ai pas fini mes préparatifs pour demain.

— J’en suis bien désolé, madame, c’est ma faute si Faustine et Maxime ont été retardés. J’ai tenu à les inviter à déjeuner puis à leur montrer la tombe de Toulouse-Lautrec et le vignoble de Château d’Yquem.

— Oui, maman, tu aurais vu ça, c’était vraiment formidable, une visite guidée très instructive en moins d’une heure. Et on a tellement bien mangé que ce soir une soupe et une salade suffiront.

— Bon, bon, ça va. Je vous pardonne pour cette fois, allez vous laver les mains, on va passer à table.

Malgré la petite algarade du début, le souper, frugal Dieu merci, se passe dans la joie et la bonne humeur. Avant de partir, Jean fait la connaissance de Julien que Faustine est allée chercher pour son massage du soir. L'enfant, encore un peu groggy, se fend néanmoins d'un sourire. Il est absolument trognon dans sa chemise de nuit.

— Comme il est sociable ce petit monsieur ! Bonsoir, Julien, comment vas-tu ? Sais-tu que je vais te baptiser demain matin ?

— Arreuh !

Ils sont une bonne demi-douzaine, rassemblés pour l'événement dans la belle église de Saint-Junien. Jean a revêtu une chasuble blanche. Jacques et Joëlle, les parrain et marraine, arborent un air grave et responsable. Faustine, tout sourire, tente d'alléger l'atmosphère. Maxime aussi. Malgré leurs efforts, leurs cousins ne peuvent se départir d'une certaine tristesse à la vue de cet enfant dont ils connaissent désormais la triste destinée. Faustine, à l'abri dans sa carapace de survie, se sent insensible et froide. Elle aurait presque envie de consoler, de rassurer ses cousins, mais son instinct lui dit que si elle se laisse aller à ça, elle s'écroulera, indubitablement.

Julien n'a pas pleuré quand on l'a aspergé d'eau bénite. Désormais, il est baptisé et Faustine se sent apaisée. Il n'est plus condamné à errer indéfiniment dans les limbes, comme ces nourrissons qui n'ont pas eu le temps de recevoir la Sainte Onction. Faustine ignore si c'est vrai, mais comme beaucoup de non-pratiquants, ceux qui ne se tournent vers Dieu que

lorsqu'ils en ont besoin, elle a préféré ne pas prendre de risque. Si elle-même a vécu l'ondoiement comme une formalité, elle est certaine, par contre, que tout l'amour donné au bébé par sa famille réunie contribue à son mieux-être. Après le délicieux repas, Maxime raccompagne Jean à Verdelais pendant que Faustine prépare leurs bagages. Demain soir, ils dormiront dans leur nouvelle maison.

L’installation

— Enfin chez nous !

— Ça a passé vite, finalement. Trois semaines depuis le débarquement à Roissy, c’est un record, tu ne trouves pas ?

— Si. Mais les vacances sont finies, je n’ai pas vu mes filles et je recommence à travailler demain. Surtout, je n’aime pas l’idée de te laisser seule pour assumer le pitchoun et notre installation.

— Ce n’est pas grave, mon chéri. Tu reverras Anaïs la prochaine fois que tu descends à Cagnes et Daphné va débarquer dans quelques jours pour explorer les possibilités d’études de la capitale. Elle pourra me donner un coup de main. En attendant, j’ai bien assez à faire. Déballer, ranger, nettoyer… tout en m’occupant de Julien et de nos repas. Je ne vais pas m’ennuyer. J’irai au village en le promenant, je transporterai les courses dans la poussette. J’en profiterai pour aller voir la pédiatre.

— Bien. Moi je téléphonerai depuis le bureau à notre voisin conseiller municipal. Qu’il intervienne au plus vite pour faire installer le téléphone. Après tout, c’est une situation d’urgence. Nous avons un malade qui peut partir en crise à tout instant.

— J’espère pas. Je ne saurai pas comment faire, ni

où l'emmener. J'ai le vertige rien que d'y penser.

— Une chose après l'autre, ma Stine. J'essayerai de rentrer tôt et de travailler ici aussi souvent que possible, ainsi tu disposeras de la voiture. Au village, tu prospecteras pour une infirmière et un physiothérapeute. Si mes souvenirs sont bons, il y a un centre médical pas loin. J'ai aussi entendu parler de l'hôpital de Bullion, ils ont une antenne pédiatrique et c'est à 15 minutes d'ici.

— Oui, on verra ça.

En attendant leur virée chez le marchand de meubles suédois, Faustine commence par installer un semblant de cuisine. Elle possède déjà vaisselle et couverts, par contre elle n'ira pas loin avec les deux casseroles prêtées par Angèle. En revanche elle est gâtée au niveau des placards intégrés. Non seulement il y en a tout le long de la paroi de leur chambre à coucher, mais également dans les deux chambres du premier étage. Il manque juste une armoire à pharmacie et une lampe correcte dans chaque salle de bains.

Le temps est si beau, le jour suivant, qu'il invite à la balade. Faustine installe son fils dans le landau et sort au soleil pour un tour exploratoire du quartier, avant de descendre au village. Se trompant de direction, elle aboutit à l'opposé du lotissement. Ici certains terrains sont encore en friche. Faustine remarque un gigantesque buisson couvert de baies rouges. Curieuse, elle s'en approche et réalise que ce sont des mûres. Sa gelée préférée ! D'ici fin août, elle pourra commencer la récolte. Remontant la route qui mène au bourg, Faustine marche allègrement sous la

voûte des arbres qui bordent le chemin. Les branches, agitées par le vent, créent un mouvement d'ombre et de lumière. Julien, couché dans son landau, observe, d'abord fasciné, puis extatique ; manifestement, il apprécie.

Au village, la jeune maman fait le tour des commerces, puis elle repère la pédiatre dans le centre médical, à la sortie de Saint-Rémy. Doctoresse Marine X. Un prénom peu courant, elle sourit intérieurement, entendant déjà Maxime la surnommer *le yoga de la marine.* Faustine se présente à la secrétaire, explique sa situation et prend rendez-vous pour la semaine suivante. Ensuite elle se renseigne pour un physiothérapeute et une infirmière. Elle a de la chance, ils officient tous dans le même immeuble. Elle en profite pour leur parler de Julien et de ses besoins, établir un calendrier. Au début, ce sera physiothérapie une ou deux fois par semaine, puis on augmentera la fréquence des visites. Heureuse d'avoir terminé ces démarches essentielles, Faustine ramène son fils au bercail. Il s'est endormi depuis un moment, bercé par la suspension du landau.

Au retour, elle trouve un mot collé sur sa porte. Sa voisine, Florence, la femme du conseiller municipal supposé accélérer leur procédure d'installation, lui demande de passer la voir dès que possible. Faustine se rend chez elle en milieu d'après-midi. Les deux femmes font connaissance. Florence est une grande perche à l'élégance classique (tout ce que Faustine n'est pas), tirée à quatre épingles : mocassins, jupe mi-longue et chemisier impeccable. Très vite, malgré leur différence de *style*, elles sympathisent devant une tasse de thé et un cendrier. On se tutoie sans

complexe. Flo, qui doit avoir dans les quarante-cinq ans, a mis au monde quatre fils, désormais adultes, et une fillette de bientôt sept ans.

— Quelle belle famille ! Vous devez être très heureux !

— Oui, je ne me plains pas, même s'il fallait être un peu fou pour avoir remis ça avec quatre garçons adolescents dans la maison à l'époque. Mais j'avais tellement envie d'une fille que j'ai pris le risque et mon mari a suivi. Il est aussi fou que moi.

— Ça t'a bien réussi, on dirait !

— À ce propos, justement, je t'ai fait venir pour te dire que j'ai toujours un lit d'enfant au grenier. Si tu n'en as pas encore trouvé, je peux te le prêter. Tu le voudrais ?

— Bonne idée ! Oui, je veux bien. Merci !

— Dans ce cas, je vais demander à Charles-Henri, mon cher mari, de le descendre et de te l'apporter quand il rentrera en fin d'après-midi.

Il s'avère que Florence est une excellente source d'information. Elle fait savoir à Faustine que le débarras des objets encombrants est prévu pour cette fin de semaine et, enfin, lui donne le numéro d'une baby-sitter qui vit en face de chez eux.

Comme promis, Charles-Henri passe avec le lit, le monte et le place. Faustine est contente d'avoir de l'aide, il pèse son poids en fer forgé ; quel monument ! Tout de suite, elle installe Julien dedans. Le bébé se montre ravi.

— Au fait, votre téléphone sera opérationnel dès demain, annonce le charmant voisin.

— Déjà ? C'est vraiment formidable. Je ne sais pas

comment vous remercier.

— J'aurais bien une petite idée.

— Pardon ?

— Oui, la prochaine fois que Florence emmènera sa fille à la danse, on pourrait boire un verre tous les deux.

— Merci pour l'invitation. C'est gentil. Je vais y réfléchir.

— Oui, c'est ça. Réfléchissez. Au revoir, à bientôt alors !

— Merci encore ! À bientôt !

Ouf, il est parti sans insister. Faustine est sous le choc. Elle n'aurait jamais cru qu'on essayerait de la draguer, là, dans la chambre de son fils malade. Il y en a qui osent tout, vraiment. Encore une proposition scabreuse qu'elle évitera de raconter à Maxime, mais en attendant : pauvre Florence !

En dépit de ce nouvel aléa, la chambre de bébé se meuble en un temps record. Aspirateur électrique et aérosol sont posés à côté du lit, prêts à servir. Bientôt s'ajouteront une planche avec des tréteaux en guise de table à langer. Julien, que Faustine transporte partout dans son baby-relax, déteste rester seul dans une pièce. Il le manifeste bruyamment si sa mère ose l'abandonner cinq minutes, pour répondre à l'appel de la nature, par exemple. En outre, il a besoin d'une stimulation constante. Qu'on lui parle ou plutôt qu'on lui réponde, parce que la conversation, c'est lui qui l'alimente. Et avec ça, osez prétendre que les hommes ne sont pas bavards, rigole Faustine *in petto*. Dans sa chambre, elle a également disposé ses peluches, son mobile, sa boule musicale et le petit téléphone en plastique dont il ne se sépare jamais. Mis à part les

rubans qui pendent du mobile, c'est le seul jouet suffisamment léger qu'il arrive à saisir et à tenir. Sa peluche préférée est vraiment originale. Elle représente un crocodile, debout, portant une chemise sur laquelle est brodé le motif d'un homme ; parodie d'une célèbre marque de polos.

En attendant l'achat d'une baignoire adaptée, Faustine partage son bain avec Julien qui adore jouer dans l'eau comme la plupart des bambins. Cela la conforte d'autant plus dans son désir de l'inscrire à la clinique Bullion afin qu'il profite de leur piscine et surtout de la proximité d'autres enfants. Sitôt qu'elle disposera de la voiture, elle leur rendra visite.

La toute première fois, le cabinet leur envoie une physiothérapeute que Julien n'apprécie pas du tout. Peu habituée à traiter des enfants atteints de ce type de pathologie, elle est un peu maladroite. Constatant ses limites, elle préfère abandonner. Elle sera remplacée par Jean-Luc, un autre collaborateur. Ce dernier sait vraiment s'y prendre. Malabar approchant les deux mètres, il est d'une douceur incroyable et surtout il fait rire son petit patient en lui chantant des airs entraînants et en lui racontant des blagues. Très vite une entente chaleureuse s'établit entre Julien et lui. Faustine peut enfin souffler quelques minutes. En outre, les massages et manipulations font un bien fou à son bébé qui déjà dort mieux la nuit. Il ne commence à tousser et à se réveiller qu'à deux heures du matin. Au bout d'un moment, la jeune femme prend l'habitude de se coucher à vingt heures pour avoir son content de sommeil et être prête à intervenir toutes les demi-heures en moyenne, entre deux et six heures. Maxime,

lui, a besoin de dormir. Il ne peut pas la remplacer. En ce moment, il est sans arrêt sur la route entre le bureau des Ulis et les différents endroits où se déroulent les séminaires, afin d'organiser les sessions d'automne avec les directeurs d'hôtels.

Le soir des encombrants, le couple fait le tour du lotissement dans une chasse au trésor épique. Ils ont la chance inouïe de trouver, non seulement une lampe sur pied, mais aussi des baffles, une platine pour trente-trois tours qui fonctionne superbement bien après une légère réparation (un ingénieur peut se montrer utile dans un ménage), un meuble de bar, deux tables de chevet et plusieurs casseroles et plats en très bon état. Une vraie cour des miracles, ce quartier de bourges ! À la prochaine paie, ils filent chez le marchand de meubles et choisissent le moins cher des canapés en simili-cuir, deux fauteuils, un bureau, une planche et des tréteaux. Par ailleurs, ils font livrer des lits pour la chambre d'amis. Daphné et Angèle vont bientôt arriver, il faudra les accueillir. Maxime a également investi dans du sapin massif pour construire une table de salle à manger ainsi que deux bancs. Il a toujours adoré travailler le bois.

Faustine prend une journée pour faire un tour au marché Saint Pierre à Paris, comme autrefois lorsqu'ils habitaient rue Blainville. Elle en revient avec des rideaux et les métrages de tissus nécessaires pour fabriquer une literie complète. La machine à coudre d'Angèle tourne à plein régime. Heureusement que Faustine a appris la couture, ça lui sert aujourd'hui. Quand leur téléphone est installé, ils posent un appareil en haut des marches et un en bas

dans ce qui sera le bureau. Pour l'instant, il n'y a qu'une planche et des tréteaux soutenant l'ordinateur Compaq rapporté des States. Il arrive que celui-ci tombe en panne. Maxime passe alors la moitié de la nuit en communication avec le bureau étasunien pour le dépanner à distance, c'est pas du gâteau ! Pour le lancer, il utilise une disquette de cinq pouces et demi sur laquelle est inscrit le programme exécutif. Le boulot s'enregistre sur une autre disquette. De temps en temps, elle se raie et on perd tout le travail effectué. C'est encore sportif, l'informatique en 1985, disque dur, connaît pas !

Sitôt qu'il a bouclé les dossiers en cours, Maxime appelle le scientiste chrétien aux USA. Ils parlent de tout et de rien, d'après ce qu'en perçoit Faustine, et tout cela dure une éternité. Au bout de quelques semaines, elle est si épuisée qu'elle insiste pour qu'ils trouvent quelqu'un d'autre.

— Mais enfin, les adeptes de la science chrétienne existent dans le monde entier, non ?

— Oui, bien sûr, je lui ai demandé de m'indiquer quelqu'un dans les environs de Paris. Il doit trouver une adresse et me la donner ce soir ou demain soir.

— Ouf, il sera temps. En attendant, je ne vois pas une énorme différence sur Julien.

— Moi non plus. Tu sais, ma chérie, on ira voir cette personne vers laquelle il me dirigera et si on n'est pas convaincus, on arrêtera, c'est tout. Il faudrait aussi qu'on contacte les myopathes de France.

— Oui, je vais le faire, sitôt que je serai moins fatiguée. Au fait, j'ai appelé cette institution à Bullion

qui prend en charge les enfants handicapés. J'ai rendez-vous avec Julien la semaine prochaine.

— Parfait, et ils proposent quoi ?

— Ils ont une immense piscine, les bébés jouent dans l'eau avec un thérapeute. Ils proposent également différentes activités d'éveil et de soins. C'est surtout pour soulager les parents, mais on verra bien. Ça vaut la peine d'essayer si ça lui apporte un peu de confort et de plaisir.

Brave petit soldat…

Lorsque la carapace se fend, la peur s'installe à demeure avec ses copines, la honte et la culpabilité, dans la moindre faille ainsi ouverte. Il suffit d'un moment d'inattention. Si Faustine parvient à rester sobre pendant de longues périodes, car elle a besoin de tout son entendement, il arrive que l'angoisse la submerge avec une telle violence qu'il lui est impossible de résister à l'appel de l'alcool. Julien va mourir. En clair : pas de genoux écorchés, pas de *maman regarde, je nage ! p*as de *maman, quand je serai grand je me marierai avec toi !* Même pas sûr, d'ailleurs, qu'elle entende un jour le mot magique : « *maman »* sortir de sa bouche.

A fortiori, pas de réunions de parents d'élèves, de courses d'école, de premier voyage en avion… de petits enfants. Faustine n'a pas le choix. Elle prend la mesure de son impuissance. Mais *savoir* qu'une chose terrible va arriver tout en ignorant *quand* est indiciblement cruel.

Faustine continue à trouver dans l'alcool un apaisement provisoire. Il calme ses angoisses jusqu'à la prochaine crise. Elle laisse couler ses larmes, mais le soulagement est insuffisant. Pourquoi n'existe-t-il

pas de cellule de crise pour mamans en détresse ? Il fait quoi ce fichu bon Dieu ?

On va bientôt le savoir. Un samedi, enfin, ils ont rendez-vous chez la responsable scientiste chrétienne qui s'occupe d'eux à Paris. La dame vit en face de l'Hippodrome d'Auteuil, avenue du Maréchal Lyautey, au rez-de-chaussée d'un immeuble tout en pierres de taille. Difficile de faire plus bourgeois. Faustine se dit que les marchands du temple n'ont pas tous été chassés. Elle prend sur elle. Aujourd'hui, elle est disposée à croire tout ce qu'on voudra. Puisque c'est une histoire de foi, elle est déterminée à jouer le jeu. La personne qui leur ouvre, petite cinquantaine joviale et replète, jette à peine un coup d'œil à l'enfant avant d'introduire la famille dans un bureau imprégné de parfums d'encens. Elle les installe, prend place dans un fauteuil légèrement surélevé et leur sourit. Faustine se demande comment elle va s'y prendre. Sans leur poser la moindre question, elle leur enjoint de se concentrer et de prier avec elle pour la guérison de leur enfant. Cela dure une bonne demi-heure. Julien, *miraculeusement*, continue à dormir.

— Voilà, madame, monsieur, nous allons clore la séance pour aujourd'hui.

— C'est tout ? s'étonne Faustine.

— Oui, c'est tout *pour aujourd'hui*. Le reste vous appartient.

— Quel reste ?

— Le destin de votre fils est entre vos mains et celles du Christ. Tout va aller très bien, vous verrez.

— Vous voulez dire qu'il va guérir ?

— Bien sûr.

— Sans rien faire de plus ?

— Vous croyez en Christ ?

— Oui, mais, je m'attendais à…

— À quoi ?

— Un résultat un peu plus…

— Plus quoi ?

— Plus probant, plus visible.

— Écoutez, si vous avez vraiment la foi, votre enfant va guérir.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Alors, c'est que vous n'aurez pas assez prié. Maintenant, vous savez ce qu'il faut faire. Je vous laisse déposer votre enveloppe dans la petite boîte pour la consultation. Tenez-moi au courant. Au plaisir.

Faustine et Maxime sont estomaqués. La jeune femme pleure pendant tout le trajet du retour. Elle a compris que tout cela n'était qu'un marché de dupes et s'en veut beaucoup d'avoir eu le fol espoir qu'il restait malgré tout une chance à Julien. Non, bien sûr que non. Depuis sa visite au Memorial Hospital de Washington, elle aurait dû le savoir.

Il n'empêche, pour l'heure Julien est animé d'une immense joie de vivre et sa maman se promet de tout faire pour que son existence soit la plus belle possible. Parfois, il lui arrive de rêver que son fils grandisse, atteigne ses vingt ans, trente ans même. Elle qui, il y a encore peu, n'aurait jamais imaginé être capable de s'occuper d'un enfant handicapé, la voilà qui fourmille d'idées pour aider le sien à toutes les époques de sa vie. Elle lui construirait un dispositif de lecture, munis de tourne-pages automatiques. Il aurait un ordinateur fonctionnant au battement de cils. Elle lui ferait l'école à la maison ; l'emmènerait visiter le monde.

Aux âmes vaillantes rien d'impossible ! Pourvu qu'il vive, Seigneur, je t'en supplie !

Le jour dit, Faustine prend la route du centre de Bullion, cette clinique privée spécialisée dans les soins aux tout-petits atteints de maladies orphelines. Le charmant médecin qui la reçoit lui fait visiter les lieux. Faustine pensait avoir tout vu de la misère humaine à Charlottesville, mais non. Son fils est loin d'être unique. Tous ces enfants, et dans quel état ! Elle ne visite pas les chambres, se contente de la piscine. Une poignée d'éducateurs s'ébat dans l'eau, chacun avec son petit patient. Le chef de clinique présente Faustine au thérapeute qui s'occupera de Julien. Les séances peuvent commencer dès le lendemain si elle le souhaite. Le temps d'acheter le maillot adéquat, Faustine revient. Dans les bras de l'éducateur, Julien ne semble pas vraiment inquiet mais manifeste tout de même son désarroi en voyant sa maman partir. Faustine s'enfuit, coupable, la larme à l'œil. À son retour, deux heures plus tard, elle récupère un Julien dans un état d'anxiété épouvantable. Le thérapeute avoue n'avoir pas réussi à le calmer. À la vue des autres enfants, il a paniqué. Ainsi tombe à l'eau le projet de la piscine.

— Maman arrive demain ! annonce Maxime un soir.

— Tu n'aurais pas pu me prévenir plus tôt ? Le frigo est vide.

— Ce n'est pas grave, nous irons faire les courses demain matin avant d'aller à la gare de Lyon.

Pour la première fois qu'elle vient, Angèle, toute

pimpante, mise-en-plis parfaite, a vite fait d'investir la maison. Elle la visite du garage au grenier et ne tarit pas de compliments. Le buffet, livré récemment, trône en bonne place dans le salon. Si le reste de l'ameublement laisse à désirer, la table de la salle à manger est en bonne voie. Maxime est en train d'y installer des chevilles. Il tient à ce que ses assemblages soient invisibles, il est hors de question d'insérer un seul morceau de métal dans son œuvre d'art. En attendant la touche finale on mangera au jardin, sur la vieille table en fer forgé abandonnée par les anciens propriétaires. On y est bien, dans ce jardin ! Maxime a encordé le hamac autour du pommier et fixé l'autre extrémité à un crochet vissé au mur de la maison.

Le lendemain, Faustine décide d'emmener Angèle visiter le patelin. Elles installent Julien dans sa poussette, se dirigent vers le centre. Hélas, chez le boucher bébé se met à tousser violemment. Les deux femmes tentent un massage, mais la situation empire de minute en minute.

— Monte à la maison, je te rattrape ! lance Faustine à Angèle.

— Dépêche-toi, je ne sais pas comment le soigner, moi !

Et Angèle de courir et Faustine de se précipiter. Elle bouscule tout le monde, laissez-moi passer, cas de force majeure ! Angèle est déjà hors de vue lorsque Faustine entame la grimpée. Chargée comme un baudet, elle court aussi vite qu'elle le peut. Arrivée à deux cents mètres de la maison, elle entend sa belle-mère crier :

— Au secours ! À l'aide ! Aidez-moi !

— J’arrive ! Tiens bon, j’arrive ! hurle Faustine, qui lâche tout dans le corridor et se précipite à l’étage. Julien est en train de tourner au bleu, ce n’est pas bon, pas bon du tout. Vite ! Faustine enclenche l’aspirateur et désencombre son enfant.

— Allez, mon bébé, respire, je t’en prie, respire, reste avec moi, ne pars pas, pas encore, tu dois rester, au moins jusqu’à mon anniversaire, je t’en prie, je t’en supplie, ne me fais pas ça, ne me laisse pas, pas maintenant, je ne suis pas prête.

Il ne faut pas moins de cinq minutes pour que Julien retrouve ses couleurs… et son merveilleux sourire.

— On a réussi ! Ressuscité bébé ! Bravo ! exulte Faustine en tirant la langue à la camarde qui s’éloigne… provisoirement.

Mère et grand-mère dansent de joie. Tout le monde rit et pleure à la fois. Puis il est temps de passer aux choses sérieuses et de préparer le repas. Julien, depuis son transat, participe du geste et de la voix ; l’alerte est passée.

Le quinze août est tout proche, bébé est encore là, il a tenu sa promesse. Champagne et gâteau pour l’occasion ! La table de la salle à manger est assemblée, il ne lui manque plus que le vernis, c’est vraiment un beau meuble. On installe le baby relax dessus, à côté de la bouteille et des bougies. Angèle a mis le paquet, vingt-neuf bougies célèbrent l’événement. Faustine se dit que peut-être Julien sera là pour son trentième anniversaire, qui sait ?

Encore quelques jours et Angèle s’envole vers son limousin natal, laissant la chambre à Daphné. À dix-sept ans, la jeune fille est en terminale et doit passer

son bac avant d'intégrer une fac ou une grande école. Ne s'entendant plus très bien avec sa mère, elle souhaite vivre avec son père puisqu'il est définitivement rentré au pays. Afin que sa présence ne pèse pas trop sur les épaules de Faustine, Maxime inscrit sa fille dans un internat, à Versailles. Elle y restera la semaine. Ces formalités effectuées, Daphné retourne à Cagnes préparer ses affaires en attendant la rentrée.

Depuis qu'ils sont en métropole, Maxime ne joue presque plus. Par contre, ils accueillent volontiers les rares amis musiciens qui n'ont pas peur de leur rendre visite. La maladie, comme la mort, font peur et sont répulsives. Quand elle a des invités, Faustine se remet aux fourneaux avec plaisir. Cela la distrait de ses angoisses récurrentes. Mais est-ce dû à la présence des visiteurs ou au choix des menus qui systématiquement nécessitent une bonne dose de vin rouge ?

Un matin, Faustine est seule à la maison quand Julien a une nouvelle crise. Elle tente de l'aspirer, de le masser, rien n'y fait. Cette fois, elle est totalement impuissante. Elle sent la peur qui monte, insidieusement. Il reste encore un fond de whisky dans la dernière bouteille. Cela désinhibe suffisamment Faustine pour qu'elle ose appeler son voisin de gauche, priant le ciel qu'il soit là. C'est une femme qui répond. Faustine tente d'expliquer au mieux ce qui se passe. Manifestement la voisine attribue la confusion de la jeune femme à l'état de son bébé. Elle accepte immédiatement de les emmener à l'hôpital d'Orsay. Quelques secondes plus tard, ils roulent. Vite. Quinze minutes de plus et Julien est pris

en charge par une équipe de soignants efficaces. On ne permet pas à sa mère de l'accompagner. Elle attend dans le couloir. Dix minutes, un quart d'heure. Ici aussi les murs sont verts moisissure et suintent la tristesse. Faustine pleure. Une fois de plus, elle a oublié ses mouchoirs. Une infirmière vient la chercher pour les formalités administratives. Celles-ci accomplies, on l'autorise à utiliser le téléphone de l'étage. Elle appelle Maxime, lui explique la situation.

— Tiens le coup ! J'arrive dès que j'ai fini. Je n'en ai plus pour longtemps. Tout va bien se passer, tu verras.

Qu'est-ce que t'en sais ? se dit Faustine de plus en plus inquiète. Enfin, la porte s'ouvre. On lui ramène son enfant. Endormi mais serein. Il a repris ses couleurs.

— Que s'est-il passé ? Comment vous avez fait ?

— Rien de plus que vous. On a juste du matériel performant.

L'équipe est formidable, la doctoresse passe en coup de vent.

— Nous allons le garder un jour ou deux en observation. Il a perdu beaucoup de poids.

— Oui, j'ai vu. Vous pourriez m'apprendre à le nourrir à la sonde ?

— Vous êtes sûre de vouloir le faire ? Vous ne serez pas trop impressionnée ?

— Oui, je suis sûre. C'est devenu trop difficile de le nourrir autrement et c'est insupportable de le voir dépérir ainsi. Il faut absolument que vous m'aidiez.

Maxime arrive sur ces entrefaites. Dès qu'il a embrassé son fils, on dirige le couple vers le directeur de l'hôpital. Il souhaite parler aux parents de Julien et

n'y va pas par quatre chemins.

— Votre enfant est tiré d'affaire pour cette fois, mais vous connaissez l'issue de la maladie ?

— Oui.

— Peut-être que nous pouvons vous aider. Vous n'êtes pas obligés de subir le lent déclin de votre enfant. Si vous le souhaitez, vous pouvez nous le laisser et nous vous contacterons sitôt que tout sera fini.

— Comment ?

Maxime s'étrangle, Faustine sursaute. Ils ont mal entendu, sans doute.

— Vous voulez dire que vous allez l'euthanasier ?

— Mais non, bien sûr que non, simplement laisser faire la nature. Sans acharnement thérapeutique.

— Je comprends, docteur. Nous ne sommes pas non plus pour l'acharnement thérapeutique, mais on nous a dit que notre fils avait une espérance de vie de deux ans.

— On a beaucoup exagéré. À ce stade, le décès peut intervenir à tout instant. Rares sont les bébés atteints de cette affection qui survivent à leur première année.

— C'est bien ce que nous avions compris, mais en attendant, il ne souffre pas. Aussi longtemps que nous le pourrons, nous tenons à nous occuper de lui.

— À votre guise, je n'insisterai pas. Mais sachez que cela peut arriver à tout moment, il faut que vous soyez préparés.

— Nous le sommes. En attendant, pourriez-vous organiser un couchage pour mon épouse ? Elle restera auprès de notre fils.

Pendant que Julien se repose, Maxime file

chercher quelques affaires. Ce soir-là, les émotions ont raison de Faustine qui s'écroule de fatigue à côté de son petit.

Le lendemain, l'infirmière explique à la jeune maman comment insérer une sonde jusqu'à l'estomac de son enfant. Étant donné sa taille, il est impossible d'utiliser une sonde nasale. Faustine apprend donc à introduire un tuyau souple, directement dans la trachée. Il faut faire très attention de ne pas blesser l'enfant en allant trop vite dans le fond de la gorge. Si on voit qu'il saigne, il ne faut pas insister. Faustine s'applique. Elle tient à accomplir le geste parfaitement, persuadée que si elle peut nourrir Julien correctement, il aura plus de forces pour affronter sa maladie. Le soir même, Maxime vient récupérer femme et enfant.

— On rentre à la maison !

L’amour plus fort que la mort

C’est ce que Faustine s’est juré. Tant qu’il y a de la vie, tout espoir n’est pas perdu, le combat continue. Et le mieux c’est encore de faire comme si tout était normal. Julien va passer entre les gouttes. La camarde ne le verra même pas. Chaque jour est une nouvelle leçon de vie et d’amour. Depuis des mois, maintenant, Faustine vit uniquement au rythme de son bébé. Endormi à 20 heures, il se réveille en détresse respiratoire à 2 heures du matin. Un souffle ténu suffit à alerter sa mère, la réveille en sursaut malgré la moquette des escaliers qui étouffe les bruits entre les portes ouvertes. Elle monte immédiatement, aspire le mucus, enclenche la musiquette de nuit, attend que son petit se rendorme, redescend, s’assoupit, jusqu’à l’alerte suivante. Elle s’épuise peu à peu sans s’en rendre compte. Chaque nouvelle journée est une victoire. Depuis qu’elle a appris à nourrir son enfant à la sonde, Faustine est plus sereine. Au moins Julien ne mourra pas de faim. Il reprend du poids et des couleurs. Seul bémol, personne ne lui a spécifié combien de nourriture elle devait donner. Faustine est embarrassée. Respecte-t-elle vraiment le principe : *primum non nocere* (d’abord ne pas nuire) en lui enfilant un petit pot entier à chaque repas ? Son bébé

ne grossit-il pas un peu vite ? Ne risque-t-elle pas de faire exploser le petit estomac ? Parfois, il pleure après qu'elle l'a nourri, est-ce de douleur, d'inconfort ? Le gros problème avec les maladies orphelines, c'est que peu de monde les connaît. Faustine navigue à vue, fait de son mieux sans jamais être sûre d'elle.

Maxime et Faustine, quand ils ont un répit, prennent des notes, complétant les directives des médecins américains. En France, ils font figure de précurseurs. Les médecins s'attendent à ce qu'on leur transmette un maximum d'informations. C'est paradoxal de devoir former les personnes qui soignent votre enfant ! Paradoxal et compliqué, surtout quand la fatigue s'en mêle.

Quand Maxime se rend compte à quel point Faustine est épuisée, il lui propose de faire venir Lori. Faustine lui en est très reconnaissante. Elle envoie aussitôt un courrier à son amie, qui lui téléphone quelques jours plus tard.

— C'est sérieux, tu veux que je vienne ?

— Oui, j'ai terriblement besoin d'aide, mais il faut que tu te décides vite. Tu as bien noté le numéro de ma carte de crédit ?

— Oui, écoute, je vais passer me renseigner à l'agence.

Le lendemain, Lori rappelle.

— Je suis passée à l'agence. Ils n'acceptent pas le paiement à distance. Le numéro et le code ne suffisent pas. Ils réclament le fichu bout de plastique et ta signature.

— Merde alors ! C'est pas de chance. Je vais voir si on peut faire autrement.

— Non, ne te fatigue pas. J'ai eu le temps de réfléchir depuis hier. En fait il n'y a pas que ça.

— Ah ?

— Tu n'imagines pas à quel point j'aurais voulu venir ! En 1979 je suis allée trois semaines en Angleterre et je m'étais juré de visiter l'Europe avant qu'il soit trop tard.

— Trop tard ?

— Oui, avant que je me retrouve coincée entre boulot, mari et enfants. Et là, toi, Maxime, le *papoose*, vous me manquez tant, poursuit Lori en larmes, mais je viens d'accepter un nouveau job, je n'ai pas un sou devant moi, si je quitte ma colocation, je dois dédommager les filles. Ça fait des années que mes parents m'aident, je ne peux plus me permettre d'abuser ! Je suis tellement désolée !

— Ne le sois pas. C'est moi qui suis navrée de t'avoir imposé ce dilemme. Je me rends compte de la cruauté de la situation.

La mort dans l'âme, Faustine et Maxime ne peuvent que renoncer. Lori avouera un jour que, bien qu'ayant le cœur brisé de dire non, il n'était pas sûr qu'elle aurait supporté la question sous-jacente : combien de temps ? Et comment survivre au décès de Julien ?

Entre deux visites de belle-maman et avant le retour de Daphné, Faustine balade son bébé au soleil de septembre. C'est le moment de cueillir les mûres qui abondent dans le terrain vague qui borde la résidence. Le buisson de ronces, qu'elle avait repéré au début de l'été, avoisine maintenant les trois mètres. En moins d'une demi-heure Faustine remplit un seau de dix litres de baies noires. C'est pour elle

un véritable trésor. Jusqu'à présent, elle a toujours considéré ce fruit rare comme un produit de luxe. De retour à la maison elle installe Julien dans son baby-relax sur la petite table de la cuisine. Entre deux caresses et trois chansons, prétendant qu'il l'aide, elle lui confie une pelle en bois qu'il est tout fier de réussir à agripper. Pendant qu'il lui fait la conversation, elle nettoie ses pots, lave les mûres, les arrose de sucre – un kilo par kilo de fruits – et fait cuire le tout deux heures. Comme elle préfère la gelée à la confiture, elle récolte simplement le jus concentré à la louche et remplit ses pots. Cela donne une gelée extraordinaire qui se conservera des années.

De temps en temps, si elle a besoin d'un peu de solitude ou simplement envie de téléphoner tranquillement, Faustine engage Mado, la fille des voisins, pour promener Julien à sa place. Mais Julien préfère, et de loin, que sa maman joue avec lui ou chante ses deux airs favoris : *Le pont de la rivière Kwaï* et *Lili Marlène*. Il éclate de rire aux tentatives ridicules de Faustine de siffler les thèmes correctement, il gazouille de concert tout en s'efforçant d'attraper le ruban accroché au mobile. Observer sa petite main saisir le mince galon, voir ses yeux briller et sa bouche s'ouvrir sur un grand rire est le plus beau cadeau qui soit. Faustine en oublie son petit torse atrophié et sa respiration sifflante.

Lumière dans sa nuit, la visite de Sylvie. La chère, la fidèle, l'irremplaçable amie. Arrivée à Saint-Rémy avec son mari, un jour de crise où Julien vient d'être pris en charge par l'hôpital d'Orsay, elle y rejoint Faustine et ne peut retenir ses larmes en voyant le

bébé. En trois jours, il a perdu tout le poids que Faustine avait laborieusement réussi à lui faire prendre. Ses yeux lui mangent le visage, il ne va pas bien du tout. Faustine s'applique à le nourrir, non sans peine. Pendant qu'il dort, Sylvie invite Faustine au restaurant afin de la sortir et distraire un peu. Les deux femmes peuvent enfin se raconter toutes les péripéties de leurs accouchements. Après tout, c'est un passage crucial de leur vie, et Faustine n'a pas encore reçu son content d'attention en la matière. Ce soir-là, elle se laisse aller. Le restaurant est à deux pas de l'hôpital ! Elle est proche du coma éthylique quand, enfin, autour de minuit, elle s'abat sur le lit d'appoint à côté de Julien. Le lendemain, il va suffisamment mieux pour qu'ils puissent rentrer à la maison. Chaque instant passé ensemble est précieux. Aussi longtemps que Faustine peut lui offrir la caresse du soleil et du vent sur sa peau, des chansons, des soins appropriés et qu'il ne souffre pas, elle refuse d'abandonner son bébé au corps médical.

Une fois, une seule, elle a flanché. Au lendemain d'une nuit particulièrement agitée où elle était intervenue tous les quarts d'heures entre deux et six heures du matin, elle n'en pouvait plus. Elle a chuchoté à l'oreille de Julien :

— Si tu veux partir maintenant, tu peux, je suis prête.

Réalisant soudain ce qu'elle venait de dire, elle avait éclaté en sanglots, s'était reprise.

— Oh, non, mon bébé, mon amour, non, je ne pensais pas ce que je disais. Ne me quitte pas, je t'en prie, pas encore.

Comme s'il l'avait comprise, Julien avait fait

diversion et ri devant les posters qui décorent la montée des escaliers. Ce sont les affiches de certains films d'Humphrey Bogart. Il confond l'acteur avec son papa qui a la même calvitie et chaque fois, il se bidonne. Faustine a été rassurée, il ne l'a pas entendue. S'il lui était arrivé quelque chose à ce moment-là, elle ne se le serait jamais pardonné.

Daphné est revenue. Elle a commencé les cours à Versailles. Comme prévu, elle rentre les week-ends, profite de son frère. Maxime s'abrutit au travail, il ne touche plus sa clarinette. Dommage qu'il n'ait plus le cœur à ça, Faustine est sûre que de l'entendre répéter ferait du bien à Julien. Il accumule les dossiers à la maison, veillant sur le sommeil des siens. La dernière semaine de septembre est pénible. Julien décline de jour en jour. Il n'est pas malheureux, non, mais on sent que ses forces l'abandonnent.

Le premier octobre, l'enfant a une crise qui nécessite une nouvelle hospitalisation. Faustine passe la journée près de lui. Joue, chante, le promène dans le couloir quand il est éveillé. Le soir venu, après son travail, Maxime remplace Faustine qui peut rentrer un moment à la maison, prendre une douche, se reposer, boire un verre, deux, trois, quatre. Elle reviendra demain à l'aube. Au matin, la jeune femme n'a pas entendu son réveil. Elle arrive à l'hôpital vers huit heures et prend la relève. Maxime, part au travail, énervé d'être en retard. Faustine se penche sur son bébé. Sa respiration semble difficile. Il dort, comme s'il était dans le coma. Elle reste une demi-heure à ses côtés, puis réalise qu'il n'y a plus d'eau dans le vaporisateur, elle dévisse la petite bouteille, s'occupe

de la remplir. Quand elle revient auprès de Julien, elle se rend compte immédiatement que quelque chose cloche. L'enfant ne respire plus. Dans un état second, Faustine appelle les infirmières. Venues en courant, elles confirment que Julien est parti. Persuadée que la petite âme s'est envolée par là, Faustine considère longuement le plafond. Elle murmure :

— Au revoir, mon bébé ; je te rejoins bientôt.

Puis elle sort de la pièce, court dans le couloir. À boire ! Il lui faut à boire, tout de suite, sinon, elle va tomber, mourir à son tour là, maintenant, tout de suite.

Une infirmière l'attrape au passage.

— Où allez-vous Madame ?

— Je sors un instant.

— Attendez ! je vais vous faire un bon café. Ensuite, nous appellerons votre mari. Asseyez-vous un instant.

L'infirmière, une matrone noire, s'est exprimée avec une telle assurance, une telle humanité, que Faustine n'ose pas refuser.

— Vous croyez ? Oui, peut-être.

Maxime décroche à la première sonnerie.

— C'est fini.

— J'arrive.

Les infirmières ont fini la toilette du bébé. Elles appellent Faustine pour recevoir ses instructions. Elles voudraient attacher la mâchoire du bébé pour que sa petite tête reste droite – Faustine refuse, foutez-lui la paix ! Ce n'est pas un œuf de pâques ! –, lui mettre son plus beau pyjama, savoir ce que les parents ont prévu. Elles pleurent. La doctoresse arrive pour le constat de décès officiel. Elle pleure

aussi.

Maxime est là, prend sa femme dans ses bras et fond en larmes. Faustine, en état de choc, garde les yeux secs. Le médecin-chef les rejoint. Après avoir exprimé ses condoléances, il leur signifie qu'il a réservé l'ambulance pour ramener Julien chez lui, en début d'après-midi. De cette manière, le constat de décès se fera à la maison, il n'y aura pas d'exigence d'autopsie, les formalités seront réduites.

Sur le chemin du retour, Faustine et Maxime s'arrêtent dans la première entreprise de pompes funèbres venue pour commander un petit cercueil blanc. N'ayant ni l'un ni l'autre le cœur de faire à manger, ils prennent des sandwiches à la boulangerie en passant. Ils font également le plein d'essence en prévision du lendemain. Faustine cherche désespérément quelque chose à boire. On dirait que Maxime fait exprès d'éviter tous les endroits où elle pourrait acheter de quoi s'anesthésier, faire taire la souffrance juste un instant, ne pas devenir folle. À la station-service, elle trouve de l'extrait de rhum pour pâtisserie, bien caché derrière le comptoir. Pathétique ! Elle déteste Maxime de la laisser en pareil état. C'est bien sa chance d'être sobre pour subir son supplice en toute conscience. À la maison, elle n'a pas le temps de se précipiter sur le bar (quasi vide de toute façon) que le téléphone sonne.

— Allô ?

— Bonjour ! C'est Faustine ?

— Oui et vous ?

— Moi, c'est Maryvonne, on s'est croisées à New-York en 1979, tu te souviens ? Écoute, je viens à Paris la semaine prochaine, on pourrait se revoir ? J'ai

besoin d’un logement gratuit pour quelques jours et tu m’avais proposé de te contacter en cas de besoin.

— Oh, je suis désolée, Maryvonne. Ça tombe très mal. Mon fils est décédé ce matin. On descend à Saint-Junien demain, pour l’enterrement.

— Oh ! Pardon. Je suis désolée. Je te rappellerai. Toutes mes condoléances.

En raccrochant sur cet appel surréaliste, Faustine ressent le besoin impérieux d’appeler son père, à Bâle. Cela fait des années qu’elle l’ignore. Il est temps d’oublier les fâcheries, elle ne se souvient plus qu’elle l’avait contacté depuis les USA, c’est vrai qu’elle était dans un état lamentable. Aujourd’hui, il faut qu’elle le prévienne. Il répond à la seconde sonnerie. En larmes, elle lui annonce la mort de Julien et les circonstances de son décès. Elle lui dit de faire attention car tant Fabienne que Marc, ses demi-frère et sœur, pourraient connaître le même destin avec leurs propres enfants. Papa est infiniment triste, il essaie de la consoler comme il peut, mais que dire ?

— Ne nous laisse plus si longtemps sans nouvelles !

Après son père, elle appelle sa mère.

— Je voulais juste te prévenir.

— Ma pauvre chérie…

Driiiiing ! Cette fois, c’est la sonnette de l’entrée. Maxime ouvre à Marine, la pédiatre, venue constater officiellement le décès de Julien. Lorsque les papiers sont remplis, ils boivent un café tous ensemble, puis, pendant que Faustine monte se reposer, Maxime continue la tournée des téléphones, il faut prévenir le bureau et aviser leurs plus proches amis.

Au soleil

Il ne devrait jamais faire si beau pour un enterrement. Qu'est-ce qu'il fait là, ce soleil insolent ? Depuis que Julien est mort, depuis qu'ils ont quitté Paris, il les poursuit de ses rayons aveuglants. Faustine crève de chaud dans sa robe en laine vert foncé, la seule qui convient à son deuil. Elle se sent mémère là-dedans, et vieille, si vieille, comme dans la chanson de Marie-Paule Belle.

Maxime lui a fait l'amour, la nuit de.

La nuit où.

C'était un réflexe animal. Sans doute une question de survie. Évidemment, elle n'a rien éprouvé. Comment tu veux ressentir quoi que ce soit, jouir, oui, dis-le, jouir, quand le corps de ton enfant repose dans la pièce d'à côté. Mais pourquoi baiser alors ? Pour contrer le destin ? Se prouver que la vie est plus forte ?

Jean-Luc, le thérapeute, est passé hier soir, tard. Il a pleuré. Ça fait drôle, ce grand malabar, une fleur à la main qui sanglote comme un gosse. Faustine lui en a voulu, comme s'il lui volait un peu de son chagrin. De quel droit ? Elle n'a pas envie de le partager, pas encore. Même à Maxime, elle refuse.

Au matin, les employés communaux sont venus. Eux aussi ont pleuré, cloué le petit cercueil, posé les scellés.

— Quand vous arriverez, vous ferez contrôler par ceux de Saint-Junien. On les a prévenus. Faudra juste préciser l'heure.

Comme s'ils allaient se faire voler l'enfant en route. Faut être con, non mais faut être con !

Après ça, rideau. Elle replonge dans le brouillard. Ils ont arrimé le couffin à l'arrière de la belle-504-décapotable-gris-métallisé-dessinée-par-Pinifarina (ça semble tellement puéril maintenant ce genre de détail), et ils sont en train de parcourir les huit cents bornes qu'ils avaient franchies quatre mois plus tôt pour monter à Paris dans leur nouvelle maison. Il fait encore plus chaud. Et sur l'asphalte, ça réverbère fort.

L'odeur, l'atroce odeur de la mort, les suit partout. Elle ne quitte plus Faustine. La mort, c'est moche et ça pue. L'enfant, dans son cercueil blanc, avait le visage tout nécrosé d'un côté. Celui sur lequel sa tête reposait. Parce que Faustine a refusé qu'on lui mette un bandeau afin que le sang soit caché par les cheveux. Ils sont blonds et fins de toute façon, qu'est-ce que ça peut foutre ? L'odeur est restée dans ses narines, douceâtre, écœurante.

Ils ont quitté l'autoroute ; sont déjà sur la route cantonale. Ils arrivent à proximité de Saint-Junien quand ils sont freinés par un accident. Les flics les font se déporter sur la gauche. Sur le bas-côté, gît une voiture bien amochée, une carcasse plutôt, il y a du

sang au milieu de la route et un ours en peluche abandonné. Il n'y a plus personne déjà. L'ambulance est venue et repartie. Deux kilomètres plus loin, devant une ferme, on leur fait signe de s'arrêter. Un couple de personnes âgées se penche.

— C'est vrai qu'il y a eu un accident ?

— Oui, juste à la bifurcation de Marcillac, répond Maxime. Ils n'auront pas vu le stop caché par les arbres.

— Et vous, vous avez vu quelque chose ?

— Non, pourquoi ?

— C'étaient peut-être nos enfants, ils venaient de partir.

— Je ne peux pas vous le dire, hélas, il vous faut aller voir.

— J'ai peur.

— Désolé. Bon courage, au revoir ! crient-ils en redémarrant avec leur couffin à l'arrière du cabriolet.

C'est indécent, la vie. Cruel. Obscène.

Ils finissent par arriver à destination. Les responsables communaux, appelés par Angèle, sont là dans les dix minutes. Ils vérifient les scellés. Questionnent :

— Quand aura lieu l'inhumation ?

— Demain, à 14 heures.

Faustine ne veut pas, mais elle le fait quand même. Descendre à la cave, inspecter le porte-bouteilles en quête de soulagement, trouver le whisky. Johnny Walker. Elle se rappelle très bien le petit bonhomme avec son chapeau noir et son habit rouge. Ne reste plus qu'à l'ouvrir. Une gorgée à la fois. Elle est descendue combien ? Deux fois ? Trois fois ?

Quatre ? Non, tant que ça ?

Elle flotte sur un petit nuage en suivant le corbillard, depuis chez eux jusqu'à l'église, dans sa belle robe verte qui fait mémère. Elle transpire toujours autant. Qui aurait pu s'attendre à ces températures au mois d'octobre ? Elle a presque envie de chanter : ♪♫ Ce n'est qu'un au revoir mon fils ♫♫ Ce n'est qu'un au revoir ♪♫ la lala la làààààà.

Elle titube bien un peu, mais c'est normal, n'est-ce pas, c'est le chagrin. Elle est folle de douleur, la pauvre. Maxime la retient comme il peut, que ça ne se voie pas trop, il sait, lui, d'où ça vient.

La cérémonie ? Quelle cérémonie ? Ah, oui. Le pitre en noir et blanc qui dégoise sur son bébé. Qu'est-ce qu'il y connaît lui aux enfants ? Il n'en aura jamais.

— Mes chers frères et sœurs, nous sommes réunis aujourd'hui pour remettre Julien entre les mains du Seigneur…

Après, tout le monde s'est retrouvé autour de la tombe. Faustine était la première en ligne pour qu'on lui touche la main. Toute la famille est là – oh purée, j'ai tellement besoin d'une cigarette ! – les parrain et marraine, Jacques et Joëlle (habillée toute en blanc), et leurs parents, Marcel et Vévette et tous les autres, certains qu'elle a croisés autrefois mais d'autres qu'elle n'a jamais vus. Tous veulent lui toucher la main, beaucoup pleurent. La mort d'un enfant, c'est tellement bouleversant. Faustine n'arrive toujours pas à pleurer. Comme si les vannes étaient fermées. Il faut dire qu'elle a mis le paquet avant – tous ces mois depuis le dix-huit avril –, là elle est encore anesthésiée. De toute façon, elle a oublié ses

mouchoirs. Faute de pleurer, elle baisse les yeux, heureusement, elle a mis des lunettes de soleil. Elle est qui maintenant ? Comment on va s'appeler ? Maman orpheline ? Ex-maman ? *Celle qui a perdu son bébé ?* Pourquoi bordel de merde n'y a-t-il pas un putain de mot dans cette saloperie de langue française soi-disant si riche, pour définir une maman qui a perdu son enfant ? C'est pas comme si ça n'arrivait jamais, si ? Ils ont foutu quoi les linguistes ?

Sur le caveau de famille, il y a tant d'arrangements et de couronnes de fleurs, blanches évidemment, qui viennent du monde entier – Donald et Colleen, Paul et Lynn, Sylvie et Jean-Fabrice, Lori – qu'on doit en déplacer quelques-unes sur les tombes voisines. Faustine se dit qu'ils doivent être contents les voisins d'avoir un peu de couleur. Ça les change de leur grisaille de vieux morts. Angèle a organisé un vin d'honneur à l'auberge en face de l'église. Enfin, on peut s'asseoir. Pendant deux heures, Faustine ronge son frein, boit tout ce qu'elle parvient à arracher à la vigilance de son époux et répond du bout des lèvres aux manifestations de compassion.

Enfin, on les libère. Ils peuvent rentrer chez Angèle. Ils se reposent un moment avant le souper. À table, Faustine ne mange rien. Prétexte une immense fatigue pour se retirer de nouveau. À la salle de bains, elle chipe les somnifères d'Angèle dans l'armoire à pharmacie, récupère une bouteille d'eau sur sa table de chevet et sort en passant par le garage, ni vu, ni connu. Il fait nuit maintenant. Elle marche le petit kilomètre jusqu'au cimetière. Par chance, il est ouvert. Elle fume la cigarette du condamné en

conversant avec son fils, puis avale le flacon entier de Témesta avec la bouteille d'eau, que ça aille vite, et se couche dans les fleurs.

— Fais-moi une petite place, je viens dormir avec toi, mon bébé.

Malheureusement, Maxime s'est méfié. Ne la trouvant nulle part dans la maison, il saute dans la voiture, va tout droit à l'église et interpelle sa femme.

— Viens te coucher, mon amour, viens, ne me laisse pas seul. Moi aussi j'ai besoin de toi.

Revenue à la verticale, Faustine a un violent haut le cœur. Elle vomit. Dans le caniveau. Tout. L'alcool, les médocs. C'était pas le bon mélange. À la maison, Angèle lui fait boire du café salé. Ça termine le boulot, et ça la sauve. Maxime la borde.

— Dors ma chérie, dors. Demain, on ira voir Jean, je lui ai promis.

Au matin, ils partent pour Verdelais et ne traînent pas. Jean les accueille sur le pas-de-porte du prieuré. Cet homme est la bonté même. Rien qu'en la prenant dans ses bras, il rassure Faustine.

— Je vais célébrer une messe pour Julien et vous deux. Ensuite vous pourrez rentrer chez vous.

— On va faire ça dans la Basilique ?

— Non, nous avons une chapelle ici pour les célébrations privées. Nous y serons plus tranquilles.

Faustine est toujours en état de choc, elle assiste hébétée à cette cérémonie dans laquelle elle trouve, malgré tout, du réconfort. Après la messe, ils remercient chaleureusement et se séparent en se promettant de se revoir dès que possible.

Ils remontent sur Paris en six heures. Mangent un

sandwich sur l’autoroute en prenant de l’essence. Arrivent exténués à Saint-Rémy. Faustine dépense ses dernières forces pour aider Maxime à vider la voiture de leurs affaires. Ce n’est qu’au moment de se coucher que la réalité la touche de plein fouet.

Elle a perdu Julien.

Elle a tout perdu.

TOUT.

Alors, elle s’effondre.

Sur le lit défait, elle hurle. Encore et encore. Elle ne reconnaît pas ce son qui sort d’elle. Violent. Bestial. Primaire. Il y en a pour tout le quartier. Elle cherche son souffle. Et cela dure, dure. Maxime, effrayé par l’ampleur du cataclysme, l’entoure, l’enveloppe de ses bras, la serre contre lui, lui caresse la tête, l’embrasse, la console, la rassure, pleure avec elle.

— Là, là, ça va aller, ça va aller, ça va aller, calme-toi mon amour, ma Stine, ma mie, ma Toutetitestine, je t’aime, là, là, calme-toi… Calme-toi, je suis là.

Au bout d’une éternité, Faustine finit par s’endormir.

À défaut de mourir.

Métempsychose

Étrange comme certains phénomènes peuvent se produire autour d’un décès, sans aucune explication rationnelle. En 1979, à Houdan, tout de suite après la mort du père de Maxime, un merle est entré dans le garage. Il y est resté plusieurs jours. Angèle a toujours été persuadée que c’était son mari, venu lui dire au revoir sous cette forme.

Le mois d’octobre 1985, à Saint-Rémy, est certainement le plus ensoleillé de la décennie, d’après Faustine. Devant la maison, le parterre de rosiers déborde de fleurs. Un petit lapin blanc, totalement inconnu dans le quartier, s’invite au numéro deux un matin. Faustine l’associe aussitôt à une visite de Julien. L’animal est attentif quand elle s’approche de lui et tente de lui parler. Il bouge ses oreilles, opine du museau, puis, tranquillement, poursuit son chemin, disparaissant sous la haie de laurier. Faustine fait le tour du quartier, frappant à toutes les portes. Elle voudrait savoir s’il s’agit d’un fugitif. Presque tout le monde étant au travail, elle obtient peu de réponses, mais on dirait bien qu’il n’est pas d’ici. Il revient chaque jour pendant quelque temps, puis disparaît définitivement.

Le lundi suivant l'enterrement de Julien, Faustine, incapable de rester seule entre ses quatre murs, accompagne Maxime au bureau. Elle trouvera bien quelque chose à faire, ne serait-ce qu'un nouveau CV en français. Elle s'y emploie une grande partie de la journée. Maxime, débordé, doit travailler tard. Faustine ressent soudain, comme une urgence, le besoin d'écrire un poème. Elle s'inspire d'une phrase de Serge Lama, son chanteur préféré du moment, qui sait si bien chanter l'absence.

Dans la chambre où traînent tes jouets
On reste là, tout bêtes avec Papa
C'est vide, tu sais, la maison sans toi
Maintenant pour faire mes confitures
Qui c'est qui m'aidera ?

Onze mois de vacances…
Onze mois où on t'a voulu heureux tous les jours
Mais un petit gène avait décidé
Et il t'a bien fallu nous quitter
On ne peut pas toujours jouer.

Chaque fois que tu nous manqueras tellement
Qu'on ne pourra s'empêcher de pleurer
On pensera à ton sourire coquin
À tes réveils si joyeux le matin
Et surtout, oh, surtout :
Comme tu as su nous apprendre à Aimer !

Sois sage là-haut mon Bébé
Avec tes copains les anges
N'oublie pas de téléphoner

Avec ton jouet préféré
Et nous
On va continuer à apprendre
Tout ce que tu savais déjà
Et puis, quand on saura
On viendra te retrouver.

Maxime, intrigué, vient voir ce que fait sa femme. Sans un mot, elle lui donne son écrit. Il le lit, des larmes coulent sur ses joues.

— Demain, nous passerons chez l'imprimeur. J'ai choisi la plus belle de ses photos, nous la ferons reproduire et la collerons sur le faire-part.

En fin de semaine, Faustine reçoit un appel, les cartes sont prêtes à l'imprimerie de Chevreuse.

— Voici votre commande, annonce la secrétaire. Je me suis permis de modifier le numéro de téléphone puisque nous passerons à la numérotation à huit chiffres fin octobre.

— Vous avez bien fait. Merci beaucoup pour tout ce travail.

Pour toute réponse, la secrétaire prend Faustine dans ses bras et l'embrasse sur les deux joues. Elle a les yeux humides.

Les jours suivants se passent à mettre les cartes sous enveloppes et à les envoyer. À Lausanne, sitôt que maman reçoit son faire-part, elle saute sur le téléphone.

— Bonjour ma chérie, comment vas-tu ?

— Mauvaise question.

— J'ai reçu ta carte… ce n'est pas toi qui as écrit *ça*, dis-moi ?

— Si, pourquoi ?

— Euh, pour rien, pour rien. Tu les as déjà tous envoyés ?

— Bien sûr.

— Je vois. Mais ce n’est pas pour ça que je t’appelle. Qu’est-ce que tu dirais si nous venions vous voir au Nouvel An avec papa ?

— Pourquoi pas ? Vous êtes les bienvenus, tu le sais bien.

— Alors c’est entendu, je te rappellerai pour les détails.

— D’accord. À bientôt.

— Bon courage, ma chérie, je t’embrasse.

En raccrochant, Faustine se sent, une fois de plus, coupable. Elle connaît suffisamment sa chère maman, dont elle a essuyé tant de fois les marques de mépris. À tous les coups, elle doit penser que Faustine utilise la perte de son fils pour se mettre en avant. Sans mentionner ses pathétiques velléités d’écriture et de la pseudo-poésie par-dessus le marché ! Mais pour qui se prend-elle avec ses clichés tire-larmes ? Non, non, non, un peu de dignité, que diable ! On garde son chagrin pour soi, on ne le distribue pas à tout-va. Ça ne se fait pas, c’est tout. Il faut bien que l’orgueil serve à quelque chose. Rien de tout cela n’est exprimé, loin s’en faut, mais Faustine l’entend comme si elle était dans la tête de sa génitrice. Elle n’ose plus montrer sa détresse, ni se confier à ses amis, même si le couple reçoit d’innombrables marques de sympathie suite à l’envoi des cartes. La jeune femme a trop peur de sombrer dans le pathos. Paradoxalement, tous les gens qu’elle croise affirment qu’il n’existe pas

pire épreuve que de perdre un enfant.

Hélène, l’ex de Maxime, téléphone un matin. Elle souhaite lui parler personnellement.

— Je voulais juste vous dire que je compatis à votre peine et que je vous pardonne. Personne ne mérite ce qui vous arrive.

— Merci, murmure Faustine qui raccroche, hébétée.

Chacun est différent devant la mort. Avec du recul, il est intéressant de voir comment l’humain tente de survivre aux chocs les plus violents de sa vie. On croit mourir soi-même, puis non, le jour se lève et tout continue. Passé le temps des messages compatissants, ce qui surprend le plus est de constater à quel point la mort reste un sujet tabou dans nos sociétés occidentales et combien ce drame vous sépare des autres, comme une barrière infranchissable. Il y a pourtant tellement à dire. Julien n’était pas juste un mort en devenir. Il a d’abord été vivant, drôle, coquin, aimable. Même si son passage sur terre fut court, il n’est pas question pour Faustine de l’oblitérer. Maman a beau dire : « Vu son état, partir le plus vite possible était ce qui pouvait lui arriver de mieux, oublie-le, n’en parlons plus… », Faustine n’est pas d’accord. Ses souvenirs, elle y tient. Elle avait déjà remarqué chez des personnes ayant perdu un être cher à quel point il leur était bénéfique de l’évoquer. Pourquoi s’en priver ? Est-ce que ce n’est pas cela justement, la vie éternelle que nous vante la Bible ?

Mais le sentiment de solitude est immense. Pour

ne pas tomber en dépression, Faustine s'anesthésie comme elle peut, se noie dans les tâches ménagères et la chaleur de l'alcool. Elle commence par rendre le lit en fer forgé à son voisin libidineux ; dispose les petits habits dans une malle en osier, et offre baby relax et landau à Emmaüs. Chez eux, Faustine s'est acheté un coffret en bois dans lequel elle a serré les affaires les plus précieuses de son bébé. Son bonnet de naissance ainsi que le bracelet d'hôpital, sa première lolette (la seconde c'est Lori qui l'a gardée), son passeport américain, son certificat comportant l'empreinte des petits pieds. Elle porte toujours le médaillon offert par Lori dans lequel elle a collé, à côté de la photo miniature de Julien, une boucle de ses cheveux.

Après avoir retourné les appareils de soin, Faustine a transformé la chambre de son fils en bureau. Sa manière à elle de rester en symbiose. Elle a dégoté une machine à écrire d'occasion, déposé une planche sur deux tréteaux derrière une chaise et acheté du papier. Elle écrira à Julien une lettre qui deviendra un livre. L'écriture lui permettra de garder le lien. D'atténuer la peine.

Du premier novembre au six décembre, Maxime et Faustine se rendent aux USA. Le jour du départ, le couple emprunte le RER pour se rendre à Roissy. Le train passe devant la fenêtre de la chambre dans laquelle Julien a terminé sa courte vie. Une fois encore, les vannes s'ouvrent.

Faustine serait bien en peine de dire ce qui s'est passé pendant ce mois aux États-Unis. Chez qui elle a logé, qui elle a vu, ce qu'ils ont fait. Pour elle, ce ne

fut qu'un trou noir, un long tunnel sans lumière au bout, noyé dans l'alcool. Tout ce dont elle se souvient, c'est qu'elle se laisse trimballer par Colleen, la femme du patron, à droite et à gauche, et que cette dernière lui a demandé de traduire son poème en anglais. Ce qu'elle a accepté. Elle a aussi reçu pour mission de traduire la nouvelle brochure technique destinée aux étudiants français. Mais elle n'était vraiment pas à son affaire et Maxime a dû tout recommencer (après l'avoir copieusement engueulée). Et il ne faudrait pas boire ?

À Paris, Faustine retombe dans son marasme. Quand elle ne remplit pas des cahiers ou des pages de doléances, elle s'enferme dans le noir à écluser n'importe quel alcool fort et écouter Jacques Brel ou Serge Lama en boucle, ou pire, Michel Sardou et son poignant : « Un enfant de toi ». Maxime, à bout de patience, l'adjure de retravailler. Il craint pour sa santé mentale et sait que c'est la seule chose qui pourrait la sauver, lui éviter de s'enfoncer définitivement. Il a raison, mais Faustine n'est pas prête ; le verre à la main, elle l'envoie paître sans ménagement. Comme d'habitude, à force de la culpabiliser il finit par la convaincre.

Faustine téléphone à Sylvie. Hélas, cette dernière n'a que des postes fixes à proposer ou des missions courtes pour lesquelles une voiture est indispensable. Faustine les refuse tous. Outre qu'elle n'est pas motorisée, elle est terrorisée à l'idée de rester seule à Saint-Rémy en janvier, lorsque Maxime et son orchestre joueront aux Arcs. Faustine voudrait qu'il

lui procure une petite auto. La zone industrielle des Ulis n'est pas loin, celle de Vélizy-Villacoublay non plus. Elle est sûre d'y trouver un poste fixe. Or, Maxime refuse obstinément de collectionner les véhicules, avec ce que ça comporte d'inconvénients et de frais, point barre. Faustine ne comprend pas ; il exige qu'elle travaille et rapporte de l'argent, mais ne fait rien pour lui faciliter la vie. Il l'oblige à subir deux heures de transport par jour pour se rendre à Paris, alors qu'il saurait parfaitement entretenir une petite voiture d'occasion qui lui permettrait de travailler à deux pas de chez eux. À bout d'arguments, elle cesse d'en parler.

Pour fuir la période des fêtes de Noël et ses douloureux souvenirs, Maxime propose un week-end à Honfleur. Ils prennent la route par un samedi matin radieux. À l'arrivée, laissant les bagages à l'hôtel, ils se baladent jusqu'à la plage du Butin. Là, avec les lumières et les grues du Havre en arrière-plan, Maxime tente de convaincre Faustine de ne pas jeter l'éponge. Il n'est pas question d'oublier Julien, mais pourquoi ne pas tenter leur chance à nouveau ? Cette fois, c'est lui qui insiste. Il sait que Faustine sera une maman merveilleuse, et puisque c'est la seule chose qui lui permet de s'épanouir, il veut tout mettre en œuvre pour la satisfaire. Sur le moment, Faustine est vraiment confuse. Elle n'est absolument pas en état de réfléchir posément.

— Et si tout recommençait ?

— Ils nous ont parlé d'une probabilité sur quatre pour que notre enfant soit atteint de myopathie. Cela signifie qu'il y en a trois que ça ne soit pas le cas.

— Peut-être, mais je voudrais être certaine. Je ne crois pas que je survivrai deux fois à la même épreuve. On ne peut pas laisser ça au petit bonheur la chance. C'est trop cruel, pour nous et pour l'enfant.

— Alors je vais me renseigner. Dès notre retour, j'appellerai l'Association des Myopathes de France. On s'inscrira à leur prochaine réunion.

Un jour après l'autre

L'introspection n'est pas de mise pour Faustine au cours des semaines suivantes. Miséricordieuse, la vie ne lui laisse pas le temps de s'apitoyer sur son sort (quoique). Fin décembre, ses parents font un saut à Paris avec des munitions. Bouteilles sur la table basse, on trinque à l'année 1986 avant de décider que Faustine, qui mélange allègrement scotch et antidépresseurs, ne peut pas rester ainsi. On craint vraiment pour sa santé mentale, autant que physique. Elle doit se faire soigner sérieusement. C'est le grand dada de maman : soigner les gens. Elle n'en est pas à son coup d'essai. En général ça fonctionne pour tout le monde (sauf pour elle). En l'occurrence, la Reine Mère connaît à Lausanne un excellent psychiatre aux compétences avérées. Sitôt rentrés de leurs vacances à Saint-Rémy, ils prendront rendez-vous pour Faustine et lui transmettront la date et l'heure dès que possible. Le professeur étant très sollicité, comme tous les experts, cela risque de prendre un peu de temps, mais « on » se charge de lui faire comprendre à quel point le « cas » est urgent. Encore une manière pour maman de reprendre le contrôle sur sa fille. Pas urgent au point de renoncer à partir en vacances comme prévu, fait cependant remarquer Maxime,

n’oubliez pas que nous serons aux Arcs entre le seize et le trente et un janvier. Comme quoi ma santé mentale compte pour du beurre, remarque Faustine.

Sitôt que papa-maman ont tourné les talons, Maxime appelle l’AMF (Association des Myopathes de France). Il est reçu chaleureusement par la secrétaire. Elle lui donne la date de la prochaine assemblée générale. Le but est de faire connaissance et de partager les expériences. On dénombre 20 000 cas de myopathies en France à ce jour. En provenance directe des USA, Maxime et Faustine représentent une précieuse source d’informations. Pourraient-ils établir un document résumant leurs acquis et détaillant les différentes thérapies et soins à appliquer ? Bien sûr ! La suite de la conférence actualise et complète les données scientifiques. C’est à ce moment-là que Maxime et Faustine apprennent, par le biais de l’expérience d’une famille présente, qu’en fait, si le premier bébé d’un couple porteur du gène défectueux est atteint, il y a plus de 90 % de présomptions que tous les enfants suivants le soient aussi.

— C’est fichu. Nous n’aurons plus jamais d’enfant !

Le choc est rude, plongeant la jeune femme dans la consternation la plus totale. Espérant échapper à cette condamnation grâce à des informations de première main, ils invitent Isabelle, son mari Bernard et leur petit Emmanuel à déjeuner, le dimanche suivant. Faustine est bouleversée par ce garçonnet de quatre ans frappé par le syndrome de Werdnig Hoffmann de type II, diagnostiqué dès la deuxième

année (Julien était atteint du type I qui touche les bébés in utero). L'espérance de vie du petit Emmanuel est de dix ans au maximum. Actuellement, il ne tient debout qu'au prix d'un harnachement métallique incroyablement contraignant et manifestement douloureux. Il n'est que de l'entendre pleurer lorsque sa maman tente de le soulager en desserrant les attelles à l'heure de la sieste. Au cours du repas, Isabelle et Bernard ne peuvent, hélas, que confirmer les craintes de Faustine, ayant eux-mêmes abandonné toute velléité de nouvel enfantement, le risque étant trop élevé que la situation se reproduise. Parmi leurs amis de l'Association, beaucoup sont dans le même cas.

Au dessert, le couple confie à Maxime et Faustine les dissensions qui règnent au sein de l'Association, les luttes de pouvoir et leurs propres doutes quant à la prise en compte efficace des myopathies par la médecine et la science en général. Il faut absolument apporter plus de moyens à la recherche, proclament-ils. En étudiant les actions menées dans les autres pays, ils ont entendu parler du Téléthon. Ils rêvent d'importer ce marathon télévisuel, tellement en vogue aux États-Unis, ne doutant pas de réussir à lever des fonds importants. Les chercheurs et les responsables scientifiques auxquels ils se sont adressés jusqu'à présent leur ont bien fait comprendre que sans contrepartie sonnante et trébuchante personne n'investira du temps et des moyens dans une maladie orpheline trop peu rentable pour l'industrie pharmaceutique. Le travail de recherche est tellement ingrat – en 1986 on n'a pas encore d'avancée vraiment sérieuse sur le génie génétique – il faut

motiver les gens. Quoi de mieux pour cela que beaucoup de pognon et la responsabilité d'un laboratoire tout neuf ? Quand les deux couples se séparent, ils n'ont pas beaucoup fait avancer le schmilblick, mais au moins leurs yeux sont dessillés et leurs données actualisées. Désormais, ils savent à quoi s'attendre. Il ne tient plus qu'à eux de devenir créatifs.

— Ne t'inquiète pas, ma Stine, on trouvera autre chose ! Tout n'est pas perdu. Ils nous rebattent les oreilles avec les expériences du Professeur Papiernik sur la fécondation in vitro en ce moment. On va aller le voir, il pourra sûrement nous aider.

Rendez-vous est pris. Émile Papiernik, chef du département de gynécologie-obstétrique à l'hôpital Antoine-Béclère de Clamart, est à l'origine, avec son collaborateur René Frydman, de la naissance du premier bébé-éprouvette français : Amandine, en 1982. Maxime et Faustine, instruits de la notoriété du professeur, qui semble passer plus de temps à la télévision que dans son cabinet, sont extrêmement surpris de se voir convoqués dans la semaine. Ponctuels au rendez-vous, ils en sortiront un quart d'heure plus tard, le professeur leur ayant expliqué rapidement qu'ils n'ont pas besoin d'en passer par la complexité administrative et technique de la fécondation in vitro en ce qui les concerne. Il leur signe une lettre de recommandation pour le service d'insémination artificielle de l'hôpital Necker. « Cela vous coûtera infiniment moins cher en temps et en argent. De plus, madame ayant déjà été enceinte et étant en parfaite santé, il n'y a aucune raison pour que le processus échoue ».

Faustine voit s'entrouvrir la toute petite porte de l'espoir. De plus, maman lui communique par téléphone son rendez-vous avec le psy le quatre février prochain. Elle a tout juste le temps d'aller aux Arcs puis de revenir faire ses bagages. Étant donné qu'elle ne compte pas rester à Lausanne plus longtemps que nécessaire et qu'à ses yeux un mois sera bien suffisant pour se soigner (!), la jeune candide préfère attendre son retour en France pour contacter Necker. En attendant les vacances, Faustine planche sur le document demandé par Isabelle concernant les soins aux myopathes, elle le termine et l'envoie avant de partir.

Pendant que Mme Thatcher et M. Mitterrand annoncent leur décision de relier la France et la Grande-Bretagne par un double tunnel ferroviaire sous la Manche, aux Arcs, Faustine skie peu. Quand il neige, elle gribouille ses doléances dans des petits cahiers. *Les cahiers de la haine,* comme les appelle Maxime à qui Faustine a fait lire quelques pages, imaginant à tort qu'il la comprendrait. Lorsque le soleil brille, elle se contente de monter en télésiège jusqu'à trois mille mètres. Là, en retrait des descendeurs effrénés, elle s'étale dans la neige, bras en croix. Au plus près du ciel, elle converse télépathiquement avec son bébé. De retour à l'hôtel, Faustine reste abonnée au bar, contribuant à la bonne santé financière de l'établissement. Elle garde un œil sur la télé où Coluche lance un appel pour soutenir son opération « Les restos du cœur », et, un autre jour, assiste en direct, ou presque, à l'explosion de la navette Challenger avec sept personnes à bord.

Maxime, cependant, s'inquiète beaucoup de la consommation d'alcool de sa chérie. Le batteur de l'orchestre, Carl, est venu avec une nouvelle maîtresse. Contrairement aux précédentes, celle-ci est nettement plus âgée que lui et… très malade. Un cancer, paraît-il. Carl l'a invitée pour lui permettre de passer du bon temps à la montagne une dernière fois. C'est vraiment un gentil garçon, aussi Faustine ne s'étonne pas trop quand il l'approche, visiblement sollicité par Maxime (Carl travaille dans les assurances). Faustine est flattée de l'attention qu'elle reçoit, mais ne peut s'empêcher de rire quand Carl préconise le lait à la place du vin, le thé à la place du whisky, tout en étant persuadé qu'il ne s'agit que d'une question de volonté. S'il est vrai qu'elle culpabilise, comme tout bon alcoolique, de sa faiblesse et de son vice, elle sent intuitivement par contre, que changer le vin en lait ne suffira pas à résoudre son problème. Elle explique à Carl que cela fait bien longtemps qu'elle a compris qu'elle ne pourra rien faire toute seule. Elle en parlera à son psychiatre dès leur premier rendez-vous.

De son côté, afin de l'encourager, Maxime promet de mettre tous les moyens en œuvre pour combler leurs désirs parentaux. Alors que cette fois Faustine hésite, c'est lui qui enfonce le clou, prétendant ne plus pouvoir se passer d'un enfant d'elle. Aurait-il peur de la perdre ? Faustine n'en a plus grand-chose à faire après-tout, bien au contraire. La voilà qui se met à rêver d'un homme imparfait (plus jeune), avec lequel elle ferait un bout de chemin. Ils auraient les mêmes défauts, les mêmes penchants. Ensemble, ils arrêteraient de boire, de fumer et auraient beaucoup

d'enfants. Si seulement elle pouvait redevenir la fillette innocente d'autrefois, celle qui, à quatre ans, du fond d'un bateau, sur le lac de Trubsee, admirait la Voie Lactée. Celle pour qui tout était encore possible.

À Maxime elle dit vouloir arrêter *totalement* de boire, parce qu'elle sent confusément que dans ce domaine, il n'y a pas de demi-mesure, c'est tout ou rien. Mais il ne l'entend pas de cette oreille. Il ne lui en demande pas tant. En fait, il aime bien quand elle est légèrement pompette, il la trouve sexy, désinhibée, ce dont il profite largement. Les avantages sans les inconvénients, voilà son idéal. Est-ce que Faustine pourrait *travailler* dans ce sens ?

— D'accord, si de ton côté tu *travailles* pour me procurer une voiture. Je reviendrai quand elle sera là.

Décidément, mariage, bébé, voiture, il aura fallu batailler dur pour obtenir satisfaction. Début février, Faustine débarque en gare de Lausanne, puis descend au Centre catholique universitaire où maman travaille depuis plusieurs années. Son appartement de fonction comporte deux chambres à coucher, une pour elle, l'autre pour papa, ainsi qu'un grand salon, une cuisine et une salle de bains. Contrairement à ce qu'elle avait promis, il n'y a pas de place pour Faustine au Centre. Maman a du travail, elle n'a pas le temps de cajoler fifille. Celle-ci peut dormir une ou deux nuits dans le studio voisin, libre provisoirement, mais devra se trouver un logis fissa. Après tout, les offres ne manquent pas sur la place de Lausanne et elle en a les moyens. Passé le tout premier moment de désarroi, Faustine se fait une raison, appréciant l'ouverture offerte. Après tout, n'avait-elle pas rêvé de solitude ?

Et tant qu'à faire, quitter l'appartement familial ou tout pue la cigarette froide, y compris le linge mis à sécher dans l'entrée, ce n'est pas franchement désagréable.

Dès le premier rendez-vous chez le psy, Faustine comprend qu'elle perd son temps. Les dés sont pipés et l'homme se contente de lui tendre des mouchoirs. Selon lui, tout vient de son deuil récent. Si elle s'aventure à évoquer les autres aspects et le contexte : les pensées suicidaires, la prise de médicaments, l'ingestion d'alcool, il élude. Faustine sort du cabinet, déçue et frustrée. Sur le chemin du retour, dans une petite agence de location, on lui propose un studio meublé, au chemin du Frêne, une petite impasse tranquille sur les hauts de Lausanne. Ce n'est même pas tellement cher, à peine 700 frs par mois. Par contre elle doit verser une caution importante et devra y rester trois mois, au minimum. Quelle aubaine !

Sur petit un air de liberté

Retrouver la ville de son enfance et l’inoubliable Ficelle, ce métro qui relie le petit port d’Ouchy, sur le lac Léman, au centre-ville de Lausanne. Faustine ne se lasse pas de vadrouiller partout où ses pas la portent. Elle a obtenu les clés de son studio en un temps record et signé le bail pour trois mois avec une jubilation certaine. Les jours suivants, elle a complété la batterie de cuisine et aménagé son nid à son goût. C’est fou ce qu’un vase garni de quelques fleurs peut changer la vie !

Le studio est pourvu de deux lits, une table de cuisine en formica, deux chaises, un canapé suédois deux places et deux fauteuils. Tout cela tient dans la pièce à vivre. La salle de bain est borgne mais possède, luxe suprême, une baignoire. Dans l’entrée, de très grands placards de rangement font le bonheur de la nouvelle locataire. La partie kitchenette, comme ils disent, est pourvue d’étagères en suffisance, trois plaques électriques et un minuscule frigidaire. Il n’y a pas de four et c’est tant mieux, Faustine voudrait perdre quelques kilos. Ce sera chose facile sans mari compliqué à nourrir et sans possibilité de pâtisser. Il n’y a pas de tapis non plus sur le linoléum, donc pas besoin d’aspirateur, un simple balai suffit. Le temps

passé au ménage sera réduit au minimum.

Sitôt qu'elle est installée, Faustine se lance dans la tournée des agences intérimaires. Elle espère s'amuser autant ici qu'autrefois à Paris, mais les temps ont changé, et pour cause : la blessure de son deuil est encore vive, la sérénité loin d'être acquise. Il arrive que l'ex-maman reçoive des gifles émotionnelles violentes. La vue d'un landau, le vagissement d'un nouveau-né réveillent en elle un bouleversement à couper le souffle. Ses larmes coulent sans prévenir, la laissant KO debout, en plein désarroi au milieu d'une foule indifférente. Cela arrive n'importe où : dans le bus, dans la rue, au travail, il suffit d'une image, d'un son. Faustine continue les séances chez le psychiatre, toujours avec la même insatisfaction. Elle n'est pas entendue, ne sait manifestement pas se faire comprendre. Maman ne l'aide pas non plus qui refuse toujours de parler de Julien. Son ombre flotte pourtant entre elles deux. Faustine aimerait savoir pourquoi sa mère lui a interdit d'envoyer des photos du bébé. Elle aimerait comprendre et pardonner le chagrin que cela lui a causé. Elle restera sur sa faim et les non-dits dans leur placard. Maman répète son implacable : « C'est mieux pour tout le monde qu'il n'ait pas survécu dans cet état ». Mais comment, comment, expliquer que Julien n'était pas juste un malade, un mourant en puissance (comme nous tous), mais également un bébé, un petit garçon à la joie de vivre contagieuse. Un soleil dont le souvenir réchauffe encore sa mère. Faustine a vécu les mêmes expériences, les mêmes doutes, les mêmes aventures que toutes les mamans

du monde. Elle aurait tant voulu partager avec sa propre mère les péripéties de son accouchement, ses dilemmes des premiers jours et surtout rire de ses maladresses. Or, maman prétend qu’elles en ont déjà parlé lorsque Faustine est venue présenter Julien en avril dernier, puis lorsqu’ils sont venus la voir à Paris avec papa. C’est faux, archi faux. À aucun moment on ne les a laissées seules, dans cette intimité féminine si propice aux confidences. Lasse d’essayer de se faire entendre, Faustine jette l’éponge et réduit la fréquence de ses visites au boulevard de Grancy. Elle n’y viendra ponctuellement que pour relever ses messages téléphoniques puisqu’elle ne peut faire installer un appareil chez elle pour trois mois.

En attendant qu’on lui trouve un job, elle s’attelle à retrouver la forme : Faustine s’inscrit à l’école-club Migros, section sport. Un cours est dispensé dans une salle de gym, juste en dessous de chez elle. Elle s’engage à y aller deux fois par semaine. Comme dans tous ces trucs « bons pour la santé », elle s’y rend à reculons, mais malgré tout en constate rapidement les effets bénéfiques. En quelques séances, elle perd trois kilos et acquiert plus de souplesse. Par contre, elle ne s’y fait pas d’amies. Toutes les femmes qui sont là ont une famille et des enfants, elles se dépêchent de rentrer chez elles après leur « récréation », n’ont pas le temps de prendre un verre, du moins pas avec elle.

Puisque c’est ainsi, Faustine a repéré un night-club près de chez elle, ouvert le week-end uniquement. Après le cours de gym du vendredi soir, elle y fait un saut. Sonia, la responsable du vestiaire l’accueille avec enthousiasme et l’adopte aussitôt.

Faustine prend vite de bonnes habitudes et fréquente l'endroit régulièrement. Vu le peu de monde, elle investit la piste de danse à elle toute seule, complétant le cours de gym en se shootant aux endorphines. Il lui arrive de boire, mais pas souvent et seulement en compagnie de Sonia quand elle accepte un verre. La musique est bonne, le barman sympathique. Pendant le passage des strip-teaseuses anorexiques, Faustine écoute Sonia lui raconter sa vie. Son parcours est passionnant. Avant de devenir dame-vestiaire, elle a été mariée six fois et vient juste d'enterrer son sixième mari. Six fois veuve, imagine ! Faustine ne se lasse pas de l'écouter.

— Et si tu rencontrais quelqu'un maintenant, tu l'épouserais ?

— Oh non, plus question de mariage pour moi ! j'ai l'impression que je leur ai porté la poisse !

— Ils ne t'ont même pas laissé leur fortune ?

— Fortune ? Tu veux rire ! Ils étaient tous plus fauchés que moi. C'est bien pour ça qu'on ne pourra jamais m'accuser d'homicide.

— Parce que tu n'avais pas de mobile !

— Quoique… une ou deux fois j'en aurais bien eu un, de mobile. Il n'y a pas que l'argent dans la vie. Certains m'ont fait des coups tordus, tu n'imagines même pas !

— Mais tu as résisté !

— Parce que je n'avais pas de gigot congelé.

— Hahaha, comme dans le film d'Hitchcock : *Lamb to the Slauthter !* (en français : Coup de gigot).

Quelques jours plus tard, l'agence Manpower de Lausanne confie à Faustine sa première mission. Elle

commencera début mars. Il ne reste plus qu'à patienter en occupant son temps judicieusement. Une idée insidieuse la traverse : et si elle ne retournait pas à Paris ? Elle l'écrit un soir à Maxime, lui balançant le cliché adolescent le plus éculé : elle se cherche, veut se trouver, refaire sa vie, laisser son chagrin derrière elle. Elle doute que la vie leur laisse une deuxième chance. Ensemble ils n'arriveront à rien, etc.

Oh, là, là, que n'a-t-elle pas dit là ! Maxime grimpe aux barricades, s'étouffe de rage, accuse la Reine Mère d'avoir tout manigancé (pour une fois, c'est faux). Il adjure sa femme de ne pas prendre une décision aussi importante à la légère. Il est certain que tout est encore possible pour eux. Il l'aime passionnément, encore plus qu'avant. Avec ou sans enfant, il la rendra heureuse. S'il se trompe, elle lui apprendra. Rien n'est perdu s'ils peuvent communiquer, si elle ne lui tourne pas le dos. Il répète qu'il a des quantités de projets, il n'est pas trop vieux, il peut rallumer le volcan qu'on croyait éteint, et bla et bla et bla, on connaît la chanson ! Mais il faut absolument qu'ils puissent en discuter dès que possible. Que Faustine vienne à Paris dès que possible, il se charge de la convaincre. À bout d'arguments, Faustine obtempère. Ils se voient à Saint-Rémy, le dernier week-end de février. À force de caresses, de compliments, de promesses, de manipulations, disons ce qui est, il la persuade une nouvelle fois de ne pas jeter leur couple aux oubliettes.

— On n'a même pas essayé l'insémination artificielle. En plus, tu voulais faire une demande de citoyenneté française, tu l'espères depuis si

longtemps, ton passeport français, ça serait dommage d'abandonner maintenant, non ? si près du but. Tout cela prendra du temps, mais en vaut la peine, tu verras. Pour commencer je vais contacter les B. pour leur demander s'ils veulent bien nous vendre la maison. Elle te plaît toujours ?

— Oui, bien sûr.

— Alors, on la mettra à ton nom.

— Pourquoi ? Ce n'est pas nécessaire, à nos deux noms ça va aussi.

— Parce que ça m'évitera de payer des impôts dessus. En attendant, je fais virer mes royalties directement sur notre compte suisse. Sitôt qu'on aura de quoi couvrir le montant des fonds propres, tu rapatrieras l'argent. Mais je ne vais pas attendre pour contacter les propriétaires et entamer les démarches.

— Mais tu es bien conscient que je vais rester à Lausanne pendant trois mois encore ?

— Bien sûr, prends ton temps, soigne-toi, mais reviens-moi ! Ta voiture t'attendra. Je m'en occupe dès lundi.

Encore raté ! Faustine s'en veut de s'être laissé amadouer si facilement. En même temps, les arguments de Maxime sont solides. Laisser tomber maintenant serait vraiment du gâchis. Un couple, un mariage stable, cela se travaille, rien n'est jamais acquis. Pourtant, quand elle interroge son cœur, Faustine sent bien que quelque chose cloche. Pas parce qu'elle ne croit pas en l'amour de Maxime, le pauvre, il fait ce qu'il peut, mais parce qu'une nuit de désespoir, elle a couché ces quelques mots sur le papier et qu'ils l'interpellent de plus en plus souvent.

Quand il ne vous reste plus rien de la vie,
ni la peur d'être seul, ni l'angoisse de mourir,
vous n'avez pas encore connu le pire.
Le pire, le savez-vous, ce n'est pas de déplaire,
Le pire, c'est ne plus aimer.

Ne plus aimer, la phrase qui tue. Rester, malgré l'indifférence qui s'installe. Rester, juste pour des satisfactions matérielles. Enfant, double nationalité, voiture, maison. Est-ce que ce n'est pas de la prostitution ? Faustine aimerait retrouver sa liberté, refaire sa vie. Mais quel homme sain d'esprit tombera amoureux d'une alcoolique paumée de trente ans ? Soyons lucides, il y a tellement plus de femmes que d'hommes sur cette Terre. Refuser la proposition de Maxime équivaut à accepter de finir sa vie seule. Se mettre au ban de toutes leurs connaissances ainsi que de sa belle-famille. Quitter Paris. Renoncer à la nationalité. À leurs amis. À une carrière. Et ça, est-ce qu'elle est prête à le faire ? Non, pas encore. Pas maintenant. Pas dans cet état de fragilité.

Faustine pleure beaucoup ces temps-ci. Elle se sent plus seule que jamais. Évidemment que maman l'encouragerait à laisser tomber, et lui apporterait son soutien, elle voit les choses avec plus de recul et sait bien que rien n'est jamais perdu. Mais elle l'a si souvent trahie que Faustine ne lui fait plus confiance. Alors, elle décide simplement de reporter toutes les décisions importantes à une date ultérieure et de vivre le mieux possible ces trois mois hors contraintes conjugales que la vie lui accorde.

Le cinq mars, elle commence sa mission chez Édita SA, maison d'édition réputée, située au chemin

du Valentin. Un couple étrange que ce patron dégingandé, vieux hippie sur le retour, tiré à quatre épingles et sa secrétaire, vieille demoiselle perfectionniste, d'une lenteur affolante. Ils ont besoin d'aide, car ils souhaitent éditer un nouveau livre sur les derniers grands voiliers qui sillonnent le monde. Pendant qu'ils élaboreront la maquette de cet ouvrage, Faustine prendra en charge l'administratif courant. Enregistrer les commandes par téléphone, confirmer, envoyer et facturer. Il n'y a pas beaucoup de travail, cela lui laisse du temps pour ouvrir les yeux et les oreilles, profiter de l'inépuisable culture de son employeur. Très pédagogue, celui-ci partage volontiers son savoir éclectique avec ses secrétaires. Faustine ne tarde pas à se rendre compte que sa collègue, avec laquelle il lui arrive de déjeuner, est subjuguée par ce grand monsieur. Amoureuse comme une adolescente. Las ! l'homme, marié et bien marié, accepte cette adulation avec une parfaite indifférence. Les trois semaines que l'intérimaire passera dans cette ambiance chaleureusement intellectuelle lui laisseront un très joli souvenir.

Pendant ses soirées, Faustine remplit des cahiers, gribouille de longues lettres à Maxime, laissant brûler ses steaks par distraction. Il n'y a pas une *pinute à merdre,* lira-t-elle dans un roman hilarant. Elle fera sien ce dicton en l'état. Sa liberté conjugale, elle la savoure. Avant la fin du mois de mars elle laisse tomber son psy, définitivement inutile.

Voilà qui lui laisse encore plus de temps pour redécouvrir sa ville. Depuis le boulevard de Grancy, gravir le Petit Chêne (cimetière redouté des talons

aiguilles), traverser la place Saint-François, laisser de côté la clinquante rue de Bourg pour redescendre vers la place Pépinet ; passer devant chez Payot, zieuter les nouveautés, remonter à droite vers la place de la Palud, alias de l'hôtel de ville ; grimper la rue de la Madeleine et arriver, à bout de souffle, place de la Riponne. Juste à droite du Palais de Rumine, un escalier coupe-jambes débouche sur la rue Cité Devant et de là, escalader les marches multicentenaires en bois cironné qui mènent au parvis de la Cathédrale. La vue extraordinaire, sur le lac et les Alpes françaises, vous récompense de tous vos efforts. On dit que les Lausannoises ont les plus belles jambes du monde à force de sillonner les trois collines de la ville. Ce n'est pas Faustine qui les contredira !

Un pays propre en ordre

Début avril, Faustine est envoyée par Manpower chez Alcoa SA (Alumium Company of America), avenue d'Ouchy. Elle y restera jusqu'à fin mai. Elle travaille dans un département qui a quelque chose à faire avec la bourse. Ses deux patronnes du moment, Florence et Maggy, passent leur temps au téléphone. Faustine tape les ordres d'achat ou de vente et les transmet aux banques après les avoir fait vérifier. C'est un boulot rébarbatif, ennuyeux à périr. Le bon côté, c'est qu'entre deux envois de télex, on la laisse utiliser son temps comme bon lui semble. Elle peut lire, écrire ou même tricoter. Dans le cagibi qu'on lui a alloué, Faustine bénéficie d'une paix royale. L'unique fenêtre donne sur la cour, mais au moins il y en a une ; elle ne se prive pas de l'ouvrir quand elle fume. À l'heure du déjeuner, la jeune femme savoure son pique-nique sur les bords du lac Léman, face aux Alpes françaises. Parfois, elle sort déjeuner avec Florence et Maggy à la pizzeria qui fait l'angle. C'est rare, car les deux sont de piquet et interrompent leur repas sur le moindre appel pour foncer au bureau. Lorsqu'il est midi en Suisse, il est six heures du matin à Pittsburgh, siège de la maison-mère. Les Ricains se lèvent tôt pour faire des affaires avec les bourses de

Paris, Zurich et Londres.

Lorsqu'il fait beau, Faustine descend au bureau à pied. Par ces matinées d'avril pleines de sève et de chants d'oiseaux provenant des platanes qui bordent l'avenue, c'est un vrai régal. Il fait 14 °C au soleil. La petite laine est de mise, mais à midi, au bord du lac, la réverbération fait grimper la température. Après le boulot, la vraie vie commence. Une fois par semaine, mère et fille se rendent aux Weight Watchers. Quelle expérience ! On dirait que l'animatrice sort de l'armée, tant la discipline est stricte. Ici pas de cadeau. Si les participantes n'ont pas perdu un gramme ou si elles sautent une séance, elles sont mises à l'amende. Maman et Faustine trichent en enfilant des vêtements plus légers. C'est plus amusant que de cuisiner en comptant les calories. En fin de compte, si Faustine perd du poids, c'est plus parce qu'elle oublie parfois de manger, fume une cigarette à la place du dessert et va danser le vendredi soir.

Maman n'est jamais à court de bonnes idées, surtout quand il s'agit de dépenser l'argent des autres. Les « autres » dans ce cas de figure étant Faustine. Ayant lu une annonce concernant un cabinet de voyance situé en centre-ville, elle a pris un rendez-vous groupé. Un samedi matin, elles s'y présentent et répondent, en s'amusant beaucoup, à un grand nombre de questions. Il leur faudra attendre six semaines une réponse, sous la forme d'un dossier épais de plusieurs pages. Si Faustine trouve beaucoup de cohérence dans ce qu'elle lit (et cela se vérifiera par la suite), maman par contre est furieuse. Au point de refuser de montrer son document à Faustine, alors

que celle-ci lui a confié le sien sans fausse pudeur. Le jour où elle tombera dessus accidentellement, la jeune femme pourra lire que sa mère est affligée, entre autres défauts, d'un *orgueil incommensurable* (ce qu'entre nous soit-dit, Faustine savait déjà). Ces mots ont été barrés rageusement. Il ne sera plus jamais question entre elles de cette aventure malheureuse. Faustine, qui aimerait bien savoir ce que l'avenir lui réserve, surtout sur le plan de la maternité, prend malgré tout rendez-vous avec une *vraie* voyante. Ce jour-là, la femme lui tire les tarots et la rassure sur son avenir en lui disant tout ce qu'elle souhaite entendre. Mari et enfants il y aura, c'est certain, les cartes l'affirment. Allons, sa vie n'est pas finie, il suffit d'y croire !

Samedi matin, jour de marché, les maraîchers s'étendent depuis le quartier sous-gare presque jusqu'à la Cathédrale, au sommet de la cité. Bouchers, boulangers, fromagers, poissonniers complètent l'offre. Tout ce monde bouillonne de vie, de cris, de chants. Il arrive, certains jours de fête, que des yodleurs soient engagés par la municipalité pour divertir la foule. Faustine rougit de honte à l'écoute des *tralalaitou* des chants traditionnels, tellement aux antipodes de ses affinités musicales. Place de la Riponne, ce sont les brocanteurs et les fripiers qui ont la part belle le samedi. Les jeudis sont réservés aux bouquinistes, les mardis, ce sont les philatélistes qui présentent leurs collections. Faustine s'accorde un tour des librairies. Nombreuses sont celles qui proposent des occasions. Elle y trouve des merveilles, comme ce *Journal champêtre d'Edith Holden,* si

magnifique avec son écriture manuscrite et ses touchantes illustrations, toutes aquarelles de l'auteur. Pauvre Edith qui s'est noyée dans la Tamise en tentant de cueillir une branche au-dessus de l'eau, c'est vraiment pas de chance ! Il est vrai qu'à cette époque, la natation ne s'enseignait pas à l'école. Les jours de paie, le summum du luxe pour la jeune femme, c'est de descendre chez Payot et de s'offrir sans compter tous les livres qui lui font de l'œil.

Un air de jazz l'arrache soudain à la fascination des étalages. Se dirigeant au son, elle remonte la rue, découvre un quatuor juste devant chez *Manuel*, le meilleur traiteur de la ville. Les musiciens ne sont pas mauvais du tout. On applaudit, on rit, on discute. Incidemment, Faustine apprend qu'ils viennent de France voisine. Ils gagnent plus en Suisse en faisant la manche que dans leur pays, c'est sûr. Parfois, ils jouent au *1900*, un restaurant récemment ouvert sur le boulevard de Grancy, mais la plupart du temps, ils passent au Kébra, ce petit club sympa de la rue Caroline. Faustine est rassurée, de son ancienne vie, le jazz est la seule chose qui lui ferait défaut s'il venait à manquer.

Lausanne regorge de cinémas. Si Faustine et maman ont apprécié *Chambre avec vue*, le dernier long métrage de James Ivory, par contre, elles ont fui pendant l'entracte du film 37°2 le matin, de Jean-Jacques Beineix. Ce n'est vraiment pas le genre de truc qu'on a envie de voir en compagnie de sa mère. Faustine ne savait plus où se mettre. Par contre, elle a remarqué que beaucoup de films sont programmés à Lausanne avant de l'être à Paris. Décidément, cette ville, avec ses musées, ses cinémas, ses piscines et

son bord du lac convivial, offre plus de distractions au kilomètre carré que la capitale française. Le samedi matin, après avoir fait son petit marché, Faustine s'attarde à la bibliothèque municipale, puis, ayant fait son choix de livres, elle s'arrête dans un bistro. Elle adore manger en lisant et en observant les gens.

Le lundi quatorze avril 1986 au bureau, Faustine discute avec Florence du décès de Simone de Beauvoir. Les journaux en parlent comme d'une romancière, oubliant complètement qu'elle était aussi une féministe.

— C'est quand même un comble alors qu'elle a tellement fait pour la cause des femmes, même si, personnellement, je ne suis pas féministe, argumente Faustine.

— Moi non plus, confie Florence, heureusement d'ailleurs, parce que mon compagnon est un vrai macho.

— Ah, mais, il ne faut pas te laisser faire ! Le mien aussi l'est. Au point que j'ai dû aller jusqu'à le plaquer pour obtenir une voiture qui me permette d'aller travailler. Un comble, non ? Pourquoi tu ne ferais pas la même chose ?

— Oh, ce n'est pas l'envie qui manque parfois. Mais tout bien réfléchi, ce n'est pas lui qui y perdrait le plus.

— Je vois. Tu as de la chance. J'aimerais bien pouvoir en dire autant, conclut Faustine.

Effectivement, pas un jour ne passe sans qu'elle ne soit confrontée à l'image d'un couple d'amoureux, d'une famille entourée d'enfants ou d'une jeune maman souriante, un bébé dans les bras. Dans ces

moments-là, sa solitude se fait cruelle. Ce dix-huit avril, premier anniversaire du terrible diagnostic, il lui est difficile de penser qu'il y a un an tout juste Julien a été déclaré malade. Il s'est passé tant de choses depuis. Faustine se demande si la voyante a raison ou si elle n'aura plus jamais l'occasion d'accéder au bonheur tout simple de la maternité. Elle aimerait tant pouvoir dire, comme Florence, qu'elle aurait plus à perdre qu'à gagner en quittant Maxime. Si elle le quitte, retrouvera-t-elle l'amour ? Ne court-elle pas le risque d'échanger un borgne contre un aveugle ? Il faut tellement de courage pour franchir le pas alors qu'elle se sent encore si fragile.

Maxime, comme s'il avait des antennes, ne tarde pas à téléphoner.

— Mon amour, que dirais-tu d'une petite virée au Tessin le week-end du premier mai ? Je suis libre du jeudi au dimanche.

— C'est une bonne idée. Je n'ai rien prévu encore.

— On pourrait mettre la voiture sur le train à Brigue. Depuis Domodossola on rejoindrait Locarno. J'ai entendu parler d'un chouette hôtel avec vue sur le lac et les palmiers. On pourra même faire un pèlerinage à Brissago si tu le souhaites.

— L'un n'empêchant pas l'autre, pourquoi pas ? Il n'y aura pas beaucoup de monde au Tessin, début mai.

— Alors, c'est entendu, j'arrange les réservations.

En prévision de son voyage, Faustine dévalise la petite boutique qu'elle a découverte récemment. Elle aura l'air d'une gravure de mode à Locarno ! À propos de fringues, il faut dire qu'en Suisse, en cette année 1986, la « crise » n'éclabousse pas encore tout le

monde, le taux de chômage stagne à 2,4 % et le niveau de vie est relativement élevé. Dans la rue, les gens sont bien habillés, propres et soignés, l'opulence règne.

Nous sommes le vingt-six avril. Du côté de Tchernobyl…

Lundi matin, la Russie fait les gros titres. La rumeur se propage : cela pourrait être grave. Les marchés boursiers deviennent frileux, c'est le *statu quo* chez Alcoa. Florence et Maggy attendent des instructions en droite ligne des USA. Faustine reprend ses lectures ; l'*Amant,* de Duras, vient de sortir en poche.

Ce soir, elle est invitée à souper chez ses parents. Ils ont la télé, on en saura peut-être un peu plus, même si papa émet des doutes. En général les Russes n'admettent leurs torts que contraints et forcés. De fait, le trente avril, les autorités de l'URSS demandent de l'aide aux Occidentaux, quémandant des informations sur le moyen d'éteindre un incendie de graphite. L'Europe entière prend conscience que le noyau du réacteur a bel et bien fondu. Des taux de radioactivité cent fois supérieurs à la normale sont relevés sur le parcours du nuage contaminé. Une radiation qui, finalement, a très peu touché la Suisse. Heureux pays qui, en déconseillant à ses citoyens, le 9 mai, de consommer du lait frais et certains légumes, n'hésitera pas à préciser également : « Les petits animaux (lapins, cochons d'Inde) peuvent néanmoins gambader à l'air libre. » En marge de ces gaz radioactifs, on rappelle à la population que « Les pages jaunes du bottin de téléphone fournissent, en

page 47, des indications sur le comportement à adopter en cas d'alarme en temps de paix ».

Comme convenu, dans la nuit du trente avril au premier mai, Maxime prend la route de Lausanne. Il passera la nuit dans le studio de Faustine. Au matin, ils partent pour le Tessin. L'expérience de la traversée en train-auto du tunnel du Simplon, dans un cabriolet ouvert à tous vents, restera pour Faustine inoubliable. Les trois jours qui suivent lui offrent une bouffée d'air frais. Même si l'air… mais puisque le nuage s'est arrêté à la frontière, on ne va pas chipoter, n'est-ce pas ? Les rives du lac de Locarno sont toujours aussi accueillantes, les palmiers verts et les cygnes blancs majestueux. Le couple prépare activement le retour de Faustine. Elle pose ses conditions. Maxime promet de changer, il l'attend.

Retour au bercail

Le 26 mai, Faustine prend le TGV pour Paris. Devant la maison de Saint-Rémy, sa nouvelle voiture, une petite Peugeot 104, l'attend. Merci Maxime ! Dommage qu'il faille systématiquement en passer par un bras de fer pour obtenir quelque chose d'aussi simple et raisonnable. À croire que leur couple ne fonctionne qu'à cette condition : compétition permanente et rapports de force. C'est usant à la longue. Faustine n'aura pas le mauvais goût de mettre le doigt sur ce ressenti aujourd'hui, d'autant que son mari, plein de bonne volonté, l'entraîne dans le garage où il a rangé deux superbes vélos neufs.

— Avec ça, nous nous ferons du bien ! J'ai pris également un abonnement à la piscine de Chevreuse, ils ont un sauna à côté des bassins, tu vas adorer.

— Effectivement !

— Tu vois, je t'avais promis que nous avions encore un avenir ensemble, même sans enfants. Il y a des dizaines de châteaux à visiter dans la région : Maintenon, Rambouillet, Fontainebleau ; d'innombrables balades possibles mais aussi des musées extraordinaires. J'ai assez de projets pour remplir une vie. Descendre le canal du midi en péniche n'en est qu'un exemple. Tu verras, mon

amour, notre existence n’est pas terminée, contrairement à ce que tu pensais. Pour commencer, dans deux jours nous avons rendez-vous à l’hôpital Necker, je les ai appelés il y a trois semaines. Juste au moment où je me demandais si j’allais rentrer, pense Faustine.

En 1986, le département d’insémination artificielle est tout récent. Parent pauvre, à peine toléré sous les toits de l’immense hôpital. Par contre, l’accueil compense largement l’absence de moyens. L’enthousiasme de l’équipe d’intervenants est contagieux. Claire, la jeune réceptionniste, accueille le couple chaleureusement. Maxime et Faustine sont favorablement impressionnés de réaliser que la responsable du service, professeur réputée, a pris le temps de lire leur dossier de fond en comble avant leur rendez-vous.

— Madame, monsieur, je ne vais pas y aller par quatre chemins. Je vous préviens tout de suite que les délais d’attente sont très longs, faute de donneurs. Actuellement, il faut compter 18 mois.

— Autant que ça ! On ne peut rien faire pour accélérer le processus ? s’inquiète Faustine.

— Si. Apporter votre contribution.

— Comment ça ?

— En trouvant un donneur de sperme.

— Ça devrait pouvoir se faire (Faustine a déjà sa petite idée).

— Dans ce cas, le délai passerait à six mois.

— Parfait, nous vous confirmerons l’identité du donneur au plus vite. Que va-t-il se passer ensuite ?

— Le protocole est le suivant : madame prend sa température tous les matins, avant de poser un pied

par terre. Toujours dans les mêmes conditions (même thermomètre, même méthode), c'est important. Elle reporte sa température sur du papier millimétré. Sur l'axe vertical, la température au dixième de degrés prés (36 °C, 36,1 °C, 36,2 C°, 36,3 C°, etc) et sur l'axe horizontal, le jour du cycle (J1 correspondant au premier jour des règles). Puis on relie les points afin d'obtenir une courbe. On recommande de réaliser la courbe sur au moins deux cycles consécutifs. La présence d'une élévation thermique avec un plateau en seconde partie de cycle confirme l'ovulation. Celle-ci a lieu le jour précédant la montée de température (ou, plus exactement, le jour où la température baisse légèrement pour ensuite remonter). La courbe de température permet de déterminer l'ovulation uniquement *a posteriori.* Lorsque la période de fertilité est terminée. À partir de là, on déduit la date d'ovulation présumée du cycle suivant. Bien sûr, cela ne fonctionne qu'en cas de cycles réguliers.

— Ce qui est mon cas, répond Faustine, j'ai toujours été réglée comme du papier à musique !

— Parfait ! Tous les espoirs sont permis alors.

— Et ensuite ?

— Dans votre cas, sur six mois, vous aurez déjà une courbe précise. Le jour J, vous prendrez rendez-vous au centre d'imagerie médicale le plus proche de chez vous. On vous demandera d'ingurgiter un litre et demi d'eau puis de vous présenter à l'échographie. Si le résultat est bon, vous foncez immédiatement à Necker où un faible échantillon de sperme sera déposé dans votre utérus à l'aide d'une canule spéciale.

— Ça fait mal ?

— Non, c'est tout à fait indolore, rassurez-vous. Il n'y a pas besoin d'anesthésie. Cela prend une dizaine de minutes. Ensuite vous pourrez rentrer chez vous.

— On a une idée du taux de réussite ?

— Entre 18 et 30 %. Pour certaines, cela fonctionne du premier coup. Pour d'autres, c'est un peu plus long.

— Dit comme cela, ça semble bien peu, commente Faustine.

— Et la prise en charge ? demande Maxime.

— La Sécurité Sociale prend intégralement en charge six tentatives. Étant donné que vous n'avez pas de problème de stérilité proprement dit, vous avez toutes vos chances.

Dès le lendemain, après avoir pris sa température, Faustine fonce chez Sylvie, à Bois d'Arcy. Les deux femmes ne s'étaient pas revues depuis la mort de Julien. Entre rire et larmes elles rattrapent le temps perdu, puis Faustine en vient à l'objet de sa visite : trouver un donneur. Sylvie connaîtrait-elle quelqu'un ?

— Mais bien sûr ! Mon mari !

— Tu es sûre ? Il acceptera ?

— J'en fais mon affaire, tu peux compter sur lui.

— Il aura le temps ?

— Oui, puisque la Bourse ferme à midi déjà.

— Alors voilà le numéro de téléphone à appeler. Sitôt qu'il aura fait le premier don, le compte à rebours peut commencer et six mois plus tard j'aurais droit à une première I. A.

— Une quoi ?

— Une I. A., pour insémination artificielle. Le seul moyen pour nous d'avoir un bébé sain.

— Tu es sûre ?

— Certaine, ce serait assez extraordinaire que la foudre nous retombe dessus.

— Je vois. Alors c'est formidable, ma Stine, ça va fonctionner.

— Oh oui, je le voudrais tant !

Le lendemain Sylvie confirme que son mari donnera volontiers son sperme. Il a déjà pris rendez-vous à Necker. Quelques jours plus tard, Sylvie rappelle pour raconter à son amie le déroulement de la session.

— Il m'a dit que c'était très drôle, l'équipe est vraiment super sympa. Ça se passe en deux temps. On lui donne un magazine, il fait sa petite affaire, il va faire un tour, revient, remet ça et le tour est joué. Il doit encore réitérer deux fois pour remplir son contrat.

— C'est génial ! Je ne sais pas comment vous remercier !

— Ce n'était pas une épreuve si terrible, dit Sylvie en riant. Mais c'est vrai que tu peux faire quelque chose pour nous.

— Oui, bien sûr ! Quoi donc ?

— Tu pourrais nous garder Antoine pendant un week-end ? On a terriblement envie d'aller à la mer en moto, Fabrice et moi.

— Sans problème. Tu me l'amènes ?

— Oui, vendredi soir, si ça va pour toi.

— Parfait, Maxime sera absent, je serai seule avec lui tout le week-end on va bien s'amuser !

De fait, le week-end, même pluvieux, est agréable. Antoine est vraiment facile à vivre. Sylvie a apporté des jouets et Faustine s'amuse comme une gamine avec l'enfant. Dès qu'il y a une éclaircie, ils enfilent

bottes, chapeau de pluie et partent en exploration autour de la maison. Le temps passe vite. Dimanche soir, les parents reviennent chercher leur petit bout. Sylvie, tellement reconnaissante de son week-end de liberté, a rapporté une bourriche d'huîtres. Pas moins de quatre douzaines ! Pauvre Faustine, condamnée à les déguster toute seule le plus rapidement possible ! En dessert, elle a également reçu un kouign-amann pour huit personnes et deux bouteilles de cidre pour faire descendre tout ça.

Parallèlement à leurs projets d'insémination artificielle, la doctoresse de Necker a suggéré au couple de s'inscrire sur les listes pour une adoption. Au motif que si jamais l'I. A. devait échouer, ils n'auraient pas perdu trop de temps, car la procédure est encore plus longue. Faustine téléphone donc à l'organisme recommandé et reçoit les documents. Maxime et elle-même les remplissent laborieusement le week-end suivant. Au vu de leur situation, ils ont toutes les chances que leur demande soit prise en compte.

Entre le quatorze et le vingt-trois juin, Maxime et Faustine s'envolent pour les USA. Maxime doit remplacer un collègue au pied levé dans une entreprise de Denver, Colorado. Il refuse de laisser Faustine seule avec ses souvenirs. Tant qu'elle n'a pas d'emploi, il craint une plongée dépressive. Avant leur départ, il prend contact avec son vieil ami d'IBM, Tim, qui vit à Boulder, non loin de Denver. Les deux hommes projettent de se voir. Faustine fait la connaissance de la femme de Tim, Penelope. Maxime lui a raconté l'histoire émouvante de cette femme :

pendant la visite d'une mine d'or désaffectée, alors qu'ils étaient seuls au fond d'une galerie, son époux a été victime d'un infarctus. Avec une énergie et un courage incroyable, Penelope est parvenue à le sortir de la mine, le hisser jusqu'à leur voiture et le ramener chez eux. Pas question de déclarer sa mort dans le Colorado, les lois de l'État ne permettant pas un rapatriement rapide. Hélas, suite à ce traumatisme, la pauvre femme a sombré dans l'alcoolisme. Un remariage heureux n'a pas suffi à l'en extraire. Elle sort tout juste d'une énième cure, où elle a été admise dans un état de délabrement physique et psychique lamentable. Maxime demande à Faustine de ne pas inciter leur hôtesse à boire. A-t-il voulu, au travers de cette histoire, montrer à sa femme ce qu'elle risque de devenir si elle continue sur sa voie ?

Le vendredi soir, la joyeuse bande se retrouve dans un club de jazz de Boulder et sur l'estrade, les garçons se donnent à fond. Dociles, les deux femmes ont commandé du Schweppes. Penelope raconte sa vie à Faustine. En milieu de soirée, elle l'entraîne dans les lavatories. Là, elle ouvre une flasque. Faustine comprend alors qu'elle n'a pas eu besoin de son aide pour rechuter. Le lendemain, tout le monde est convié à un brunch au champagne au Country Club. Entre deux coupes, on se gave de canapés et de petits fours. Faustine est désolée pour sa consœur qui prétend que le champagne, le vin, la bière, ce n'est pas de l'alcool ! Elle sent intuitivement que la pauvre femme n'en a plus pour longtemps. C'est dommage, pense-t-elle, car il semble que toutes les conditions sont réunies pour son bonheur. Un second mariage heureux, des enfants, une belle maison… qu'est-ce qui

cloche ?

De retour à Saint-Rémy, le couple apprend que Benny Goodman est mort le treize juin et Coluche le dix-neuf. En ce qui concerne l'humoriste, la polémique s'engage… pour des années.

Par monts et par vaux

Au cours de la dernière semaine de juin, Faustine s'inscrit à l'agence Manpower d'Orsay-Ville. Grâce à sa voiture, toutes les zones industrielles alentour sont désormais à sa portée. Vélizy, Montigny, Saclay. Celle que vise Faustine, c'est les Ulis, où travaille Maxime, à 15 minutes de chez elle quand il n'y a pas de circulation. Ironie du sort, c'est à la tour Montparnasse qu'on l'envoie d'abord. Elle aurait pu refuser, bien entendu, mais le souvenir de son passage dans la tour, en 1979 ou 1980, est encore si présent qu'elle accepte. Malgré les deux heures de transports publics, car elle a trop peur de risquer sa voiture dans la jungle du périphérique et des présélections. Les trois premiers jours, elle accomplit les trajets jusqu'à la gare RER en vélo. Le troisième soir, à la sortie du train… plus de vélo. L'anti-vol a été cisaillé, abandonné par terre, seul et inutile. Faustine le ramasse et remonte à pied. Elle termine ses trois semaines de mission, car elle tient à profiter jusqu'au bout de l'extraordinaire vue sur Paris depuis son 45e étage. Pendant tout ce temps, elle prend sa température chaque matin, s'émerveillant de voir son corps évoluer au dixième de degré près.

Fin juin, début juillet, Faustine reçoit un appel

d'Isabelle, secrétaire de l'Association des Myopathes de France. Pourquoi ne profiterait-elle pas du fait qu'elle travaille à Paris pour faire un saut dans les locaux et donner un coup de main un soir ? Bonne idée, sauf que Faustine est souvent prise le soir quand Maxime joue quelque part ou qu'ils ont des invités. Elle propose mieux : vu qu'elle termine sa mission parisienne en milieu de semaine, elle pourrait rester une journée entière. Son offre est acceptée avec reconnaissance.

Au jour dit, Faustine se présente à l'adresse indiquée. Malheureusement Isabelle est absente, elle a eu un imprévu. Faustine se retrouve seule au milieu d'inconnus qui n'ont vraiment pas le temps de s'occuper d'elle, ni de lui montrer quoi faire. Pleine de bonne volonté, elle insiste. On finit par lui confier un immense tas de documents à trier dans une arrière-salle sinistre. Elle se rend compte que son deuil est beaucoup trop récent et qu'elle n'est pas assez solide pour replonger si vite dans ces souvenirs traumatisants. À la pause, elle fonce au bistro d'en face et descend, vite fait, deux ou trois doubles cognacs. Évidemment, après ça, elle n'est plus bonne à grand-chose. Elle rentre à Saint-Rémy, déçue, dégoûtée d'elle-même, frustrée et triste.

Quand Isabelle lui téléphone quelques jours plus tard, elle ne lui fait aucun reproche. En fait, elle n'a même pas su que Faustine était passée. Par contre elle revient sur les documents que Faustine lui avait tapés et préparés avant de s'envoler pour les USA le mois précédent. Elle pinaille sur les formules, les faiblesses de syntaxe, reprenant point à point la vingtaine de pages que Faustine s'était donné un mal

fou à rédiger seule, concernant le clapping et les différents gestes et appareils permettant de soulager les enfants. Elle se permet même un méprisant : « Mais enfin, tout le monde sait cela ! » à propos d'une formule de vulgarisation. Faustine, n'ayant pas eu comme Isabelle la chance d'accéder à une instruction supérieure, se sent dévalorisée et humiliée par cette réaction. Si c'est ça le bénévolat, franchement, ça ne me fait pas envie du tout, pense-t-elle. Le texte sera corrigé et envoyé, mais Faustine ne reprendra plus contact. Pas plus qu'elle ne participera à la mise en place du premier Téléthon sur sol français. Quand elle entendra dire plus tard qu'Isabelle et son mari ont finalement quitté l'Association pour divergences d'opinions, cela ne l'étonnera qu'à moitié.

Pendant le mois d'août, Maxime s'occupe de ses filles, fait la navette entre Cagnes et Saint-Junien où réside sa mère. Faustine, restée seule à Paris, travaille sans relâche, tout en continuant à prendre sa température chaque matin. Quand elle se sent trop seule, elle rend visite à son amie Sylvie à Bois d'Arcy. Antoine est dans sa phase « moi veux pas », mais il est si beau, si drôle qu'on lui pardonne volontiers. Côté boulot, l'agence Manpower a confié plusieurs missions aux Ulis à Faustine. Du quatre au vingt-neuf, elle est en poste chez Amersham France. Un grossiste en produits pharmaceutiques. Faustine s'occupe du standard téléphonique et des photocopies. Rien d'affriolant, mais les collègues sont sympas. Chaque lundi matin, histoire de bien commencer la semaine, l'intérimaire dépose sur le comptoir une immense

corbeille de croissants. Elle s'amuse de voir les yeux écarquillés des commerciaux qui n'ont jamais été aussi gâtés de leur vie. Et par une *petite* réceptionniste en plus !

Laquelle réceptionniste fête ses trente ans le quinze août 1986. Maxime est à Paris pour l'occasion, mais aussi parce qu'il joue au Sofitel, avec l'ancien batteur de Claude Nougaro, le quinze au soir. Cette journée restera gravée dans les annales. Au réveil, Faustine trouve sur la table du salon un train de pneus neige rechapés entouré d'un beau ruban rouge. Un plus petit paquet dévoile un auto-radio d'occasion, toujours pour sa voiture. Dans la matinée, *Interflora* livre un joli petit bouquet, de la part de Lori. Sans être vraiment déçue, Faustine trouve assez inhabituel de recevoir des pneus pour un anniversaire. On ne la lui avait encore jamais faite, celle-là ! Maxime se rattrape le soir même au Sofitel en jouant *Happy Birthday* rien que pour elle, puis en venant l'embrasser sous les applaudissements de toute la salle. Hélas, dès le lendemain il repart vers d'autres cieux.

Lorsqu'il rentre, début septembre, c'est en compagnie de Daphné qui souhaite s'inscrire dans une école d'arts graphiques. Pendant ses deux mois de vacances sur la côte, elle a exercé plusieurs petits boulots, histoire de se faire un pécule afin d'être plus à l'aise pendant son année estudiantine. De son côté, Maxime encourage sa femme à déposer enfin sa requête de nationalité. Entre deux missions temporaires, Faustine remplit les nombreuses formalités administratives, à Rambouillet. Le délai d'attente varie entre trois et cinq ans au cours desquels on leur promet, ponctuellement, la visite

d'un employé communal venant vérifier et attester les évidences de vie commune. Il est censé visiter la maison, salle de bains comprise, en quête de signes de cohabitation, un rasoir, des brosses à dents, un tube de dentifrice resté ouvert (reproche récurrent fait à ces messieurs).

— Est-ce qu'il ira compter les poils de cul dans la cuvette des chiottes ? rigole Maxime.

— Pourquoi pas une inspection en règle des draps ? surenchérit Faustine.

À force de retourner plusieurs fois à la préfecture de Rambouillet, la jeune femme a remarqué une épicerie arménienne dans une ruelle adjacente. C'est une boutique extraordinaire. Y entrer vous plonge aussitôt dans un bain oriental de parfums, de couleurs, de goûts, d'odeurs exotiques. Le sol est recouvert d'énormes tonneaux emplis d'olives, de riz, de boulgour, de pois chiches. On se fraie avec peine un chemin jusqu'au comptoir qui déborde de tarama, de dolmas, de keftas, d'houmous, de poivrons farcis et de tzatziki, yaourt au concombre dont Maxime raffole. Faustine adore le halva, cette friandise composée de pâte de sésame, nature ou à la pistache. En clair, Faustine dévalise systématiquement la boutique au grand dam de leur budget.

En septembre, Faustine se voit confier plusieurs missions intéressantes aux Ulis. Elle s'y amuse parfois beaucoup. Son passage chez Dupont de Nemours, par exemple, où elle s'occupe de la gestion du stock sur un ordinateur au programme interactif ultra performant lui laissera un excellent souvenir.

Malheureusement, l'année 1986, en France et dans le monde, sera marquée par une recrudescence

de violences. Le mois de septembre est particulièrement gratiné, comme dirait papa. Le onze un missile sol-sol iranien sur Bagdad fait vingt et un morts et quatre-vingt-un blessés. Le quinze septembre, quatre Palestiniens détournent un Boeing 747 de la PanAm, tuant un Américain. La riposte fera au total vingt morts et plus de cent blessés. Le seize septembre, cent septante-sept mineurs sont asphyxiés dans l'incendie d'une mine d'or en Afrique du Sud et le dix-sept, une bombe explose rue de Rennes, devant le magasin Tati. Paris-Flash en fait ses gros titres, la France entière est choquée.

Le deux octobre, premier anniversaire de la mort de Julien, Faustine se coupe du monde extérieur et reste au lit toute la journée en signe de deuil. Les semaines suivantes, elle sera distraite de son chagrin par Maxime – week-ends à Honfleur, Grez-sur-Loing ou encore au Mont-Saint-Michel – quand il n'invite pas du monde à la maison, au motif de répétitions. Conséquemment, Faustine n'a plus le temps de penser ni de s'enfoncer dans sa déprime, pour ne pas dire dépression. Par contre, elle a du mal à tenir sa promesse de réduire sa consommation d'alcool, tant il est difficile d'éviter le déglaçage au vin dans la cuisine française.

Pendant ce mois d'octobre, Faustine se rend à plusieurs reprises à Necker pour divers examens complémentaires. Les résultats sont positifs sur toute la ligne. La jeune femme attend le mois de novembre avec impatience. Au vu des derniers relevés, elle sait que son ovulation aura lieu au début du mois. Pendant la période précédant l'insémination, elle refuse toutes les propositions d'emploi. Le jour « J » arrive enfin.

Faustine suit le protocole, téléphone au centre d’imagerie et s’y rend à huit heures du matin, avec un litre et demi d’eau dans le bide. Quelle torture ! La vessie pleine à exploser, conduire, attendre son tour, passer l’échographie, avant de pouvoir, enfin, se relâcher. L’échographie étant positive, Faustine prend le RER jusqu’à Paris, puis le métro jusqu’à l’hôpital Necker. Ce jour-là, hélas, il est impossible à Maxime de prendre congé, même pour venir la chercher. Claire, la réceptionniste, se montre très heureuse de revoir la jeune femme. Le courant passe immédiatement entre elles. En attendant que la canule porteuse d’espoir leur soit montée jusque sous les toits, elles bavardent à qui mieux mieux. Faustine parle de Maxime et de jazz, ce qui fait « tilt » chez Claire qui s’informe aussitôt du prochain concert, car elle est aussi fan de cette musique. Elles viennent juste de convenir d’une rencontre, quand on appelle Faustine. L’heure est grave, malgré l’esprit blagueur des intervenantes. Elle prie silencieusement : « Ômondieu fais que ça prenne, s’il te plaît, Julien, aide-moi ! » pendant toute la durée de la procédure. Elle aimerait bien faire le poirier après, histoire de garantir le coup, mais on lui affirme en riant que c’est inutile. Néanmoins, Faustine marche sur des œufs, serre les fesses, sur le chemin du retour. En 1986, la stimulation ovarienne à l’aide d’hormones, puis l’administration de progestérone pour faciliter l’implantation, ne sont pas encore à l’ordre du jour. Il est peu probable que ça fonctionne du premier coup, mais cela, on ne le dit pas. Faustine en fera la triste expérience, dix jours plus tard, quand ses règles se manifesteront. C’est un crève-cœur, bien sûr, mais elle

est trop obstinée pour se laisser décourager si vite. Elle veut un bébé et elle l’aura !

Courage, fuyons

Le deux novembre, maman appelle Faustine. Un désastre écologique a eu lieu à Bâle. Elle ne connaît pas encore tous les détails, mais une usine de la zone industrielle de Schweizerallee a pris feu et le Rhin est pollué sur des centaines de kilomètres. La France, l'Allemagne et les Pays-Bas sont touchés. Faustine téléphone aussitôt à son père, à Bâle. Oui, ils ont été réveillés à 4 heures du matin par les sirènes et les voitures munies de hauts-parleurs enjoignant à la population de garder portes et fenêtres fermées et de rester chez eux. Oui, ils pouvaient apercevoir les flammes depuis leur balcon. Elles s'élevaient jusqu'à soixante mètres de hauteur. Aux dernières nouvelles, il n'y a pas de morts, mais sûrement qu'il y aura des malades. On se rappellera quand on en saura plus !

Fin novembre, Maxime donne un concert sur une péniche, c'est une expérience nouvelle. Désagréable au final, car l'embarcation est amarrée à quai, en bordure du XVIe arrondissement. La faune invitée fait partie de cette élite arrogante, insupportable et inutile, fils et filles de, dont le seul intérêt dans la vie est la satisfaction d'un plaisir nombriliste. Faustine expérimente un nouveau grand moment de solitude,

sentant très bien qu'elle n'a pas plus sa place ici, qu'autrefois chez les B. Tout le contraire donc des gentils touristes pépères venus applaudir Maxime à La Louisiane, rue du Faubourg Montmartre. Comme promis, Claire, la réceptionniste de l'hôpital Necker, passe les voir un soir. Elle est si contente de les revoir qu'elle invite Faustine chez elle la semaine suivante pour une petite sauterie « entre amis ». Faustine propose de leur concocter son célèbre spaghetti à la Bolognaise. Claire, en retour, initie sa nouvelle amie au répertoire complet de Marie-Paule Belle. C'est une jolie découverte pour Faustine qui ne la connaissait pas très bien.

En décembre, tout de suite après la seconde insémination, Faustine et Maxime s'envolent pour la Martinique. Maxime y est engagé par Pierre C. un ami de très longue date. Le contrat couvre quinze jours du dix-sept au trente et un, sans salaire, mais le voyage Paris-Fort-de-France et l'hébergement en pension complète sont payés pour toute la famille, quel cadeau ! Cerise sur le gâteau, la femme de Pierre étant hôtesse de l'air, elle obtient de ses collègues que les membres de l'orchestre et leurs familles puissent prendre leurs aises à l'étage supérieur du Boeing 747, qui se trouve justement être vide. Pour Faustine, c'est magique. Elle n'est jamais montée dans un avion aussi grand, a fortiori au premier étage. Le fait de pouvoir s'étaler de tout son long sur plusieurs sièges est synonyme de grand luxe. Une expérience unique dans sa vie de voyageuse.

Dès leur descente d'avion, la vague chaude et

humide qui l'assaille rappelle à Faustine son séjour à Singapour. Elle se sent immédiatement dans son élément. L'équipe embarque dans un bus bringuebalant qui doit les conduire au *Novotel Diamant*. C'est le moment le plus pénible du trajet. Ils ont atterri à une heure du matin après 18 heures de voyage, sont très fatigués et la route, dépourvue d'éclairage public, est terriblement cahoteuse. Quand ils arrivent enfin, il faut encore attendre la distribution des chambres. Une partie de l'orchestre est logée dans l'hôtel même. Maxime et Faustine sont installés dans un studio attenant, avec vue sur la mer, habituellement destiné aux employés (où diable les ont-ils casés ?). Le matelas est sommaire mais Faustine, comme toujours, s'adapte. D'autant mieux qu'il y a de quoi étendre les maillots de bain, chauffer un peu d'eau pour le café du matin et surtout, la chambre étant semi-enterrée, il n'y fait pas aussi chaud qu'ailleurs. En retrait des chemins de passage, ils jouissent d'une paix royale. Malgré un nouveau constat d'échec de la dernière insémination, au tout début du séjour, Faustine est bien décidée à profiter de ces vacances de rêve. Les membres de l'orchestre jouent entre 18 et 19 heures pour l'apéritif. Tantôt sur la terrasse au bord de la piscine, tantôt dans le patio intérieur. Ensuite, tout le monde passe à table et ils rejouent, de 21 à 23 heures environ, selon la demande. Deux semaines de vacances pour trois heures de musique quotidiennes ! Faustine a l'impression d'avoir gagné au loto !

En Martinique, il pleut dix minutes par jour. D'où la végétation luxuriante. Tout autour de l'hôtel, les

pelouses s’étendent jusqu’à la plage, agrémentées de massifs d’hibiscus et de frangipaniers. Des balcons, tombent des cascades de bougainvillées. Si le soleil se lève entre 5 et 6 heures, Faustine constate très vite qu’il se couche tôt, entre 17 h 30 et 18 h 30 d’un coup, ou presque. Les longues soirées crépusculaires n’existent pas au-dessous de la ligne d’équateur, c’est dommage parce qu’il fait si bon qu’on passerait bien toute la nuit dehors. Ce n’est pas tout à fait pareil à la lumière des photophores, en compagnie des moustiques voraces.

Comme toujours, Maxime entend profiter au mieux de son temps libre. Il entraîne sa femme, ravie, à la découverte de toutes les merveilles de l’île. Ils visiteront, en compagnie d’amis musiciens, une plantation de canne à sucre et une autre de bananes. Faustine aura ainsi l’occasion de déguster une banane directement cueillie sur l’arbre. Hélas, encore immature, celle-ci ne tient pas ses promesses, la goûteuse ne constate aucune différence avec les fruits vendus en métropole. Le ti-punch, par contre, ce mélange de rhum blanc, de sirop de canne à sucre et de citron vert est omniprésent. Sur les tables des bistros en bord de plage, il y a carrément une bouteille de chaque, rhum et sirop, libre au client de se servir à volonté. Faustine n’en croit pas ses yeux. Malheureusement, Maxime, plus rapide qu’elle, déplace les bouteilles sur les tables voisines avant qu’elle mette la main dessus (ou le verre dessous). Grrrrrrr. Un jour, avec un ami, ils partent en excursion à la Montagne Pelée. Le célèbre volcan, entré en éruption en mai 1902, a détruit la ville de Saint-Pierre

à trois personnes près. Leur projet est de grimper au sommet, mais la voiture louée s'avère être un veau de première catégorie. Même en première, elle tousse. Arrivé à mi-chemin, Maxime se voit obligé de redescendre en marche arrière. À un endroit particulièrement escarpé, ils se retrouvent face à une camionnette, avec impossibilité de croiser. Maxime se risque dans une manœuvre audacieuse qui manque de les envoyer dans le fossé, mais libère le passage. En remerciement, les occupants de l'autre voiture tendent à Faustine un chapelet de boudins créoles. Dans un premier temps, elle pose l'offrande sur la plage arrière, puis, mise en appétit par ces odeurs indécentes, elle cède rapidement à l'envie de dévorer, une, deux, trois saucisses… impossible de s'arrêter ! De sa vie, elle n'oubliera ce parfum, ces épices, l'incroyable exotisme gustatif de ce don généreux. L'équipe se partage les restes sur le parking du musée, avant de se laisser envahir par la charge émotionnelle du drame d'antan. Le retour se fait dans la joie et la bonne humeur avec des arrêts ti-punchs fort appréciés.

Un autre jour, ils visiteront le musée de la Pagerie où est née Joséphine de Beauharnais, future femme de Napoléon 1er. Un après-midi, Maxime décide de louer des planches à voile et de s'exercer dans le lagon situé derrière l'hôtel. Nostalgique de ses expériences en voilier, Faustine tente de l'imiter, mais elle ne tient pas deux secondes sur cette planche glissante dont la voile s'obstine avec un malin plaisir à toujours retomber du côté opposé. Vexée, furieuse, Faustine déserte, à charge pour le personnel de récupérer le

matériel, et va s’asseoir sur le sable. De là, sans dissimuler ses fous rires, elle comptabilise les chutes de son chéri et ses vaines tentatives de rester sur sa planche pendant plus de trente secondes. Une petite troupe se forme derrière elle, qui rit de concert tout en prodiguant moult conseils irréalistes. Le lendemain, ils iront tous se baigner sur la plus belle plage de l’île, face au rocher du Diamant. Difficile d’imaginer que plus d’une centaine de soldats anglais sont restés perchés sur ce tout petit rocher de 175 mètres de hauteur, de janvier 1804 à juin 1805, qu’ils y ont hissé des canons, dans le seul but de harceler les Français et de bloquer les échanges avec l’île voisine de Sainte-Lucie. Le rocher représente l’un des meilleurs sites de plongée de la Martinique. Maxime invite sa chérie à un après-midi subaquatique. L’expérience est absolument fabuleuse pour la jeune femme, même si son plaisir est pondéré par la crainte de perdre ses lentilles de contact. Il n’en sera rien et cette petite heure au milieu de la faune sous-marine lui donnera envie de recommencer dès que possible.

Baignades quotidiennes, visite du marché aux épices et des ruelles de Fort-de-France, les distractions ne manquent pas tout au long du séjour. Ils visitent également le jardin botanique de Balata et ses 3000 espèces de plantes et de fleurs, admirent un *fromager* (arbre mythique) sur la route de Grand-Rivière et dégustent un plateau de fruits de mer dans un petit village de pêcheurs à l’extrême nord de l’île. Faustine se dit que lorsque Maxime sera mort, elle s’installera comme bibliothécaire à Grand-Rivière. Mais bien sûr, elle garde ça pour elle. L’autre solution

serait de devenir gardienne de villas. Sur les panneaux d'affichage de l'ANPE (agence nationale pour l'emploi), les petites annonces fleurissent qui recherchent des gardiens à l'année pour de belles maisons de maître, avec piscine et dépendances. Pourquoi pas ?

Pendant le réveillon, l'orchestre fait relâche, car la direction de l'hôtel a engagé une troupe folklorique pour animer la soirée. Les chants et les danses sont d'une fraîcheur et d'une gaîté aussi chaleureuses qu'émouvantes. Faustine tombe sous le charme et se promet de revenir dès qu'elle le pourra. 1986 est mort, vive 1987 !

Vers la mi-janvier, Faustine reçoit sa troisième insémination. On entre désormais dans la routine. Elle essaie d'y croire très fort, de ne plus avoir d'attentes ni d'impatience. Elle s'en remet à la science et à Dieu. La petite graine d'espérance pousse, malgré elle, chaque mois et pourtant une petite voix lui susurre à l'oreille que peut-être elle n'est pas prête, peut-être ce n'est pas le bon choix, peut-être c'est elle-même qui sabote le truc parce que dans le fond, elle ne veut pas de cet enfant avec Maxime. Marie-Paule Belle chante : « J'ai pas trouvé le père » et ça l'interpelle. Alors, pour éviter d'écouter les petites voix raisonnables, Faustine se jette à corps perdu dans le travail et accepte toutes les missions qu'on lui propose. À commencer par celle chez Microsoft aux Ulis, du six au vingt-cinq janvier. Elle est supposée préparer une tournée promotionnelle pour les nouveaux logiciels, dans le nord de la France.

Organiser les déplacements en avion de ville en ville, réserver les chambres d'hôtel, agender les réunions, informer les participants, préparer les ordres du jour. Alors qu'elle passe d'un bâtiment à l'autre, elle constate un attroupement dans la grande salle de réunion. Bill Gates en personne est venu encourager ses troupes. Difficile de croire que ce grand gamin dégingandé deviendra l'un des prédateurs les plus puissants du monde. Pour l'heure, Faustine le considère juste comme un gosse malin ayant su jouer avec un ordinateur. Elle passe son chemin, elle a du travail et pas de temps à perdre.

Le voyage en Chine

Faustine peste. Pourquoi les femmes ont-elles toujours les voitures les plus pourries et celles qui passent la nuit dehors ? Menacé de grève conjugale, Maxime finit par réagir. Désormais, en gentil mari reconnaissant que sa femme travaille, il se lève une demi-heure plus tôt pour dégivrer son pare-brise et préchauffer le moteur. Faustine apprécie vraiment ces minutes de plus sous la couette. Surtout pendant la vague glaciale qui paralyse la France en 1987, aggravée par les coupures d'électricité dues à une grève EDF. Ils ont bien choisi leur moment, tiens ! Plus d'une centaine de personnes sont déjà décédées à cause du froid, c'est moche.

Mi-février, le couple reçoit un appel de l'organisme en charge des adoptions, contacté quelques mois auparavant.

— Je suis madame X.Y. de la fondation Z. Je vous appelle à propos de votre demande d'adoption.

— Bonjour. Il y a du nouveau ?

— Oui, nous avons un petit à vous proposer.

— Formidable, quel âge a-t-il ? Comment est-il ? Fille ou garçon ?

— C'est un petit garçon, mais euh… il y a un problème.

— Ah oui, lequel ?

— Il est handicapé. Vous aviez signalé que ça ne vous dérangeait pas dans le questionnaire.

— Je sais, mais depuis, nous avons évolué. Quel est son handicap ?

— Il est aveugle et sourd, infirme moteur cérébral. Sans espoir de guérison.

— Je suis désolée, mais là, c'est trop pour moi. Je préfère renoncer.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas prendre le temps de réfléchir ?

— Oui. Nous en avons beaucoup parlé avec mon mari. Nous sommes parvenus à la conclusion que nous ne pouvons plus envisager d'affronter une nouvelle épreuve de ce genre, je suis encore en dépression.

Faustine est déçue, mais elle sait qu'elle fait le bon choix. Si elle pouvait sans questionnement imaginer suivre Julien tout au long d'un parcours de petit paralysé, elle ne se sent plus la force, depuis son décès, de s'investir pour un inconnu. Le ressort est cassé.

Chez Fougeroles France, où elle travaille en ce moment, Faustine s'ennuie à cent sous de l'heure. Taper des soumissions et les photocopier en dix exemplaires, ce n'est pas folichon. Heureusement, un appel de maman la sort de sa torpeur.

— Tu t'amuses ?

— Ben non. L'intérim, c'est plus ce que c'était.

— Ça te dit de venir en Chine avec moi ?

— Bien sûr ! En quel honneur ?

— Il était prévu que j'y aille avec Stéphane, mais comme il a cassé sa voiture hier, il n'a plus les moyens

de m’accompagner. Je dois le remplacer sinon, on perd notre mise.

— Et c’est pour quand ?

— Du vingt et un février au dix-neuf mars, presque un mois.

— Formidable, j’arrive !

L’opportunité de partir au bout du monde ne se refuse pas quand on cherche à se fuir. Faustine a juste le temps de foncer à Necker pour sa quatrième insémination artificielle. Désormais plus rien ne la retient à Paris. Négligeant l’injonction de se reposer, elle prépare sa valise, saute dans le train pour Lausanne. Les cent mètres entre la gare et le boulevard de Grancy sont franchis en cinq minutes.

Maman l’attend dans son salon, envahi de fringues et accessoires divers.

— Salut fifille, tu vas bien ?

— Plutôt, oui. Le vol est à quelle heure ?

— Demain, à 10 h. De Zurich.

— Va falloir se lever tôt. Et ensuite ?

— Pékin, pour commencer. Mais tiens, regarde le programme, ça ira plus vite. Pendant ce temps, je termine d’emballer. Tu as pris assez de vêtements chauds ? On va passer de l’hiver à l’été en l’espace de trois semaines.

— Oui, j’ai tout prévu, ma valise est archi-pleine.

Faustine se rue sur le guide de voyage qu’elle dévore de fond en comble. De Pékin à Singapour en passant par Guilin, Shangai, Canton, Hong-Kong et Bali, la promenade promet d’être intéressante. Le trajet Lausanne-Zurich est une affaire de deux heures, le train est direct jusqu’à l’aéroport. Au point de rendez-vous, une petite troupe s’agglutine déjà, munie

du signe de reconnaissance de l'agence de voyage. Il n'y a pas à attendre longtemps. Le (très beau) guide, responsable de leur groupe, a manifestement bien rôdé son discours de bienvenue. Il parle le français avec un délicieux accent suisse-allemand.

— Mesdames et messieurs, mon nom est Rodolphe, j'aurai le plaisir d'être votre guide pendant les trois prochaines semaines. Nous allons vivre une aventure extraordinaire. Je vous demanderai d'oublier vos *a priori* et de vous immerger entièrement dans l'atmosphère du pays, car nous allons changer de planète, pénétrer un monde inconnu. Votre voyage commence maintenant.

Ceci dit, il recommence le même discours en allemand. L'assemblée applaudit. Faustine réalise qu'ils sont une bonne quarantaine, dont une majorité d'Autrichiens et de Suisses Alémaniques pour seulement six francophones. Une chance que maman soit parfaitement bilingue français-allemand. Faustine complétera avec l'anglais.

Le vol dure plus de trente-huit heures, y compris deux escales interminables. Le voyage est calme, sans turbulences. Malgré tout, avec la pressurisation, les jambes de maman gonflent de manière impressionnante. En plus, c'est douloureux. Faustine tente un massage, mais rien n'y fait. Rodolphe, réveillé en urgence, organise un changement de place afin qu'elle puisse surélever ses gambettes. Maman finit par s'endormir. Huit mille kilomètres plus tard, en milieu de matinée, ils atterrissent à l'aéroport international de Pékin-Capitale (Beijing, c'est plus joli).

Le temps de parcourir la trentaine de kilomètres

qui les séparent de leur hôtel, de débarrasser leurs affaires, les voilà installés autour d'une table ronde. Le plateau central tournant est garni d'une dizaine de plats alléchants. À bien y regarder, il est difficile de définir exactement leur contenu, légumes, viandes, pousses de bambou et riz en accompagnement, que ça sent bon ! Pas tout à fait cependant comme la nourriture chinoise apprivoisée à l'Européenne. On sent que c'est de la cuisine locale. Quoique… Faustine remarque que les autochtones attablés plus loin se contentent de riz sans viande, à peine agrémenté de quelques verdures.

Pour boisson, les touristes se voient servir une bière eau-de-vaisselle-fadasse. Malgré leurs demandes répétées, on ne leur apportera pas d'eau. Tant pis, Faustine se contente de cette pistrouille. Pendant tout le voyage, elle aura l'impression d'être sous perfusion d'alcool.

Le même après-midi, la troupe est embarquée *manu militari* dans un car rudimentaire et dirigée vers la Place Tian'anmen. Droit devant : le Mausolée de Mao. Sur la gauche : la Cité Interdite. Un guide chinois vient seconder Rodolphe. Il s'exprime dans un suisse-allemand impeccable sans être jamais sorti de Chine. Il explique que la construction de la Cité interdite a duré 14 ans et qu'un million d'ouvriers, réduits à l'esclavage, y auraient travaillé. Faustine la regarde… de loin. Elle est épuisée et ses pieds lui font déjà mal. C'est moins fatigant d'observer les gens, les enfants surtout, tellement marrants avec leurs culottes fendues sur leurs petites fesses rebondies. Ici, les couches jetables, on connaît pas. Elle constate avec surprise que la majorité des touristes sont

chinois ! Prévenue que la république populaire de Chine est une dictature, Faustine les imaginait aux champs, tous ces gens-là, ou à l'usine, mais certainement pas en vacances. Jamais elle n'aurait pensé que les individus auraient une telle liberté de mouvement. D'autant qu'ils n'ont pas franchement l'air riches, dans leurs vestes à col Mao, toutes identiques. C'est oublier un peu vite que Mao est mort, que la population chinoise approche du milliard et qu'avec l'avènement d'une certaine forme de capitalisme, ils sont de plus en plus nombreux à gagner leur vie correctement. Les autochtones, quant à eux, sont tout autant impressionnés par les voyageurs européens. D'ailleurs, Faustine, particulièrement exotique avec ses cheveux châtains frisés, est souvent kidnappée par des familles pour figurer en bonne place sur leurs clichés.

Ce que Faustine apprécie le plus dans les musées, ce sont les boutiques et leurs vendeuses. Ici, pas de caisse enregistreuse électrique pour totaliser les achats, mais un simple boulier de bois. La jeune femme est fascinée par la dextérité, impressionnante de vitesse et de précision, des « caissières ». Dehors, on croise des vieillards vénérables, hommes et femmes, occupés au balayage des parties communes. Manifestement, ils n'ont pas de famille pour subvenir à leurs besoins, sinon ils ne seraient pas là. Tous arborent un air quasi mystique. Faustine s'étonne de l'absence de chats et de chiens. Quand elle demande pourquoi on n'en voit nulle part, il lui est sobrement répondu qu'en Chine, il n'est pas interdit de les manger. Un autre jour, la visite de la Grande Muraille ne laisse pas à Faustine un souvenir impérissable.

Nous sommes fin février, il fait si froid, si gris, sinistre pour tout dire, qu'elle est sûrement plus impressionnante vue de la lune. Mais cela reste à vérifier.

Dès le début du voyage, un jeu de séduction s'est instauré entre le beau Rodolphe et elle. Le courant passe, c'est évident. Chaque fois qu'elle le peut, la jeune femme – toujours obsédée par sa quête de procréateur – ruse pour se rapprocher du guide. Dans les cars, elle se prétend malade afin d'être admise à ses côtés tout devant. Dans les restaurants, elle s'impose à sa table et ainsi de suite. Oui, bien sûr, elle admire les statues des tombeaux Ming, les pics karstiques de Guilin, la vision intemporelle de cet enfant promenant un buffle le long de la rivière Li ; un peu moins les WC rustiques sans parois ni portes et les nouilles au petit déjeuner, mais ce ne sont pas ses priorités. Le plus difficile reste de se débarrasser de son encombrant chaperon maternel et des gêneurs éventuels afin de se ménager un minimum d'intimité. Elle n'hésite donc pas à saouler consciencieusement sa chère maman, afin de disposer de ses soirées.

À Guilin, enfin, elle parvient à éloigner Rodolphe du reste du troupeau. Ensemble, sous la pleine lune, ils dansent le tango. Surtout, ils parlent. Énormément. Faustine raconte sa vie, son drame. Lui, parle de ses amours. Il est heureux entre deux femmes qui lui ont donné de beaux enfants. Tout le monde se connaît, s'apprécie. Un harem en somme. Tant mieux, songe Faustine. Il sera d'autant plus sensible à ma demande. Bien sûr, elle y met les formes. Pas question de tout déballer d'un coup.

Quand enfin elle s'offre à lui, dans la nuit

balinaise, elle est sûre qu’il est séduit. Il ne lui refusera pas cet enfant. Après tout, au point où il en est, un de plus, qu’est-ce que ça pourrait bien lui faire ?

Atterrissage brutal

Le voyage de retour Singapour-Zurich se passe mal. Jamais au cours de tous ses trajets en avion, Faustine n’a subi autant de turbulences. À force, cela donne une impression d’instabilité génératrice d’anxiété. Impossible de dormir dans ces conditions. Maman aussi souffre et le fait bien sentir. Ses jambes ont doublé de volume. Mais que faire ? Exténuée, Faustine ne parvient plus à prodiguer la gentillesse servile attendue. On ne peut passer ses nuits à discuter, ses jours à explorer, tout en répondant à des demandes constantes. Faustine compare sa mère à un vampire ; un insupportable boulet. En exigeant en permanence sa présence à ses côtés, l’auteur de ses jours l’empêche de vivre sa vie. La frustration la submerge.

À Zurich-Kloten, ce sont trois voyageurs hagards qui se retrouvent attablés devant une bière, sous les néons impitoyables d’une cafétéria anonyme.

Rodolphe s’avère incapable de tuer leur histoire dans l’œuf. Il accompagne Faustine et sa mère jusqu’à la gare pour rester en contact jusqu’à la dernière minute.

Lorsque les deux femmes descendent en gare de Lausanne, les jambes de maman sont revenues à la normale. Les tensions s’apaisent. La réalité de sa vie la rattrape sans pour autant museler la gamberge. Rodolphe et elle se reverront, c’est sûr, et peut-être feront-ils un bout de chemin ensemble. Y aurait-il une place dans son puzzle sentimental compliqué pour une pièce supplémentaire ? Pas sûr. De son côté, Faustine, même si les sentiments sont là, doit se montrer cohérente et savoir ce qu’elle veut. Elle n’aspire pas forcément à un changement d’existence radical. Il y a l’opportunité d’atteindre son objectif de maternité, c’est sûr, mais est-ce suffisant ? Son attachement à Rodolphe est-il assez profond ? On ne fait pas un bébé sans un minimum d’amour. Or, ils se connaissent si peu. En clair, cela demande maturation.

Sachant qu’en ce moment même, Maxime joue aux Arcs, de l’autre côté du lac Léman, Faustine hésite à défaire sa valise. S’étant renseignée sur les horaires des trains entre Lausanne et Bourg-St-Maurice, elle apprend qu’elle pourrait, si elle prend le train de 17 heures, être à La Plagne à 22 h 30. Cela emporte sa décision. Au téléphone, Maxime se montre ravi de la retrouver un peu plus tôt que prévu. Simplement, il enverra quelqu’un la chercher parce qu’il ne pourra pas quitter l’orchestre. Dans le train, Faustine soigne une migraine montante à coup de sandwiches Poilâne et d’Alka Selzer. Elle est à peu près en forme à l’arrivée, sauf qu’elle commet la funeste erreur de

s’offrir un whisky au bar de l’hôtel. C’est le verre de trop. Le voyage en avion, la nuit grise, les adieux à Rodolphe, les deux trajets en train ont eu raison de ses forces. Portée par Maxime, Faustine rejoint leur chambre dans un état semi-comateux et s’effondre comme une masse. Au petit matin, elle se rêve dansant le tango, blottie dans les bras de Rodolphe, sur le ponton de Guilin. Quand le visage de Maxime s’interpose, elle hurle de terreur : « Aaaaah ! ». Il sursaute. Le pauvre, le voilà bien récompensé de son sacrifice financier et de ce mois de séparation ! Mais Faustine ne s’excuse même pas. Pourquoi ? Sans sa présence, sans ses chantages affectifs permanents, ses stratégies manipulatoires dont elle n’est pas toujours dupe, elle disposerait de sa vie comme elle l’entend. Alors, tant pis pour lui !

On ne peut pas dire que la route entre La Plagne et Saint-Rémy se passe dans les meilleures conditions. Maxime enfourne une cassette après l’autre dans l’auto-radio, cela réchauffe un peu le silence pendant les huit heures de bouchons entre Bourg-Saint-Maurice et Albertville. Quand ils accèdent aux faubourgs de Lyon, l’atmosphère se dégèle un peu. Sur un ton très neutre, Faustine raconte son voyage, diluant son sentiment de culpabilité dans un flot de paroles. Maxime prend beaucoup sur lui et tente une réactualisation de leurs projets. Faustine va devoir recommencer à prendre sa température. Normalement, si ses calculs sont bons, la prochaine insémination artificielle pourra se faire dans les jours qui viennent. Il faut absolument qu’elle se repose le plus possible si elle veut mettre toutes les chances de

son côté. Ce sera la cinquième tentative, il ne leur en restera plus qu'une après celle-là pour ce programme.

— Et pourquoi ne pas continuer jusqu'à ce que ça fonctionne ?

— Parce qu'ils nous ont bien expliqué que six échecs cachent probablement un autre problème. Et là on entre dans des complications et des examens à l'infini. Il se pourrait que physiologiquement tu sois momentanément incapable de procréer.

— Pourquoi ?

— Simplement parce que le choc de la perte de Julien aura créé un traumatisme qui t'en empêche. Tant que tu n'as pas pu faire ton deuil, et ça peut prendre des années, tu ne pourras pas accueillir un nouveau petit être.

— Alors je vais tout faire pour que ça fonctionne. Après tout, j'ai encore deux chances d'y parvenir.

— Exact, c'est loin d'être perdu.

Faustine acquiesce d'autant plus volontiers qu'elle garde tout de même son joker en la personne de Rodolphe. Elle lui téléphone sitôt que Maxime a le dos tourné. Ils se parlent longuement chaque jour. Finalement, Faustine promet de venir le voir à Zurich dès que la situation le permettra. Elle va bien trouver moyen de se libérer un week-end pour concrétiser leur idylle. En attendant, tout en se mettant en disponibilité chez Adia, elle se concentre sur ses prises de température. Un événement imprévu va toutefois contrecarrer le rendez-vous suivant à l'hôpital Necker. Engagée chez Bouygues au moment du rachat par la société de 51 % des parts de TF1, Faustine tombe en plein chambardement. Elle n'a pas

tout compris : il semblerait que certains supportent mal qu'une entreprise de travaux publics s'immisce dans le domaine des médias, avec tout ce que cela promet de manipulations futures des masses. La CNCL (Commission Nationale de la Communication et des Libertés) n'a pas à privatiser une chaîne publique. Les prises de position sont violentes. Les opposants envahissent les lieux, réussissent à pénétrer jusqu'aux locaux de la direction. On appelle la sécurité ; ça chauffe !

— Suivez-moi, je vais vous sortir de là, lance un sous-chef aux deux secrétaires.

Celles-ci ramassent leurs affaires et suivent l'homme au travers d'un dédale de couloirs, d'ascenseurs et de caves, jusqu'à une sortie discrète qui débouche non loin d'un arrêt de bus. De là, Faustine rejoint la gare de Saint-Rémy, toute réjouie. Elle va avoir quelque chose à raconter ce soir.

Hélas, le lendemain quand Faustine retrouve sa voiture, sur le parking de Bouygues, la batterie est à plat. Des petits malins ont joué avec. Au prix d'un marathon insensé, elle parvient tout de même à Necker à peu près dans les temps, mais on lui fait remarquer que dans ces conditions de stress, le succès de l'insémination n'est pas garanti. Il eût été plus sage de reporter d'un mois.

Maxime donne un séminaire au fin fond de l'Allemagne. Seule, frustrée, triste d'avoir gaspillé une chance, Faustine appelle Rodolphe. Lui ré-expliquant pourquoi elle ne peut pas le faire avec Maxime, elle lui demande s'il accepterait de lui faire un enfant, sans exiger qu'elle vive avec lui. Elle a déjà le père,

elle veut juste un enfant, est-il d’accord oui ou non ? Il dit oui. Alors, Faustine réserve sa place sur un vol Orly-Zurich pour le week-end supposé de sa prochaine ovulation.

En attendant, elle continue à travailler, histoire de ne pas se donner le temps de réfléchir. Un soir, Maxime la surprend en pleine conversation téléphonique avec Rodolphe. Plus moyen de lui cacher le pot aux roses. Faustine finit par cracher le morceau : elle a trouvé un inséminateur ! Hélas, son mari ne le voit pas du tout d’un si bon œil. Ou plutôt, l’attachement que semble avoir Faustine pour cet étalon potentiel lui fait craindre le pire. Après tout, quelles raisons aurait-elle de revenir si le projet réussissait ? Maxime se fâche, exige, supplie, pleure enfin. Faustine s’accroche. Persiste et signe. En quelques jours, il maigrit de plusieurs kilos, entre en dépression, perd toute dignité. Il va jusqu’à se mettre à genoux, pleure, implore. Au nom de leur amour, au nom de Julien, ne me fais pas ça, ne me quitte pas, je ne veux pas te perdre, je ferai tout ce que tu voudras. Bouleversée, Faustine se laisse attendrir par ses larmes. Renonce à son projet. Téléphone à Rodolphe qui lui avoue contrit :

— Tu sais, il a raison, ton mari. Je ne crois pas que j’aurais été capable de te faire un enfant sans le regarder grandir. Moi aussi je suis amoureux de toi. Finalement, c’est mieux de s’arrêter avant qu’il soit trop tard.

Fin de l’histoire. Faustine annule le billet d’avion. La semaine suivante, Maxime étant reparti, elle passe plusieurs soirées avec son amie Claire, réceptionniste de Necker. Claire lui vante les bienfaits d’une

psychanalyse.

— Mon médecin est formidable, tu devrais essayer, peut-être qu'il pourrait t'extraire de ton marasme. Mais il te faudra de la patience, ça peut prendre des années et ce voyage à l'intérieur de toi-même sera sans doute très douloureux. Je vais lui parler de toi et t'obtenir un rendez-vous.

Faustine se rend au cabinet du docteur X. Pendant cinquante minutes elle lui raconte sa vie. Parle de Julien, mais aussi de ce problème d'alcool qu'elle traîne depuis si longtemps et qui commence à lui faire peur. L'homme se contente de lui passer la boîte de mouchoirs sans poser une seule question. Il a tellement l'air de s'ennuyer que Faustine n'a plus qu'une envie : s'enfuir.

— Bien. Nous allons nous arrêter là.

— Oui, docteur, merci, mais… ce problème d'alcool ?

— Mais enfin madame, vous savez bien qu'il n'y a pas de secret : un peu de volonté, que diable… lance-t-il d'un ton méprisant.

Faustine sort de chez lui outrée, humiliée. Elle s'engouffre dans le premier bistro.

— Un double cognac, s'il vous plaît !

Il est à peine quinze heures.

En avril, Faustine reçoit sa sixième et dernière insémination. Tout se passe bien, elle est folle d'espoir. Jusqu'au moment des règles… Accablée, Faustine retourne chez Claire. Pendant toute la nuit, cette dernière lui parle. De 19 à 25 % de réussite c'est normal, c'est ainsi. On n'est pas en mesure de faire mieux actuellement.

— Pourquoi cette obstination ?

— …

— À quoi ça va servir de mettre un nouveau petit malheureux sur cette terre pourrie ? En plus tu n'aimes plus ton mari. Comment peux-tu envisager d'élever un enfant à côté d'un homme que tu n'aimes plus ? Un enfant n'a jamais rien arrangé, tu sais, bien au contraire, ta situation va empirer.

— Pas si je lui donne tout mon amour.

— La roue tourne, fais confiance, tu n'as que trente ans…

— Bientôt trente-deux.

— Ça te laisse huit ans. Il peut s'en passer des choses !

— Tu ne comprends pas, c'était ma dernière chance ! Si je quitte Maxime, le temps de refaire ma vie… c'est foutu, je te dis.

— Oui, mais quand ça veut pas, ça veut pas. Je sais aussi pour en avoir vu d'autres, qu'insister rend encore plus malheureux. Pourquoi ne pas trouver une autre raison de vivre, ce n'est pas ça qui manque, des enfants, il y en a tellement trop sur cette planète.

— Parle pour toi. En ce qui me concerne, sans enfant ma vie ne vaut plus la peine d'être vécue. Je ne resterai pas sur un échec !

C'est dit. Cette fois, Faustine rentre chez elle bien décidée à en finir. Et tant pis si Adia lui a trouvé un CDD (contrat à durée déterminée) de six mois chez Tektronix dès lundi prochain. Et tant pis si Maxime est de nouveau en voyage, lui laissant une fois de plus la responsabilité de la discrète Daphné. La jeune fille est présente en filigrane depuis bientôt deux ans, mais

elles se croisent si peu qu’elles sont encore des étrangères l’une pour l’autre. Daphné n’a pas non plus laissé échapper le moindre ressenti au sujet de la perte de son demi-frère. Si elle en a souffert personne n’en a rien su. Comme si cela lui était passé totalement à côté. Pas plus que les parents de Faustine, elle n’est venue à l’enterrement.

Forte de ces considérations, Faustine décide de ne plus reporter son départ définitif. Puisque plus rien ne fonctionne, ni les inséminations, ni Rodolphe, plus rien ne la retient ici-bas. L’idée de prendre sa retraite à 31 ans lui est insupportable. Qu’est-ce qui l’attend avec Maxime ? La vie à petit feu ? La mort à petit feu ? Non, vraiment, elle ne voit pas d’autre solution.

Faustine se fait couler un bain. Écoutant Billie Holiday en fond sonore, elle se prépare en douceur. Elle installe une petite table à côté de la baignoire, pose dessus un seau à champagne, une coupe, un cendrier, ses cigarettes et quelques bougies pour l’ambiance. À côté de son lit, elle a étalé une serviette de bain bleu foncé. Il ne faudrait pas que son sang déborde sur la moquette. Daphné, pendant ce temps, étudie dans sa chambre, à deux mètres de la salle de bains. Pendant que son bain coule, Faustine part à la recherche d’un couteau efficace. Elle cherche partout, encore et encore. Bredouille. Comme par magie, tous les couteaux de la maison ont disparu. Envolés, évaporés. Pourtant, elle en avait, elle en est certaine et de bien aiguisés. Où sont-ils passés ? Où est sa mallette professionnelle ? Mystère. Lasse de chercher, elle finit par jeter son dévolu sur un cutter à la lame douteuse, oublié au fond d’un tiroir. Ça fera l’affaire, se dit-elle avant de savourer son bain, une coupe de

champagne à la main. Une heure plus tard, mûre à point, étourdie mais pas trop, elle en sort. Range soigneusement derrière elle. C'est alors que le téléphone sonne. Un ami musicien demande Maxime pour un concert, quelque part en province. Faustine répond, comme si de rien n'était, en bonne épouse qu'elle est.

Enfin, porte close, elle peut s'étendre et les poignets bien droits, s'acharner au cutter dans l'espoir d'atteindre la bonne artère. Elle ignore qu'on doit couper dans le sens de l'artère si on veut que ce soit efficace, alors elle coupe en travers comme elle a cru voir Salieri le faire dans *Amadeus*. Au bout d'un moment, elle semble néanmoins obtenir un résultat. Un filet de sang surgit sur un poignet. Sans faiblir, elle entame l'autre.

— Merde ! J'ai oublié la lettre !

Faustine se relève, un peu groggy, un peu sanguinolente, redescend dans le bureau de Maxime, gribouille quelques mots : « Adieu, je pars rejoindre Julien », puis retourne se coucher, non sans avoir éclusé deux bons whiskies histoire de se remettre en condition. Elle se couche avec les deux bras en avant, bien à plat, afin que son sang coule sur la serviette de bains. Apaisée, elle s'endort.

Six heures. Le réveil sonne ! Elle avait oublié de l'éteindre. Faustine se réveille avec une bonne gueule de bois. Sur ses poignets, qui ne saignent plus depuis longtemps, une petite croûte s'est formée. Ses blessures sont très superficielles. Que faire ? Recouvrant lentement ses esprits, la jeune femme réalise qu'elle n'avait pas jugé utile de prévenir Tektronix qu'elle ne se présenterait pas. À quelque

chose malheur est bon. Daphné est partie depuis longtemps, sans avoir rien remarqué. Ce soir, Maxime revient. Alors, Faustine se lève, passe sous la douche, lave ses cicatrices, pose un sparadrap dessus, enfile un chemisier à manches longues et se rend au boulot.

En passant, elle déchire le mot d’adieu.

Les Ulis, 1987

Lundi 5 mai. Tektronix. Faustine, l'âme en berne, s'annonce à l'accueil.

— Bonjour, je viens de la part d'Adia pour le CDD.

— Bonjour. Faustine, c'est ça ?

— Exact.

— Suivez-moi, je vais vous montrer le chemin. Vous êtes affectée au SAV (service après vente et réparations), avenue du Canada.

— Je vous suis.

Les Ulis, c'est une ville dans la ville. On y trouve des entreprises, des industries légères (mécanique de précision, ingénierie, chimie, informatique) à perte de vue, des hôtels et des restaurants pour les visiteurs de province, de la restauration à emporter et des services de livraison. Vous n'avez pas besoin de quitter votre bureau, on vous apporte votre sandwich au fromage de chèvre pile poil à la bonne température. La vie vaut vraiment la peine d'être vécue ! Faustine sait tout cela parce que Maxime travaille à la Prãna, à deux pas de là, avenue du Québec. Elle connaît le chemin par cœur.

Tektronix est situé à deux endroits différents. Le SAV a ses propres bureaux, son atelier et sa cantine. Durant les six prochains mois, Faustine y partagera le

quotidien d'une demi-douzaine de secrétaires et d'autant de techniciens. Le jour de son arrivée, la réceptionniste la conduit auprès d'une jolie femme rousse, plantureuse et joviale. Sourire jusqu'aux oreilles sous de beaux yeux noisette, elle serre la main de la nouvelle.

— Salut ! Moi, c'est Colette, je suis chargée de t'expliquer ton boulot.

— Salut, Colette, moi c'est Faustine. Je t'écoute.

— Tu verras, la boîte est sympa. On est une chouette équipe, on s'éclate bien.

— Ravie de l'apprendre.

— Voici ton bureau. Tu remplaces Madeleine, partie en congé maternité.

— Super, qu'est-ce qu'elle a eu ?

— Une petite fille. Après trois garçons, elle est ravie.

— Oui, je le serais aussi.

— Bon. Chacune d'entre nous est chargée d'un secteur entier. Celui-ci comprend une douzaine de sociétés auxquelles nous avons loué ou vendu du matériel de mesure.

— C'est-à-dire ?

— Des oscilloscopes plus ou moins perfectionnés pour l'essentiel, mais aussi des mesureurs de champs, des multimètres, des générateurs, des analyseurs de spectre et toutes sortes d'autres appareils. Tu apprendras vite à les différencier.

— Bien, et je fais quoi dans tout ça ?

— Comme je te le disais, tu es chargée des révisions, des ré-étalonnages et des réparations de notre matériel dans toutes les sociétés situées dans ton secteur : Orsay, Vélizy-Villacoublay, Massy-

Palaiseau. Pour toi, c'est le CEA (Commissariat à l'Énergie Atomique), la Thomson, l'Armée, les télécoms, entre autres. Les dossiers sont dans ces tiroirs, ton agenda se trouve ici. Chacun de nos oscilloscopes doit être étalonné une fois par an. Tu charges ce formulaire sur ton programme informatique, tu saisis les données. Date, client, service effectué. Tu appelles le client pour le prévenir de la date de prise en charge de son appareil et tu le rapatries. Pareil dans l'autre sens quand le boulot est terminé. C'est vraiment facile. Ceci dit, tu n'auras pas le temps de t'ennuyer, il y a toujours des impondérables, des pannes, des ventes d'appareils et d'autres qui partent à la casse. Là aussi, tu seras en contact direct avec le technicien qui s'occupe du matos et tu feras le lien avec le client.

— Pigé. Bien ! Je vais m'y mettre tout de suite, alors.

— Bravo, je suis juste en face. Si tu as besoin de quoi que…

— Je crie ! dit Faustine en riant.

Les bureaux des secrétaires sont disposés en rond dans une pièce immense. Pas de parois de séparation. Chaque poste de travail est pourvu d'un ordinateur pour la saisie des données, d'un tiroir pour les dossiers et d'un téléphone. Les filles sont toutes à portée de vue, tout en étant suffisamment éloignées pour ne pas se gêner quand elles téléphonent. Par contre, elles causent, partagent des tuyaux et surtout des blagues. La responsable qui chapeaute tout ça, Marie-Christine, a son bureau dans une pièce attenante. De temps en temps, elle essaie d'organiser une réunion pour motiver les troupes, mais c'est plus

un prétexte pour boire un café ensemble qu'autre chose. Faustine voit ça comme une perte de temps. Chacune sait ce qu'elle a à faire. À midi, on se retrouve à la cantine. Oui, parce que le SAV a sa propre cantine, et en plus c'est bon ! Faustine est conquise. Bonne ambiance, bonne bouffe, tout cela démarre sous les meilleurs auspices (de vieillards, rajouterait Maxime).

Bien vite, elle fait connaissance avec les garçons : Pascal, qui a travaillé longtemps pour la Croix Rouge et récolté une balle perdue dans l'épaule au cours d'une mission ; Philippe, un boursicoteur-né qui s'est composé un portefeuille d'actions (fictif). Sur le papier, il est multimillionnaire. Il aime expliquer à Faustine comment il s'y prend. Dommage qu'il n'ait pas les moyens de ses ambitions. Serge est l'ours de la bande, mais il faut le comprendre, il a eu un parcours chaotique, disent les autres. Faustine aime travailler avec lui ; grand taiseux, il est sérieux et fiable.

La semaine suivante, c'est Catherine qui entre en scène. Une jeune brune pétillante. Elle vient d'avoir une petite fille. Ce lundi, elle rentre de congé maternité. D'entrée elle annonce la couleur :

— Bonjour ! Désolée d'arriver si tard. Je partirai plus tôt ce soir : je ne peux pas me permettre d'être en retard deux fois dans la même journée !

Faustine éclate de rire ; elle est bien tombée. C'est exactement l'atmosphère qu'il lui fallait pour remettre les pieds sur terre en douceur. Personne n'est au courant ici pour Julien et elle n'a pas l'intention d'en parler. Elle n'a pas le temps non plus. Même si l'ambiance est bonne et qu'on entre dans la bonne

saison, mai, juin, juillet, il y a énormément de travail. Un jour, tous les SAV de France (connectés entre eux) se battent pour savoir quel est celui qui va enregistrer la 40 000e entrée. Et c'est Faustine qui attrape le pompon ! On arrose ça à la cantine. Simon, un jeune aide-cuistot maghrébin, a pris Faustine en amitié. Apparemment, il la trouve trop maigre et tente de la remplumer, car il lui double ses portions. De plus, une fois sur deux il *oublie* de ramasser son ticket repas. Faustine remercie d'un sourire. Qu'est-ce que ça cache ? Il a dix ans de moins qu'elle. Plus tard, quand Pascal vient lui coller un petit baiser sur la nuque, arguant qu'il n'a pas résisté à l'appel de ses petits cheveux fous, elle se demande ce qu'ils ont tous. Ce n'est pourtant plus le printemps, si ? Mais intérieurement, cela lui fait vraiment du bien de se sentir désirée.

Tous les midis ou presque, elle retrouve Marie-Christine, la cheffe du service. Cette grande brune sympathique, brute de décoffrage, grande gueule et cœur d'or, clame haut et fort :

— Pourquoi, mais pourquoi voudrions-nous être les égales des hommes alors que nous leur sommes tellement supérieures ? Ça n'a pas de sens !

Faustine est bien d'accord. Le secret c'est de le savoir sans le crier sur les toits. Colette ne vient pas souvent à la cantine. Surtout quand il fait beau. Colette est mariée et elle aime son mari, mais voilà, elle a un amant. Trois ou quatre fois par semaine, ce dernier la retrouve dans un bosquet des environs. Il reste encore quelques coins de campagne autour des Ulis, parfaits pour les pique-niques et les câlins. Ces jours-là, Colette revient au bureau en retard, les yeux

brillants et les joues roses.

Les trois autres filles de l'équipe sont sympas aussi, sans plus. Faustine adore les débuts de semaine aux Ulis. Il est rare que les lundis soient si gais dans un boulot. Dès son arrivée, Catherine les fait hurler de rire lorsqu'elle leur raconte son week-end. La pauvre est affublée d'une belle-famille incroyablement opportuniste qui ne perd pas une occasion de profiter de sa gentillesse et de sa générosité, mais la petite maligne déjoue leurs tentatives d'abus avec un humour et une intelligence dignes d'une comédie de boulevard.

Le week-end de l'ascension, Maxime a décidé d'offrir une grande fête de la musique à Saint-Rémy. On invitera tous les voisins et on installera l'orchestre – batterie, basse, guitare et clarinette –, dehors. Pendant quinze jours, Faustine prépare le buffet. Elle est dans son élément. Tous les soirs en rentrant du boulot (en général à 17 heures), elle prépare ses bases. Pour commencer des pâtes à gâteaux ou à pâtés, ensuite des farces. Elle prévoit des pâtés en croûte de toutes sortes, des petits pains fourrés, viande ou légumes, des croissants au jambon. Toujours obsédée par la crainte de manquer, elle confectionne également une douzaine de pizzas et des montagnes de profiteroles. Tartes au sucre, tatins, tourtes aux noisettes et cakes divers compléteront le dessert.

Le jour dit, il fait un temps superbe. Quarante personnes s'entassent dans le jardin pour écouter l'orchestre. Depuis Mireille jusqu'à Sylvie en passant

par les femmes des musiciens et les voisins. La fête est réussie. Faustine court partout (elle s'est levée à cinq heures), remplissant les plats, coupant les pâtés, changeant verres et assiettes, vidant les cendriers. Une fois de plus, elle accomplit des prodiges. Que ne ferait-elle pas pour se sentir exister !

Le week-end suivant, il est temps de descendre la berline à Saint-Junien et de remonter la décapotable, en pension chez la maman de Maxime. Faustine en profite pour aller se recueillir sur la tombe de Julien. Pas un jour ne se passe sans qu'elle converse avec lui. Elle le fait grandir en imagination. Ce serait l'année de ses trois ans, il doit savoir marcher maintenant.

En rentrant à Paris, ils s'arrêtent dans le restaurant d'une cousine de Maxime. Yvette a fait ses classes dans le Périgord. Son fils travaille comme chef pâtissier dans un grand hôtel londonien. Autant dire que les choses de la bouche sont dans la famille depuis longtemps ! Ayant été touchée par l'histoire tragique de Faustine et Maxime, sachant qu'ils allaient passer, la charmante cousine a ouvert son restaurant juste pour eux. Seuls au milieu de l'immense salle, ils dégustent un menu de rêve, du foie gras truffé au confit en passant par des vols-au-vent et toutes sortes d'autres merveilles, poissons, gibier à poil et à plume, ils terminent par un nougat glacé, dont la recette a été offerte à Yvette par son fils sous le sceau du secret. Jamais Faustine n'en remangera de meilleur.

Retour à la maison et au boulot. Le premier juillet, la France célèbre en fanfare le début des travaux du

tunnel sous la Manche. Le onze, la population mondiale passe le cap des cinq milliards. Dire qu'ils étaient à peine plus de deux milliards et demi en 1956, année de naissance de Faustine !

Fin août, Maxime joue à La Louisiane. Claire, que Faustine n'a plus revue depuis qu'elle a arrêté le programme d'insémination, fait une apparition. Elle a maigri et ne semble pas avoir profité de son récent séjour à Juan-les-Pins. Tout s'explique quand elle avoue dans un souffle :

— Je me suis fait violer dans les toilettes d'un restaurant.

— Oh non ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un géant. Planqué derrière la porte avec un couteau.

— Pas possible ! C'est ignoble !

— Oui. Personne n'a rien vu, rien entendu ! Si tu savais comme j'en ai marre qu'on me prenne pour un bout de viande.

— Oh, ma Claire, ma pauvre Claire. Je ne sais pas quoi dire.

— Dis rien. J'ai essayé de me noyer, mais ça n'a pas marché. Je suis trop bonne nageuse.

— Tu as porté plainte ?

— Même pas.

Faustine ne reverra plus jamais son amie Claire qui, depuis ce jour, ne répond plus au téléphone ni aux courriers. Elle a totalement disparu de la circulation.

Début septembre, Maxime emmène Faustine au Salon des composants électroniques. Le stand Prãna, dédié à la compatibilité électromagnétique, y occupe

une bonne place. Faustine revoit Jacques, le directeur de la société, avec plaisir. Le courant passe bien. La chaleur, la faconde, la volubilité de cet Arménien expatrié en France sont extraordinaires. Ah, travailler pour lui, comme ce serait formidable ! Pour l'heure, ils font connaissance, mais qui sait ?

Fin septembre, Paul et Lynn, leurs anciens propriétaires américains débarquent à Saint-Rémy. Si Paul, joueur de contrebasse, a écrit plusieurs livres, Lynn, de son côté, est une peintre talentueuse. Ils sont venus visiter Giverny, patrie de Monet. Sitôt qu'ils ont récupéré du décalage horaire, Maxime et Faustine les y emmènent. Il suffit d'une heure trente, depuis Saint-Rémy, pour rallier le domaine du grand peintre français. Les jardins sont encore magnifiques pendant l'arrière-saison. Évidemment, Faustine préfère la maison, la salle à manger et surtout la cuisine. On dit que Monet interdisait à sa cuisinière d'œuvrer tant qu'il n'avait pas immortalisé le repas sur la toile. Faustine n'aurait pas apprécié ! Lynn est ravie de sa journée. Dans l'atelier reconverti en boutique elle a trouvé toutes les reproductions dont elle rêvait. Trois petits tours et puis s'en vont.

Le deux octobre, Faustine reçoit un appel de sa belle-mère. Cette dernière lui demande ce qu'elle doit faire graver, à côté de la photo de Julien, sur sa petite plaque funéraire. Très vite Faustine répond : « La place des anges est au ciel », puis elle raccroche et s'effondre. Elle a *oublié* la date de la mort de son fils. Quel choc ! Mais quelle sorte de mère est-elle ? Elle fond en larmes. Catherine, Colette et Marie-Christine se précipitent. Entre deux hoquets elle leur raconte

une partie de son histoire. Catherine murmure :

— C'était donc ça…

— Quoi ?

— Les manches longues pendant tout le mois de mai.

— Oui. Tu avais remarqué ?

— Je ne suis pas aveugle.

Faustine se sent vite réconfortée par tant de solidarité. Malgré tout, son CDD (contrat à durée déterminée) se termine avec le congé maternité de la jeune femme qu'elle remplace. Fin octobre, en quittant Tektronix elle reçoit une prime de 11 000 francs.

— Wouah ! dit-elle en découvrant le chèque. Ça rapporte presque plus de partir que de rentrer, dans cette boîte !

— Tu l'as dit. Et tu as pris des actions aussi, non ?

— Oui, j'ai investi dans quelques actions Suez.

— Va savoir, elles vont peut-être te servir un jour.

— En attendant, j'organise un pot de départ pour vous remercier d'avoir été si chouettes avec moi, vous êtes tous invités !

La fuite en avant

Pendant le mois de novembre, Faustine se met au vert. Maxime l'a invitée à se joindre à lui, la semaine du vingt et un ; il instruira un séminaire de trois jours à Stockholm. Faustine est ravie de revoir la capitale suédoise qui a abrité les débuts de leurs amours dix ans plus tôt. De plus, ils sont invités à passer le week-end chez un ancien collègue demeurant à Upsala. Pour leur séjour à Stockholm, Maxime a loué une chambre au *Lady Hamilton*, un minuscule hôtel au cœur de la vieille ville. Il est situé dans Gamla Stan, à deux pas du *Lord Nelson*, autre hôtel décoré à l'identique par les mêmes propriétaires. La sulfureuse Lady Hamilton, maîtresse dudit Lord Nelson, décédé à la bataille de Trafalgar en 1805, a vécu une vie tumultueuse autant que passionnante. Trahie par ses hommes, mari et amant, harcelée par ses créanciers, elle meurt à quarante-neuf ans d'alcoolisme. Alexandre Dumas en fera l'héroïne de l'un de ses romans. L'hôtel, ravissant bijou au charme très féminin, plaît beaucoup au couple. Faustine apprécie particulièrement la cave, aménagée en spa. En sortant du sauna, Maxime et elle se sont rafraîchis dans un puits très original, empli d'eau tiède. Ensuite, ils ont savouré un jus d'orange frais dans des fauteuils

confortables, devant un bon feu de bois.

Le jour, pendant que Maxime dispense ses cours à la marine suédoise, Faustine se promène et visite les musées. Au terme des trois jours prévus, ils quittent cet hôtel, payé par l'entreprise, pour un logement moins onéreux. Sur le conseil d'un de ses élèves, Maxime loue une double cabine sur un vieux rafiot entièrement rénové, ancré à proximité : le Roda Bäten (le bateau rouge). Ce cadre-là est insolite, autant que superbe. De son hublot, Faustine a vue sur le majestueux bâtiment de l'hôtel de ville. Dans la salle à manger, un antique poêle dispense sa chaleur et cette odeur de feu de bois si caractéristique. Véritable madeleine de Proust pour Faustine, elle réveille les impressions sécurisantes de sa toute petite enfance. Un bien-être incomparable, intensifié par le ciel gris de novembre et la température glaciale qui règne au-dehors.

Maxime souhaite mettre à profit leurs deux derniers jours à Stockholm pour visiter les îles alentour, si possible dans le ferry-bus que prennent les autochtones. Faustine se renseigne et trouve exactement leur bonheur : le bateau qui fait la navette entre les îles pour distribuer le courrier, mener les enfants à l'école et réapprovisionner les épiceries locales. Ils passent une journée dépaysante entre quelques-unes des trente-mille îles qui constituent l'archipel de Stockholm. Faustine est fascinée par les jolies maisons rouges et jaunes disséminées sur les rivages et dans les forêts, comme autant de jouets.

Le samedi matin, départ pour Upsala où ils sont attendus en fin de matinée. Ils parcourent les septante et quelques kilomètres en un peu plus d'une heure.

Faustine est contente que ça aille vite, le paysage est loin d'être passionnant sur cette autoroute, entre deux rangées de grillages qui protègent des sapins ou des bouleaux, tristement uniformes. À Upsala, le couple est accueilli par Inga et Sören Ericsson. Sören est un ancien collègue de Maxime qu'ils ont connu lorsqu'ils vivaient aux USA. Arrivés plus tôt que prévu, ils surprennent leurs hôtes en pleine préparation des festivités de Noël. Trois semaines à l'avance, leur maison est déjà entièrement décorée de figurines, mobiles, coussins, broderies, chaussettes, napperons, artefacts en bleu et jaune, couleurs de la Suède.

Une pénétrante odeur de cannelle sature l'air. Pendant le repas, Inga et Sören racontent l'importance des coutumes dans les pays nordiques en général, la Suède en particulier. Comme ces veillées au cours desquelles les femmes se réunissent pour assembler les pièces d'un patchwork et conter de belles histoires. De leur côté, seuls ou en groupe, les hommes tricotent. Et pas que du point jersey ou mousse tout simple ; Inga présente à ses invités le dernier pull en jacquard que Sören lui a tricoté. Faustine est épatée, ce n'est pas demain la veille qu'elle en fera autant ! Pour le déjeuner, Maxime et Faustine savourent un délicieux ragoût de renne. Quant au souper, ils ont droit aux fameuses boulettes du mélange bœuf-porc à la confiture d'airelle qu'on vous sert dans toutes les boutiques Ikébois de l'hexagone. Dégusté dans le pays d'origine, c'est nettement moins dégueulasse ! Ils visitent la maison de la cave au grenier, admirant au passage la salle de jeu sophistiquée au sous-sol, meublée de canapés

profonds et engageants. Faustine regrette beaucoup de ne pas dormir là, car les lits qu'on leur alloue sont tellement inconfortables qu'elle a l'impression de reposer sur un matelas de galets. Heureusement, le supplice ne dure qu'une nuit, elle n'aurait pas supporté de jouer les prolongations. Après un petit déjeuner gargantuesque composé de hareng, saucisses, porridge, œufs au plat et lard fumé, Maxime et Faustine reprennent la route en direction de l'aéroport.

Le vendredi quatre décembre, Faustine est rivée à son écran télé pour le lancement du Téléthon parrainé par Jerry Lewis. C'est la première fois qu'il est diffusé en France. On s'en doute, l'événement a eu droit à un battage médiatique sans précédent, depuis plusieurs semaines déjà. Pendant vingt-huit heures non-stop, Michel Drucker, Claude Sérillon, Gérard Holtz et Jacques Chancel se relaient à l'antenne. L'émission obtient un succès retentissant. La collecte dépasse les 181 millions de francs (29,7 millions d'euros), soit trois fois plus que le montant espéré. Le compteur, limité à huit chiffres, doit être complété par un deuxième panneau écrit à la main. Ce week-end, les fédérations et mouvements associatifs, certaines entreprises, se mobilisent spontanément en organisant des manifestations culturelles et sportives dans les villes et villages de France. Tout le monde s'active, depuis les petits malades jusqu'aux chanteurs, chanteuses, champions sportifs et célébrités du moment. Même si c'est trop tard pour Julien, Faustine est abasourdie par les résultats. Elle est curieuse de voir ce que les chercheurs vont faire

de tout cet argent et espère qu'il y aura enfin des avancées concrètes dans le domaine des maladies orphelines. En attendant, l'organisation est extraordinaire. Isabelle et Bernard ont vraiment bien travaillé. Faustine se demande si leur fils Emmanuel est toujours vivant ; elle ne l'a pas reconnu parmi les enfants présents en fauteuil roulant. Bien sûr, elle n'osera pas le leur demander.

Maxime interroge :

— Qu'est-ce que tu veux faire à Noël ?

— Je retournerais bien à la Martinique, j'en garde un excellent souvenir.

— Fichtre, c'est un peu cher non ? Bon, je vais voir ce que je peux nous dégoter.

Ainsi fut fait. Les deux parents orphelins s'envolent du vingt-trois au trente décembre 1987 pour Sainte-Anne de la Martinique. Maxime avait repéré ce petit hôtel lors de leur précédent passage.

Hélas.

Arrivés le vingt-quatre peu avant minuit, ils sont accueillis avec une demi-bouteille de champagne tiède, un homard anorexique et trois patates qui se courent après. Maxime étant de mauvaise humeur, Faustine plonge. Toutes les occasions lui sont bonnes pour boire. Elle se met dans un tel état que son pauvre mari, alors qu'elle gît ivre-morte en travers de leur lit, hésite à prendre la fuite en l'abandonnant, tout simplement. Il commet la bêtise de le lui confier.

Quel con ! Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? J'aurais enfin pu recommencer ma vie sans déloyauté ! Franchement, il n'a pas de couilles.

Les jours suivants sont du même tonneau. À la hauteur du chagrin de cette femme brisée, qui voit sa

vie s’enfoncer dans une impasse et n’arrive plus à relever la tête. Pendant ces vacances, ils resteront séparés le plus souvent possible. Pas de balade dans l’île, pas de planche à voile ni de Marché Saint-Pierre à Fort-de-France. Au moment du retour, c’est le pompon, le vol a été annulé pour cause de problème technique. Ils sont condamnés à attendre le suivant. Faustine consacre ses derniers sous à l’achat de mignonnettes de rhum, grâce auxquelles elle s’endort, allongée sur le tapis roulant destiné aux bagages. Le réveil est brutal. Indépendamment d’une gueule de bois carabinée, Faustine prend vraiment conscience cette fois qu’elle aura beau aller jusqu’au bout du monde, elle n’arrivera jamais à se fuir.

Dès leur retour, Faustine se remet en quête de travail. Elle rêve d’un boulot reposant, bien payé, qui lui permettrait d’emménager dans un studio à elle. Adia Intérim lui propose un poste fixe chez Elexo SA, à Massy-Palaiseau. La boîte élabore et vend des logiciels. Principalement dans le domaine de l’architecture. Longues comme un jour sans confiture sont les journées de Faustine désormais. Coincée dans un local, entre deux jeunes informaticiens incultes et une secrétaire délurée, elle n’a rien d’autre à faire qu’à tirer des bons de commande ou de livraison pré-imprimés pour les faire signer et contresigner par les deux directeurs de la boîte. Tu parles d’une responsabilité. Les seuls moments à peu près intéressants sont ceux durant lesquels elle fume et discute avec les ouvrières de l’atelier. Faustine recueille leurs doléances et s’indigne avec elles ; c’est sûr, elle ne peut pas rester ici, sous peine de crever

d’ennui.

Chaque fois qu’elle le peut, la jeune femme passe du temps à la Prãna, la société où travaille Maxime. Jacques, le big boss, Claude, le commercial, l’adoptent peu à peu. Claude, très déçu par sa secrétaire actuelle, songe à la remplacer. Un jour, la donzelle commet la bourde de trop. Cette fois, Jacques en a assez. Il lui demande de démissionner. En bon philanthrope, il rédige néanmoins un certificat dithyrambique. Franc-maçon, il se fait fort de trouver au sein de sa loge une société qui a besoin d’une bonne secrétaire. La jeune femme ne rechigne pas trop, elle est presque sûre de trouver un boulot à sa mesure plus près de chez elle.

Faustine est ravie, la place est enfin libre. Il ne lui reste plus qu’à démissionner de chez Elexo avec effet immédiat. Comme cadeau d’adieu, elle remet à ses futurs ex-employeurs une épître manuscrite. Sur dix-huit pages, elle leur explique qu’il est grand temps pour eux d’arrêter de prendre les femmes pour des cruches, ils ne se rendent pas compte de ce qu’ils perdent en méprisant à ce point leurs compétences. Pour sa part, elle a décidé d’interrompre leur collaboration.

Faustine ne saura jamais si ces graves messieurs en costume trois-pièces auront suivi ses conseils ou ne serait-ce que lu ses lignes. Elle s’en fiche et contrefiche. Le monde lui appartient, elle va enfin pouvoir exercer son métier dans de bonnes conditions.

Une nouvelle vie

Drame à la Société Prãna le deux mai 1988. Karin, l'ancienne secrétaire, supposée passer le relais puis s'en aller gracieusement, ne le prend pas si bien, finalement. Elle s'est réfugiée dans les WC, pleurant toutes les larmes de son corps, pendant que Jacques, derrière la porte, tente maladroitement de s'expliquer. En désespoir de cause, toilettes des femmes oblige, c'est Faustine qu'on envoie à la rescousse. Tant bien que mal, celle-ci ramène Karin à la raison. Allons, voyons ! Pour les jeunes personnes aux dents longues, les places de travail ne manquent pas. Bien sûr, l'équipe va lui manquer, ici on est une bande de jeunes et on rigole, mais à Paris, une grande carrière l'attend, bien plus intéressante au final que cet exil banlieusard. Karin aura tôt fait de trouver un boulot à sa mesure et bla et bla et bla. Une heure plus tard, rassérénée, la jeune exclue sèche ses larmes et consent à la passation de pouvoirs, puis se retire, définitivement.

Faustine prend possession de son nouveau bureau, constate les dégâts, retrousse ses manches. La tâche qui l'attend est colossale. La jeune Karin était certainement excellente à beaucoup de points de vue,

mais en ce qui concerne le classement, tout est à faire. Faustine sort des tiroirs des strates et sous-strates de documents empilés anarchiquement. Elle se procure classeurs, dossiers à suspendre, matériel de bureau, étagères. Il lui faudra trois mois pour s'organiser correctement, en travaillant plus de douze heures par jour. C'est une période intense. Faustine adore ce genre de responsabilités, d'autant que dès la première semaine, Jacques l'a augmentée au moins trois fois ! L'unique bémol, pour la nouvelle attachée commerciale, c'est que la Prãna est installée dans un hangar. Seuls les bureaux de Jacques et Maxime, donnant sur la rue, sont pourvus de fenêtres. Tous les autres travaillent à la lumière des néons. En hiver, ils ne voient jamais le soleil. Mais quelle importance quand on a enfin le boulot de ses rêves !

La Prãna est une société spécialisée dans le matériel électronique, les mesureurs de champs, les oscilloscopes. Elle est mandatée en France par une vingtaine de sociétés américaines, allemandes et suisses, pour promouvoir leurs produits lors de salons, foires ou cours en entreprises.

La Prãna, c'est également une affaire de famille. Franck, l'aîné, employé chez IBM, place certains appareils. David, le puîné, est principalement responsable des expéditions, du dédouanement et des fournitures. Max, le cadet, met au point un mesureur de foudre *in situ*.

Les jours de tests sont très mouvementés. Max, perché sur une échelle, tente de faire fonctionner son appareil. Pour pouvoir mesurer la foudre, il faut en fabriquer. Faustine ne sait pas comment il s'y prend, mais c'est vraiment impressionnant. Au signal, tous

les employés courent se planquer derrière les portes ou sous leurs bureaux, pour ceux qui en ont un. On attend le « boum » en se bouchant les oreilles. Quand il ne vient pas… c'est à refaire !

Outre la vente et la mise en place des cours, l'élaboration des devis, des factures, l'envoi des brochures, l'inscription des élèves, la location de salles (ce qui représente à soi tout seul 25 % de son temps de travail), Faustine est également responsable de l'importation et de la mise sous douane du matériel de démonstration, de la logistique des salons professionnels ainsi que des colloques inter-entreprises. Elle n'a plus le temps de se morfondre. Il y a des périodes où elle reste aux Ulis et d'autres où elle part en service commandé. Quand il faut superviser la préparation des salles de cours pour l'apéritif de bienvenue, par exemple, ou aménager un salon. Porte de Versailles, ils sont inscrits à celui de l'électronique. Faustine loue un camion pour transporter les équipements depuis les locaux de la Prãna et contribue à la décoration du stand. Elle a commandé les présentoirs, les dépliants, les bannières, s'est occupée de tout, depuis l'agrafeuse jusqu'à la dernière bouteille d'eau. La couleur de son tailleur est assortie à celle du revêtement des appareils de mesures, ainsi qu'à celle de son attaché-case, c'est dire à quel point elle est impliquée.

Rapidement, Faustine se rend compte que Claude, son supérieur hiérarchique direct, est un sacré parasite, hâbleur et incompétent. La manière dont il arrive à abuser Jacques, au point que celui-ci souhaite le faire entrer dans sa loge maçonnique, reste un mystère pour elle. Peut-être parce que sur le plan

humain, c’est un garçon adorable, si on fait abstraction de son haleine pestilentielle. Il doit avoir un problème d’estomac, ce n’est pas possible. C’est au point qu’on n’ose répondre depuis son téléphone sans l’avoir désinfecté au préalable, tellement ça fouette. Nonobstant ce détail scabreux, et à condition de veiller à l’approvisionnement en cachous afin de conjurer le mal, Faustine s’intègre plutôt bien dans la société. Pendant que son chef se passionne pour ses parties de golf, de varappe, ses cours de théâtre et Dieu sait quoi d’autre, il lui fiche une paix royale. En cette fin des années huitante, dans leur domaine de prédilection, la crise ne se manifeste pas encore. Personne n’a vraiment besoin de mouiller sa chemise ; ce sont les clients qui téléphonent et se bousculent pour acheter. Depuis son poste au milieu du hangar, il suffit à Faustine de garder les yeux et les oreilles grands ouverts pour parer aux bourdes les plus épaisses de Claude, car lorsqu’il souhaite boucler une affaire au plus vite, histoire de retrouver son terrain de golf, il aurait assez tendance à oublier les marges. À elle de se rattraper sur les frais d’emballage, de port et de TVA.

Malheureusement pour la jeune femme, tant Jacques que Claude sont d’intarissables bavards. En conséquence, Faustine exige que les réunions de travail aient lieu à proximité de son bureau. Pas question de perdre un temps précieux à écouter ces doux rêveurs sauter du coq à l’âne *ad infinitum*. Faustine parvient de mieux en mieux à les canaliser à mesure qu’elle prend de l’assurance. Quand elle a besoin de vraies réponses, par exemple, elle remet le

sujet sur le tapis jusqu'à ce qu'elle les obtienne.

Le boulot comprend également des moments ludiques. Lorsqu'un fournisseur américain débarque, il s'attend à ce que la société organise une soirée en son honneur. Jacques s'y consacre avec une générosité débordante. Les secrétaires, Nathalie et Faustine, sont sommées de choisir la destination d'effectuer les réservations et de participer dans leurs plus beaux atours. Jacques se dévoue en tant que chauffeur – bien qu'il conduise atrocement vite et qu'on risque sa vie avec lui. Par ailleurs, il alimente les conversations et règle l'addition. Tout ce qu'il demande aux filles c'est d'éviter les parfums, car son tarin hypersensible ne les supporte pas.

La première fois, les filles choisissent le Paradis Latin dont la nouvelle revue est renommée. La suivante : le Café Procope, haut-lieu de l'intelligentsia parisienne d'une certaine époque, une autre fois ce sera le Moulin Rouge et enfin, le Lido de Paris pour son orchestre de jazz hors pair. Faustine profite à fond de l'opportunité d'assister à ces spectacles exceptionnels au moins une fois dans sa vie ; la nourriture y est délicieuse, le champagne excellent et la cigarette autorisée ! Elle s'arrêtera néanmoins de fumer quelque temps plus tard, à la requête de Jacques. À sa demande expresse, elle fait inviter Maxime au Lido pour qu'il ait l'occasion d'entendre l'orchestre (sans payer).

De son bureau, Faustine voit tout, entend tout. Surtout les interminables conversations de Jacques avec les institutions nationales, la marine, l'armée, la Thomson, etc. Son cœur se serre aux échos de colère

et de supplication qui lui parviennent. Chaque fin de mois, son patron chéri s'humilie en tentant de récupérer son dû pour pouvoir payer les salaires. Une fois sur deux, il est obligé de faire passer les factures en « loi Dailly » (un recours qui consiste à revendre les factures à un organisme de recouvrement). Bien entendu cela ne se fait pas sans une légère amputation du montant originel… et comme on a déjà tiré sur les prix pour obtenir le marché, les marges sont diminuées d'autant. Ce n'est pas si évident de tenir compte de tous les éléments dans les devis. C'est à cette occasion que Faustine constate qu'on fait dire ce qu'on veut aux chiffres. En réalité, si Jacques parvient à joindre les deux bouts, c'est grâce à un astucieux dispositif déclencheur d'explosifs, qu'il fabrique lui-même et revend à l'armée grecque, dans laquelle il a gardé de précieux contacts. Nécessité fait loi.

Faustine boit très peu durant toute cette période. Elle n'en ressent pas le besoin. Il arrive cependant, quand la peine est trop grande, le manque de Julien trop vif, qu'elle s'anesthésie pendant une soirée. Mais cela reste une exception, loin des regards indiscrets. Un jour, toute fière, elle déclare à Maxime :

— Tu vois, je ne rechute plus que tous les deux mois en ce moment. Il y a du progrès !

— C'est bien, ma chérie… mais tu devrais tout de même songer à voir une psy. Tu me sembles encore fragile. Je ne voudrais pas que tu coures à l'épuisement.

— Tu as raison, ce serait dommage. Dès que j'aurai remis le secrétariat en ordre, je prendrai

rendez-vous, on m’en a indiqué une dans le village des Ulis.

Lors des vacances en juillet, Maxime et Faustine sont invités au « château » des Laclairière près de Saint-Maixent l’École. Carl Laclairière, le célèbre musicien de jazz a deux mains gauches quand il s’agit de bricolage, aussi il apprécie les services de Maxime. En fait de château, il s’agit d’une bâtisse moyenâgeuse assez mastoc. Par contre, l’intérieur est superbement aménagé grâce aux bons soins de Julie, la femme de Carl. Pendant que les hommes bricolent, les femmes s’occupent des confitures en compagnie d’amies, toujours brillantes et cultivées, venues en voisines. Alors qu’elle est parfaitement à l’aise en tête-à-tête avec Julie, sitôt qu’apparaît sa cour, Faustine fait un complexe d’infériorité vis-à-vis de ces gens qu’elle imagine tellement plus instruits et haut placés qu’elle. Elle déplore son manque de conversation en oubliant un peu vite que toutes ces personnes sont bien plus âgées qu’elle.

Fin juillet, papa et maman s’invitent à Saint-Rémy. Ils ont lu qu’un musée venait d’être inauguré dans l’ancienne gare d’Orsay. Ils entendent bien le visiter. Malgré la récente ouverture, l’attente à l’entrée est supportable. Faustine passe une journée inoubliable au milieu des toiles de maître et des sculptures. Hélas, personne n’est capable de les lui expliquer. Elle rêve d’un compagnon à la fois cultivé et pédagogue.

Au mois d’août, comme chaque année, Maxime rejoint ses filles à Cagnes. Jacques, apprenant que

Faustine serait seule à Saint-Rémy le jour de son anniversaire, l'invite chez lui. Avec Pierrette, sa femme, ils organisent une jolie fête dans un restaurant chinois, suivie d'une pause *farniente* chez eux. C'est la première d'une longue série. Rapidement, Jacques et Pierrette deviennent la seconde famille de Faustine.

Dès son retour de Provence, Maxime invite Faustine en Toscane. Il doit évaluer le représentant de la Société DWCI, qui réside à Milan. Faustine a toujours été attirée par la Toscane, impression confirmée d'autant plus que le collègue de Maxime prend la peine de leur présenter ses coins préférés. Pise, mais également Parme, berceau du jambon cru et du parmesan. Ils finiront la journée chez des amis qui ont rénové une bergerie. Là, Faustine succombera au charme d'un Limoncello de fabrication artisanale qui l'enverra au tapis, après quelques reprises…

En septembre, Nelly, ex-infirmière actuellement secrétaire à la Prãna, et Denis, un ami de Max, ingénieur récemment intégré dans la société, décident de se marier. Ils sont jeunes, ils sont beaux, ils ont la vie devant eux et ils invitent toute la Société Prãna à assister à leur bonheur à Huisne-sur-Mer, dans le département de la Manche. Rendez-vous est fixé à la sortie de la mairie, samedi à 14 heures. Après la cérémonie, on procédera à la distribution des chambres. Grâce à la complicité des villageois, Nelly a pu caser la cinquantaine d'invités présents. Depuis leur chambre, Maxime et Faustine ont vue sur le Mont Saint-Michel. Le premier soir, un repas suivi d'un bal est organisé à l'auberge communale. Le lendemain,

dimanche, un grand méchoui est prévu dans un champ, à proximité. Le temps est clément, comme par un fait exprès. Ces deux-là ont décidément toutes les chances. Dans un trou creusé en terre, on a installé le foyer et posé une broche garnie d'un mouton entier. Sur une table, on a disposé du pain et des salades. C'est la première fois que Faustine assiste à un vrai mariage. Pas de fausse note, pas de nuage sur ce couple qui semble « normal » à tous points de vue. Une pointe de jalousie s'insère dans le cœur de Faustine, tant il lui est difficile, à trente-deux ans, d'admettre que tout est terminé pour elle.

L'après-midi est déjà bien avancé quand les invités, repus et comblés, sont conviés à marcher jusqu'au Mont Saint-Michel avant la marée montante. Maxime et Faustine déclinent, ils iront une autre fois. S'ils veulent prendre la route de Paris dans de bonnes conditions il leur faut se reposer avant. Coquin de sort ! Sur le chemin de leur chambre, ils tombent dans un piège, aussi agréable qu'inattendu : les vieux du village, attablés à l'ombre d'une tonnelle, hèlent le couple qui résiste faiblement à l'appel d'une expérience exceptionnelle : des alcools de poires, de prunes, de mirabelles… aux parfums inoubliables ! Ça titre au moins les 80° prétendent certains avec un accent délicieux, pendant que d'autres glosent sur les nouvelles mesures étatiques :

— 0,8 pour mille ? Comment tu veux faire ? Moi je les dépasse déjà le matin à jeun !

Maxime et Faustine rient de bon cœur. Après la dégustation, on leur prête un vélo pour rejoindre leur lit à l'autre bout du village, Maxime zigzague tant et plus ; pour une fois, c'est lui qui est cuit.

Heureusement qu'il n'y a personne en face !

Ô Solitude

En octobre, Faustine est reçue par la doctoresse Cohen, psychiatre. Le courant passe bien. Étant donné que l'alcool n'est pas le problème du moment, il n'est que vaguement évoqué. La doctoresse est impressionnée par la vitalité de Faustine.

— Vous dormez bien ?

— Couci-couça.

— Vous travaillez combien d'heures par semaine ?

— Ça dépend, entre soixante et quatre-vingts. Comme je n'aime pas les embouteillages, il m'arrive de commencer à 5 heures du matin. Le plateau est désert à cette heure-là. Le soir, je m'arrête souvent vers 22 heures, quand nos commanditaires américains n'ont plus besoin de moi.

— Et le week-end ?

— Il y a tout à faire. Si je ne suis pas au bureau, le samedi je fais mon marché. L'après-midi : un saut complémentaire à l'hypermarché ; de retour à la maison, je lance une machine, m'occupe de la pré-cuisson et du conditionnement des plats pour la semaine. Souvent, le soir, nous avons des invités, je reste en cuisine. Mon mari est musicien, lorsqu'il joue, vendredi soir et/ou samedi soir, je l'accompagne. Nous rentrons vers 2 ou 3 heures du matin. Le

dimanche, nous allons à la piscine à vélo, nous profitons du sauna et rentrons en faisant un grand tour. À midi, nous nous contentons d'un brunch avec une brioche maison. L'après-midi, c'est repassage et ménage pour être tranquille le lendemain.

— Et vous ne vous sentez pas fatiguée ?

— Si, bien sûr mais c'est la vie, non ? Et ça m'évite de penser.

— Vous gagnez bien votre vie avec le poste que vous occupez ?

— Oui, assez.

— Vous pensez pouvoir vous offrir les services d'une femme de ménage ? Cela vous éviterait une surfatigue.

— C'est une bonne idée. Je vais l'étudier.

— Bon, on va s'arrêter là. Avant que vous partiez, je voudrais vous dire deux choses : au vu de votre anamnèse il est possible qu'un diagnostic de PMD soit envisageable.

— Qui est ?

— Une psycho-maniaco-dépression.

— Tout ça ?

— Oui, et je vous suggérerais fortement, dès que vous le pourrez, de faire un petit séjour à l'hôpital Sainte-Anne pour y subir un traitement au lithium. Ils sont spécialisés et ils obtiennent d'excellents résultats en ce qui concerne les PMD. Je suis sûre que cela vous aiderait.

— D'accord, mais pas tout de suite. Je voudrais d'abord assurer ma position dans la société où je travaille.

— Je comprends. Dès que vous le pourrez alors. Mais ne perdez pas trop de temps.

— C’est entendu. Je vous tiendrai au courant.

— Je suggère aussi que nous nous rencontrions une fois par semaine. Et d’ici là, je vais vous prescrire du Rohypnol et deux ou trois autres petites choses. Attention, proscrire l’alcool à tout prix ! Je vous conseille également de prendre rendez-vous avec la doctoresse Catherine M. à Orsay. C’est une excellente acupunctrice, elle a aidé beaucoup de mes patients dépressifs.

— Merci, docteur.

Faustine se met donc à la recherche d’une femme de ménage. Une affichette chez la boulangère, un numéro de téléphone, un prénom : *Rosario* entre dans leur vie. Avant son arrivée, Faustine met un point d’honneur à nettoyer sa maison de fond en comble. À première vue, Rosario semble une jeune personne très responsable malgré son jeune âge, vingt ans à peine. Faustine est comblée. Un peu vexée tout de même quand l’autre redescend de la salle de bains et demande une éponge *qui gratte* : « Parce que c’est très sale là-haut ! ». Soit. Au moins le travail sera bien fait, ne dit-on pas que les Portugaises sont les meilleures ? Il ne reste plus que les lessives, le repassage, les courses et toutes ces choses sympathiques qui remplissent si bien la double vie des femmes.

Premier Noël à la Prãna. Premier souper de boîte pour Faustine. Il est décidé d’organiser une raclette géante. Ah, mais pas n’importe laquelle ! Les fils de Jacques ne manquent pas d’imagination. Tout ce qui rentre fait ventre. On a installé plusieurs fours à raclette sur trois grandes tables disposées en U. Dans les poêlons, il y a aussi bien des œufs que des

crevettes, des ananas, des lardons, des oignons, du thon, du saumon fumé et accessoirement… du fromage. Faustine trouve cela génial. Au milieu de toute cette jeunesse, elle a l'impression de vivre l'adolescence qu'elle n'a jamais eue. Sans témoin gênant, puisque Maxime est déjà parti fêter Noël avec ses filles et sa mère à Cagnes. Dès son retour, ils partiront à Quiberon. Ils se sont fait prescrire une cure par leur médecin traitant.

Faustine n'aurait jamais pensé qu'une cure de thalassothérapie soit si fatigante.

— Tu verras, tu t'y retrouveras sur le long terme.

— D'accord, mais en attendant, on se croirait à l'armée.

De fait. Dès leur arrivée, le médecin de la maison leur prescrit un programme strict. Un jour le matin, le lendemain l'après-midi, le surlendemain le matin et ainsi de suite. Dès qu'elle a un moment, entre les bains de boue, les enveloppements, l'aquagym et les massages, Faustine ne souhaite qu'une chose… dormir ! Le restaurant est à l'avenant. Une demi-bouteille de champagne le vingt-cinq décembre et des plats diététiques limite anorexie.

Faustine est heureuse de retrouver son bureau, elle ne garde de son séjour que la vision d'un Jean-Paul Belmondo vieillissant, surgissant de la piscine et une échappée superbe sur les rochers surplombant une mer d'huile. À aucun moment ils ne sont allés se promener sur la falaise tant ils étaient épuisés.

En janvier 1989, Maxime obtient un nouveau contrat pour jouer avec son orchestre aux Arcs.

Faustine accepte de l’accompagner. Pendant que son mari skie, elle écrit, inondant ses cahiers de doléances. L’exutoire est efficace, comme toujours.

Le mois suivant, le couple s’envole pour Rotterdam. Maxime et Faustine participent à une réunion de travail rassemblant les représentants européens. La jeune femme s’amuse à vexer les dirigeants américains présents en pointant certaines de leurs incohérences. Jacques la tempère avec sa diplomatie coutumière ; tout cela se termine au bowling devant une bonne bière.

En mars, alors qu’ils rentrent d’une visite chez les parents de Faustine, Maxime lui fait la surprise d’un détour par Milan avec la toute petite compagnie *Crossair*. Le survol des Alpes, une coupe de champagne à la main, est grandiose. Le temps, au beau fixe, offre chaque détail des sommets à la vue. La douche est d’autant plus froide à Milan, lorsque Faustine remerciant chaleureusement Maxime s’entend répondre :

— Le jour où tu m’aimeras pour ce que je suis et non pour ce que je te donne, je serai comblé.

Bouleversée, Faustine noircit vingt pages d’une lettre qui restera morte. Ces humiliations ne finiront-elles donc jamais ? Comme pour aggraver son cas, le lendemain, prise à partie par le représentant milanais de la société, elle promet d’intervenir en sa faveur auprès de la maison mère, dans le cadre d’un litige. Maxime, furieux, la désavoue devant tout le monde, prétendant qu’elle outrepasse son rôle. C’est l’humiliation de trop. Cette fois, le compte à rebours

est enclenché. De retour à Paris, Faustine se met discrètement en quête d'un logement. Très vite, elle se rend compte qu'avec ce qu'elle reverse à Maxime pour l'aider à payer leur maison, ajouté aux dépenses occasionnées par sa voiture, il ne lui reste plus assez pour se loger et se nourrir.

De plus, partir au moment où tout se joue au niveau de sa nationalité française serait stupide. Après tout, elle a tenu jusque-là, elle peut bien faire le poing dans sa poche encore quelques mois, l'essentiel du soulagement étant d'avoir décidé son départ.

Comme toujours, quand il sent monter l'orage, Maxime se lance dans une grande entreprise de séduction. Chargé d'infliger un séminaire aux gars de la Marine, à Cherbourg, il invite sa chérie à l'accompagner. Faustine ne résiste jamais à l'appel du voyage. Pendant que son homme travaille, elle passe (seule) des moments enchanteurs. Maxime leur a trouvé un hôtel à Varouville, dans les environs de Saint-Pierre-Église. C'est un petit château, entièrement redécoré par la nouvelle propriétaire dont c'est la passion de racheter des murs décrépits et de les sublimer. Rideaux et couvre-lits sont en chintz assortis ; dans la salle de bains les robinets dorés ressortent à merveille sur les catelles noires. Le couple barbote dans l'immense baignoire rose. La gouvernante, qui les a pris en amitié, leur apporte thé et petits gâteaux jusque dans la salle de bains. Le soir venu, le mari de la propriétaire, un cuisinier de renom, concocte pour eux seuls un extraordinaire repas à douze plats. En journée Faustine explore le Cotentin sitôt qu'elle a déposé son homme à la base

navale de Cherbourg. Face à la Manche, la jeune femme laisse place à l'introspection. Comment faire pour reprendre sa vie en main ?

Retour à la Prãna pour Faustine pendant que Maxime sillonne l'Europe, l'Amérique du Nord et le Canada, cumulant les séminaires. Toujours en dépression larvée, Faustine, un soir de trop grande solitude, avale une plaquette entière de Rohypnol. Elle *fait descendre* avec leur dernière bouteille de rhum blanc rapportée de la Martinique. Le lendemain, elle parvient à rouler jusqu'au bureau. Avant de perdre connaissance, elle se confie à Nelly, ex-infirmière, qui appelle le Samu immédiatement. Lavage d'estomac, cure de sommeil.

Jacques et Nelly sont présents à son réveil, ils ne la jugent pas, ne la condamnent pas, lui conseillent une cure de repos à la clinique de Chevreuse. Faustine accepte, reconnaissante qu'on prenne son mal-être en compte. Maxime lui rend visite dès son retour ; il a du mal à cacher son agacement. Dans la semaine, Jacques fait une apparition, en compagnie d'un ami. Ils discutent tous les trois quelques minutes, puis les deux hommes se retirent. Quelque temps plus tard, Faustine apprend par Jacques que son mystérieux visiteur aurait le pouvoir de lire dans les pensées.

— Sans blague, et il a lu les miennes ?

— Oui, euh, enfin… en fait, il voit ton aura et constate si elle est blanche ou noire. Il sent aussi si tu as des pensées négatives ou positives. En clair, si tu joues la comédie ou si tu es sincère.

— Et ?

— Il n’a rien remarqué de négatif, tu es bien la belle personne que je pressentais.

Jacques a vraiment des amis bizarres, mais on ne pourra pas dire qu’il néglige ses protégés. Faustine est très impressionnée par son humanisme.

De retour au bureau, la jeune femme met les bouchées doubles pour effacer la mauvaise impression de sa défection. Maxime, de son côté, s’en veut de l’avoir laissée si seule, il cherche à réparer ses négligences. Un jour il a une idée de génie.

— Et si je demandais à Jacques de te le faire, cet enfant, tu serais heureuse ?

— Bien sûr, surtout s’il m’en fait un aussi beau que son Max !

Et Maxime d’entreprendre Jacques. Lequel exige simplement que sa femme soit d’accord. Hélas, il se heurte à un refus sec et sonore. Pierrette aime bien Faustine, mais pas au point de lui « prêter » son mari. Faustine comprend, et accepte. Jacques laisse entendre qu’il pourrait se passer de l’accord de son épouse, mais pour la jeune femme il n’en est pas question. Elle a vu où l’adultère l’a menée. Elle se replonge à fond dans le travail pour oublier de boire et de fumer.

Dégringolade

En ce mois de juin 1989, Faustine reçoit son beau-père à Saint-Rémy. Maman s'étant cassé la cheville la veille du départ, André est venu seul. À Lausanne, Stéphane a pris le relais de son père, il dorlote sa mère. Chez Maxime et Faustine, André passe ses journées à lire, à méditer et à écrire d'interminables comptes-rendus de ses faits et gestes ou de ses ressentis, comme il l'a fait toute sa vie. Il est également à l'écoute du couple Maxime-Faustine, dont il constate :

— C'est tout de même incroyable : vous dites exactement la même chose sur des fréquences contraires.

Faustine n'en croit pas un mot. Et puis d'abord, ce n'est pas en deux jours qu'on peut sonder ainsi la santé psychique et affective d'un couple. Faut tout de même pas pousser. Elle éprouve cependant un orgueil légitime à faire visiter la Prãna à son beau-père. À afficher, sur son lieu de travail, la confiance dont elle bénéficie et les nombreuses responsabilités qui lui incombent. Ici, elle est quelqu'un, elle est importante, on fait confiance à son intelligence, à ses compétences. André apprécie mais ne tarde pas à vouloir retrouver ses pénates suisses où il est très

attendu, dit-il. Faustine, sachant qu'André tient à jour la comptabilité d'un ami, commente d'un air faussement complice :

— Ah, oui, c'est vrai, bientôt la fin du mois, *ton client v*a avoir besoin de toi !

— C'est cela, répond André pris de court.

Que n'a-t-elle pas dit là ! Ne sait-elle pas, depuis le temps, qu'il ne faut JAMAIS remettre en question la haute idée que se font les gens d'eux-mêmes ? Surtout celui-là ! Pour l'heure, ignorante du tsunami que sa remarque a provoqué, Faustine reprend le collier, comme si de rien n'était, après avoir accompagné André à la Gare de Lyon.

Une semaine plus tard, le téléphone sonne sur son bureau.

— Allô ?

— Faustine ?

— Bonjour papa, comment ça va à Lausanne ? Maman s'est bien remise de son accident ?

— Oui, mais ce n'est pas pour ça que je t'appelle. Je voudrais que tu saches que j'ai été extrêmement choqué par ton manque de respect à mon égard !

— Comment ça ?

— Ton mépris est inadmissible !

— Excuse, mais de quoi parles-tu ?

— Je n'ai pas qu'un seul client, figure-toi. Je suis connu et apprécié sur la place de Lausanne ! J'ai une réelle carrière derrière moi ! J'ai fait quelque chose de ma vie. Contrairement à toi, pathétique mythomane ! Jamais je ne laisserai une petite employée subalterne comme toi se moquer ainsi de moi ! J'attends tes

excuses ! hurle-t-il en raccrochant brutalement.

Surprise par la violence des propos, Faustine est sidérée. Quelques mots ont suffi à raviver tous les contentieux. Elle comprend que ses efforts démentiels pour mériter l'estime de ses parents ont été dérisoires. Elle qui était si fière de montrer le chemin parcouru à son beau-père, n'obtiendra *jamais* une quelconque reconnaissance des siens. Il n'a pas évolué d'un iota, celui qui avait décrété : « L'unique but d'une femme est de se marier et de pondre des gosses ». Quand on a des amis comme ça, on n'a pas besoin d'ennemis. Maxime, pour une fois solidaire, réagira de même.

— On dirait que tu as tapé là où ça fait mal.

— J'en ai bien l'impression.

— Tu m'accompagnes aux Arcs le mois prochain ? J'ai un contrat d'une semaine autour du quatorze juillet.

— C'est demandé si gentiment.

— On profitera de la montagne en été, cette fois.

— Oui, je n'aurai pas mal aux pieds !

Juste avant leur départ, Thérèse, une amie américaine, s'annonce à Saint-Rémy. Ils l'emmènent dans leurs bagages ; c'est pour elle l'occasion inattendue de visiter les Alpes françaises.

Sur place, quand Maxime ne joue pas, l'orchestre part en randonnée. Le treize juillet, l'équipe décide de descendre l'Isère en kayak. Affublée de casque, gilet, pagaie, Faustine trouve l'aventure fascinante. La descente dure une heure dans un paysage idyllique. L'Isère est la plus belle rivière des Alpes françaises. Le fait qu'il faille se focaliser sur les mouvements adéquats, travailler en équipe, rend l'expérience

encore plus captivante, même si Faustine se sent un peu frustrée de ne pas la partager avec Maxime, embarqué sur un autre canoë. En outre, depuis leur départ de Paris, il consacre son temps à Thérèse. Et pour cause : organisatrice de concerts et de manifestations, celle-ci aimerait bien se faire une petite place au soleil en Europe. Maxime se propose de l'introduire dans les milieux adéquats, en échange de contrats pour son orchestre aux USA.

La nuit du treize au quatorze juillet, il y a bal sur la place du village aux Arcs. Évidemment, Maxime joue à l'hôtel puisqu'il est venu pour ça. Faustine et Thérèse sortent de leur côté. Elles discutent longuement en buvant beaucoup. Une fois de plus, Faustine ressasse ses désillusions, trouvant en Thérèse une oreille attentive qui l'encourage à prendre sa vie en main. L'alcool aidant, Faustine se monte la tête. C'est sûr, à Paris, elle prendra le taureau par les cornes et se libérera de son joug. Après le feu d'artifice, Faustine avale ses pastilles de Rohypnol avec une gorgée de rhum et se couche, la tête pleine de rêves d'anticipation.

Le samedi quinze juillet au matin, le trio prend la route de Paris. Faustine souffre d'une migraine épouvantable. Maxime, excédé, et pour cause, l'allonge sans ménagement à l'arrière de la voiture. Elle a encore pris le temps, pendant le petit déjeuner, d'avaler un joli cocktail analgésico-chimique. Assez pour tomber dans un semi-coma. À Beaune, elle en émerge, demande à sortir de la voiture, fait deux pas et… plus rien.

Lorsqu'elle se réveille, son regard se porte sur un homme d'une beauté angélique, assis en face d'elle.

— Je suis morte ? Au paradis ?

— Euh… non. Seulement à l'hôpital de Beaune.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Vous avez fait une crise d'épilepsie. Juste devant une pharmacie. Ils ont appelé le Samu.

— Où est mon mari ?

— Il a dû repartir sur Paris. Votre amie est restée. Elle vous attend, vous rentrerez avec elle.

— Ça fait longtemps que je suis là ?

— Vous avez fait votre malaise à 9 heures, il est 16 heures.

— Ah, quand même.

— Oui. On va vous faire un électro-encéphalogramme et si tout va bien, vous partez ce soir.

On ne le dira jamais assez : il ne faut pas sous-estimer la capacité de récupération des alcooliques. En moins d'une heure, Faustine est à nouveau sur pied, comme si rien ne s'était passé. De retour à Paris, elle retrouve Maxime, pas content du tout.

— Cette fois, ça suffit les conneries. Tu vas vraiment finir par y passer, si ça continue. Je n'avais pas réalisé à quel point ta dépression était grave. Lundi j'appelle Cohen et tu vas accepter sa proposition de te faire soigner à Sainte-Anne.

— Tu veux me faire interner ? Tu crois que je vais me laisser faire ? Plutôt mourir et rejoindre Julien. Hier, j'ai hésité à jeter mon sèche-cheveux dans la baignoire pour en finir plus vite.

— Ne sois pas stupide ! Je comprends que tu souffres. Tu n'est pas la seule. Tu es persuadée que tu n'as plus rien à vivre avec moi, mais je t'assure que tu te trompes. Avec un peu de bonne volonté de part et

d'autre, nous pouvons encore tout reconstruire. Si seulement tu arrêtais de me fuir. Si seulement tu renonçais à ces voltes-face méprisantes qui me rendent fou chaque fois que je veux te parler.

— Mais…

— Ton histoire de sèche-cheveux ne tient pas debout. C'est facile, je sais et ça fonctionne très bien au cinéma. Mais pense à la seconde qui va s'écouler, pendant laquelle tu comprendras que tu ne peux pas revenir en arrière.

— …

— Pense à la terreur que tu ressentiras à ce moment-là. Quand tu réaliseras que c'est trop tard ! C'est long une seconde, tu sais !

Faustine n'a pas de contre-argument. Il a parfaitement raison. Elle est une âme en perdition. Elle va accepter l'internement. En d'autres temps, Maxime aurait déjà pu se débarrasser d'elle dix fois s'il l'avait voulu.

Entre 1935 et 1985, par exemple, 84 % des lobotomies effectuées l'ont été sur des femmes dépressives, mélancoliques ou simplement réfractaires à l'autorité. Mais au sortir de la guerre, la plupart de ces maux n'étaient pas plus importants chez la femme que chez l'homme. Pourquoi elles, alors ? Tout simplement parce que dans un texte de loi datant de 1804, la femme est réduite à un objet d'expérimentation. De plus, jusqu'en 1979, elle est considérée comme mineure. Son père ou son mari font figure d'autorité, décidant si elle doit être opérée ou non. À quelques années près, au vu de son parcours chaotique, Faustine aurait tout aussi bien pu finir comme légume dans une prison terrifiante.

Elle a de la chance dans son malheur car Sainte-Anne, du moins la section dans laquelle elle est admise, n’est pas fermée, même si on déconseille fortement aux patients de recevoir des visites ou de sortir. Faustine y fait la connaissance d’une équipe de jeunes, dont la plupart sont ici suite à des tentatives de suicide. François s’est tailladé les veines à cause d’un chagrin d’amour, il paraît que c’est plus fréquent qu’on ne veut l’admettre chez les jeunes gens. Martine est borderline et doit se stabiliser chimiquement. Kay est en dépression parce que sa femme est partie avec leur fils. Outre Faustine, souffrant de troubles de l’humeur caractérisés par une succession d’épisodes maniaques et dépressifs, il y a encore deux ou trois autres patients un peu plus âgés.

La plupart d’entre eux passent leurs journées au dernier étage de l’immeuble dans une pièce aménagée en salle de jeux. Entre groupes de paroles et entretiens individuels, on y joue au ping-pong ou aux cartes. Faustine se laisse initier aux tarots. Le temps passe vite, l’ambiance joyeuse qui règne participe à la réussite du traitement. On l’a néanmoins prévenue qu’il lui faudra de la patience, car le lithium met au moins deux mois à faire effet.

— Je sais pas vous, mais moi je mangerais bien des croissants. Les petits déjeuners sont pas vraiment terribles, ici. Qui en veut ? Tout le monde ? Bon, alors j’y vais.

Et Faustine, en dépit des recommandations, quitte l’étage – tenant la porte au chef du service qui entre

au même moment – fonce à la boulangerie d’en face et remonte avec deux douzaines de croissants tout chauds.

Lorsqu’elle se promène dans le parc, Faustine tente d’apercevoir les fous dangereux derrière les fenêtres des pavillons. Mais, si on entend parfois des cris bizarres, il est hélas impossible de voir quoi que ce soit. Bien vite, elle rejoint sa section et se lance dans des parties de cartes épiques avec Kay comme partenaire. Lui aussi est jeune, beau et gentil. Un père potentiel ? L’idée est en germe. Le mois d’août s’étire. Si elle est bourrée de lithium, Faustine n’en ressent rien et personne ne daigne lui expliquer le protocole.

Pendant que Maxime retrouve ses filles à Cagnes, belle-maman Angèle rend visite à Faustine et se laisse inviter au restaurant chinois. La mère de Maxime explique à sa belle-fille que son fils a décidé de quitter la Prãna. Il prévoit de rejoindre une petite équipe d’ingénieurs qui a ouvert un bureau de conseil et représentation au nord de Paris et propose de bien meilleures prestations. Ce n’est pas pour tout de suite, bien sûr. Mais comme Jacques est en pleine tractation pour louer des locaux plus grands et plus lumineux aux Ulis, il profitera du déménagement pour tirer sa révérence.

— Et moi alors, qu’est-ce que je deviens ?

— Toi, tu te rétablis, puis tu reprends ton travail, si Jacques veut toujours de toi !

— Oh, je n’ai pas peur pour ça. Il m’a dit qu’il me reprendrait sitôt que je sors d’ici.

Pendant la dernière quinzaine d’août, Faustine se confie beaucoup à Kay. Elle lui parle de sa vie… de

son désir d’enfant. Elle tâte le terrain et finit par lâcher le morceau.

— Tu serais d’accord de me faire un bébé ?

— Pourquoi pas ?

— Formidable ! Je vais recommencer à prendre ma température et je t’appelle quand je suis prête.

Nouvelle donne

Suite aux absences trop fréquentes de Faustine, Maxime a engagé une secrétaire indépendante. Monique est efficace, rapide, surtout elle accepte d’être payée au lance-pierres. De cette manière, Maxime limite les dégâts que cause sa femme par son inconstance et son alcoolisme et il se détache progressivement de la Prãna, au profit d’un nouveau représentant plus fiable.

À la Prãna d’ailleurs, grâce ou à cause de tout cela, l’ambiance a changé. Ses collègues ne regardent plus Faustine de la même manière. Elle est tombée de son piédestal. Désormais, on se méfie d’elle ; est-elle vraiment guérie ? Sainte-Anne, tout de même, c’est un asile de fous, non ?

Depuis qu’elle est revenue, Faustine tente tant bien que mal d’effacer la mauvaise impression laissée par ses défections. En son absence, son bureau a été transféré à l’étage supérieur. Il est immense et beaucoup plus lumineux, mais la jeune femme regrette d’avoir perdu sa place au centre de la ruche. Le désordre, la poussière, les cris et les jurons lui manquent, le contrôle des tenants et aboutissants surtout, elle se sent plus seule que jamais. Le pire

c’est le manque de travail. Finies les heures supplémentaires. Tout roule ; les autres se sont partagé les travaux qu’elle ne savait pas déléguer. Faustine passe du stress à la décompensation. Ni Claude, ni son nouvel assistant, Stéphane, ne sont disposés à collaborer. Elle doit se rendre à l’évidence : le départ de Maxime, conjugué à la fin des trente glorieuses et donc au début de la crise, a changé la donne. Désormais, seuls les meilleurs resteront et c’est chacun pour soi. Faustine repense avec nostalgie aux samedis d’autrefois, lorsqu’elle bénéficiait d’une paix royale pour boucler un dossier. Il arrivait que Jacques fasse un saut dans l’après-midi et qu’ils passent un moment à dialoguer sur toutes sortes de sujets. Cela ne faisait peut-être pas avancer le boulot, mais leurs échanges spirituels et philosophiques étaient riches et profonds. La jeune femme se rend compte à quel point son patron a consacré une énergie incroyable à la soutenir. À lui redonner confiance en elle, lui permettre d’évoluer.

Lui-même est un inconditionnel du Grand Maître de la Fraternité blanche universelle, l’Omraam Mikhaël Aïvanhov. Autrefois, ce dernier l’avait aidé à se reconstruire, après que son père se fut noyé sous ses yeux. On l’avait ostracisé pour cela, il avait quinze ans.

Puisqu’elle dispose de plus de temps pour elle, Faustine reprend ses visites chez la doctoresse Cohen. En se pliant à la discipline stricte des prises de médicaments, en évitant les chocs émotionnels violents et les initiatives irréfléchies, elle a des chances de guérir, lui promet cette dernière. Plus question, pour l’instant, de quitter Maxime et Saint-

Rémy.

En septembre, Faustine participe à l'organisation du Salon de l'électronique d'Evian. Au cours de la manifestation, les participants sont invités à une soirée récréative. Pour commencer : un apéritif servi dans les salons de première classe d'un bateau à vapeur rénové, sur le lac Léman. Le ciel est dégagé, ils ont la chance d'assister au coucher du soleil, le célèbre *feu au lac,* spectacle prodigieux s'il en est. Depuis Ouchy, un autocar les conduit jusqu'au Château d'Oron, érigé au XIIe siècle et aménagé en lieu de charme et d'histoire pour réunions professionnelles. Des pages en livrée, des soubrettes en costume, des valets en tenue dorlotent les convives. De grands feux brûlent dans les cheminées et un repas digne des barons d'Oron, des Comtes de Gruyère ou des baillis de Berne est servi, chaque plat présenté au son des trompettes médiévales. Faustine, rare femme de l'assemblée, en a vite assez des discours techniques et de son verre vide. Elle céderait volontiers sa place en échange d'une soirée copines et chiffons.

De retour à Paris, Maxime et Faustine sont invités chez des amis, musiciens et réalisateurs de films. La soirée démarre par un punch brésilien d'une traîtrise absolue. Un verre, deux, trois. Faustine n'a pas écouté les avertissements. Elle passe aux lavatories. La tête lui tourne. Elle avise un sofa opportunément placé dans le vestiaire, s'allonge et… s'endort. Au réveil, elle rejoint la tablée ; elle a probablement raté les hors-d'œuvre, pas grave, les cailles sont excellentes,

même froides. Personne ne commente.

Suite à ce dernier exploit, Maxime accepte enfin qu’elle fasse venir un membre des Alcooliques Anonymes à Saint-Rémy. Au jour dit, un couple se présente. Lui est alcoolique, elle pas. Faustine propose à boire. Il choisit de l’eau, sa femme du vin, Faustine aussi tant qu’à faire. Demain on rase gratis. Pendant deux heures, l’homme relate son parcours d’une voix monocorde. C’est d’un ennui profond, d’une tristesse sans nom. Mais surtout, pour quelqu’un qui a cessé de boire depuis de nombreuses années, on dirait que ça lui manque encore, tant il a l’air malheureux. Faustine se dit que si c’est pour en arriver là, est-ce que ça vaut la peine de se priver du plaisir ? Elle laisse repartir le couple sans promettre de participer à la prochaine réunion. Le soir, elle rend compte de cette visite à Maxime, qui lui répète une fois de plus que si elle s’en tient à deux ou trois verres, il n’y voit pas d’inconvénient. Il n’a toujours pas compris qu’en la matière, c’est tout ou rien. Sitôt que Faustine s’est servi le premier verre, il lui est impossible de s’arrêter. Par contre, tant qu’elle ne le fait pas, elle peut rester sobre des semaines entières. Elle ne souffre pas non plus d’une dépendance qui l’oblige à démarrer sa journée avec un verre.

Entre deux péripéties, Faustine n’oublie pas que Kay, son compagnon d’infortune à l’hôpital Sainte-Anne, a accepté de lui faire un enfant. Elle lui téléphone de temps en autre en l’absence de Maxime, pour le garder au chaud. Parallèlement, elle reprend sa température. Aussi, pendant les mois d’octobre et de novembre, elle obéit docilement à sa psy et stabilise son taux de lithium.

Début décembre, maman téléphone.

— Salut, fifille, comment vas-tu ?

— Ça va, et toi ?

— Beaucoup mieux. Je suis rentrée.

— Rentrée ? D'où ça ?

— De la Métairie.

— C'est quoi ?

— Une clinique, à Nyon. On y soigne l'alcoolisme. C'est basé sur le modèle des cliniques Betty Ford.

— Et ça a réussi ?

— Oui, c'est fantastique. Le grand luxe, des soins épatants. Groupe de parole, sophrologie, atelier d'écriture, diététique, yoga, le rêve pendant six semaines, je te parle même pas du resto six étoiles, tout ça aux frais de la princesse. Surtout, j'ai appris que l'alcoolisme est une maladie. Ça n'a rien à voir avec un manque de volonté quelconque. Ça aide à combattre le sentiment de culpabilité ! Aujourd'hui je suis tirée d'affaire et je me suis fait des amis dans un groupe AA (Alcooliques Anonymes) à Lausanne. C'est pour cela que je t'appelle, il faut absolument que tu trouves l'équivalent en France.

— Et je m'y prends comment ?

— Pour commencer, tu prends rendez-vous dans le centre d'alcoologie le plus proche de chez toi. D'après mes renseignements, dans les Yvelines, c'est dans un bled qui s'appelle *Plaisir*, ça te dit quelque chose ?

— Je sais où se trouve Plaisir, oui. Je ne suis jamais allée au centre. Mais c'est entendu, je les contacte demain.

— Parfait, quand tu les auras vus et qu'ils auront confirmé ta maladie, ils te trouveront une place dans un établissement de cure. Tu vas enfin pouvoir

recommencer à vivre.

— Merci, maman !

— Tu verras, Stine, tu vas t'en sortir, comme moi. Surtout, explique-leur bien que c'est urgent et tiens-moi au courant.

Faustine obtient un rendez-vous pour le trente et un janvier 1990. Dans deux mois environ. Impossible, malgré son insistance, de faire plus vite. Que cela semble loin !

Début décembre, Faustine appelle Kay. Son ovulation se précise pour le samedi suivant. Ça tombe bien, Maxime sera absent. Elle pourra passer le week-end chez son nouvel ami sans qu'on s'inquiète de sa disparition. Elle dévoilera son projet à Maxime uniquement en cas de réussite. Pas question de renouveler l'erreur commise avec Rodolphe. Avec Kay, ils se donnent rendez-vous au restaurant *Notre-Dame*, à l'angle de la Place du Petit Pont et du Quai Saint-Michel. Ils déjeuneront ensemble avant de se rendre à l'appartement de Kay. Quand Faustine arrive à l'heure convenue, dans un état d'excitation indescriptible, elle se heurte à un accueil sibérien. Kay refuse de manger, prétextant un manque d'appétit.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai gambergé.

— Et ?

— Je veux bien te faire un enfant, mais seulement si on l'élève ensemble.

— C'est une plaisanterie ?

— Non. Plus j'y pense, plus je suis sûr que c'est ce que je veux.

— Mais, tu es au courant que je suis mariée ! Je

n’ai pas besoin d’un père, j’en ai déjà un, je veux juste un enfant.

— Et moi, je suis supposé rester seul pendant que mon enfant est élevé par un autre ?

— Ça ne semblait pas te poser de problème quand on en a parlé l’autre jour.

— Non, mais depuis, j’ai eu le temps de réfléchir.

— Tu es vraiment une ordure. Tu te rends compte que tu viens de détruire ma vie ? Tu étais ma dernière chance.

— Désolé.

— Ah, ça oui, tu peux l’être, désolé, espèce de salaud ! Salaud ! Salaud ! hurle Faustine en lui jetant le reste de son verre à la figure.

Elle pleure tout le long du parcours jusqu’à la gare de Lyon. S’arrête à tous les bars, reprenant une bière à chaque fois. Elle s’écrase dans le train. Se réveille au terminus. Retrouve sa voiture à grand peine sous une pluie battante, manœuvre maladroitement pour sortir du parking, remonte chez elle, se sert un triple whisky et s’endort. Entre deux cauchemars, elle revoit les regards méprisants dans la rue, le métro. Elle s’interroge : au cinéma, quand un homme vit un coup dur et se saoule, tout le monde le prend en pitié, pourquoi est-ce si mal vu quand il s’agit d’une femme ?

La semaine suivante, Faustine se noie dans le travail, organise la fête de Noël de la Société, recommence à fumer et à boire pendant la journée. Chaque fois qu’elle retrouve sa psy, elle se fait prescrire des médicaments supplémentaires, sous

n’importe quel prétexte. Elle se constitue ainsi une jolie réserve, bien rassurante.

Mi-décembre, Jacques lui présente Claudine, une amie venue passer les fêtes avec sa famille. Claudine est médium. Jacques aimerait beaucoup qu’elle s’entretienne avec Faustine et lui parle de son avenir.

Rideau !

— Driiiiing !

— Allô !

— Madame M. ?

— Elle-même.

— Votre plaque de voiture est bien la CD-456-FA ?

— C’est exact.

— Je suis votre assureur *Macif*. Je vous appelle suite à une plainte.

— Comment ça ?

— Le vendredi huit décembre à 19 h 30, à la sortie de la gare de Saint-Rémy-lès-Chevreuse, vous avez heurté un véhicule et cassé son feu avant gauche.

— Pas possible !

— Si, madame. Le conducteur du véhicule a relevé votre numéro. Réfléchissez, que faisiez-vous vendredi dernier à cette heure-là ?

— Euh… je crois que vous avez raison. J’étais bien à la gare de Saint-Rémy ce soir-là, mais je n’ai aucun souvenir de choc, sinon je me serais arrêtée, soyez-en certain.

— Madame, ce que vous avez fait est extrêmement grave. Vous pourriez être privée de permis et condamnée pour délit de fuite. Est-ce que vous vous en rendez compte ? Vous avez beaucoup de chance, le

conducteur lésé a décidé de ne pas porter plainte sous réserve que vous remboursiez les dégâts.

— Bien entendu que je vais rembourser les dégâts. Mais je vais aussi m'excuser. Vous voulez bien me donner son numéro de téléphone ?

Et Faustine, confuse, de présenter ses plus sincères regrets aux personnes lésées, les remercier pour leur indulgence ; soulagée de s'en tirer avec un simple malus en plus des frais. Il y a vraiment un bon Dieu pour les alcooliques, nul ne sait ce qu'il serait advenu d'elle si elle avait dû souffler dans le ballon, même quatre jours après ! Du coup, elle fait envoyer des fleurs à Madame, une bonne bouteille à Monsieur et le dernier disque à la mode au fiston. Fin de l'histoire.

Au bureau, la semaine suivante, elle se tient coite. Comme promis, l'amie de Jacques, Claudine, vient la retrouver. Les deux femmes se parlent longuement. Faustine se raconte avec sa sincérité coutumière. La médium lui tire le grand jeu aux tarots. Elle lui promet le bonheur. Pas immédiat cependant. Il lui faudra encore patienter deux ans. Alors, elle rencontrera un homme, et lui donnera une fille. Par la suite, elle sera très heureuse. Forte de ces bonnes nouvelles, Faustine redresse la tête. Elle imagine mal sa destinée changer à ce point alors que la situation actuelle lui semble inextricable, mais elle choisit de faire confiance à la vie, pour une fois.

Le vingt-deux décembre 1989 Sylvie, met au monde son second fils, Hugo. Faustine fonce au supermarché, remplit un caddie entier de vêtements et de produits pour bébé et rapplique à Bois d'Arcy,

chez la jeune maman, bien embarrassée de cette débauche de cadeaux. Pendant qu'elle se repose, Faustine prend en charge le ménage. Avisant une bouteille de cognac, elle se sert une rasade, puis deux, puis trois, etc. Sylvie, déçue de la voir replonger, épuisée par ses récentes couches, demeure dans sa chambre. Finalement, par l'intermédiaire de Jean-Fabrice, elle lui demande de s'en aller. Faustine rentre chez elle, désespérée. Elle a perdu sa meilleure amie.

Est-ce de savoir qu'elle arrive au bout de son chemin de croix ? Sa relation avec Maxime se modifie. Désormais, elle ne supporte plus ses jugements, son mépris, son pessimisme, son manque de générosité humaine, comme elle dit. Claudine, la médium, a confié à Jacques, qui le lui a répété, que jamais elle n'avait rencontré âme aussi solitaire que celle de Faustine. Bien que ponctuée de nombreux moments de bonheur, sa vie n'a jamais été sereine, en fin de compte. Malgré les apparences. Faustine, comme tant d'autres, s'est sacrifiée sur l'autel d'un idéal éthique. On ne largue pas un homme qui a tout quitté pour vous, ça ne se fait pas, point barre. Elle ne l'a jamais remis en question, lui, bien qu'il l'ait manipulée tant et plus et qu'il ait tout fait pour l'empêcher de le quitter ; y compris un chantage au suicide. Il avait beau jeu avec leur différence d'âge ! Il s'est toujours arrangé pour qu'elle se sente coupable. De son côté, elle s'était persuadée que l'amour motivait ses décisions.

À présent, c'est le grand plongeon. Maxime a décidé de contrôler la consommation de sa femme,

d’intervenir en force. Il a découvert ses bouteilles planquées, les a vidées dans l’évier. Faustine en a racheté d’autres sitôt qu’il a eu le dos tourné. Il n’a rien compris à rien, imaginant qu’elle peut s’arrêter à un seul verre. À Noël, il lui a servi un ti-punch. Juste de quoi remplir un dé à coudre. Il n’a jamais compris qu’amorcer la pompe pour ensuite fermer les vannes brutalement était pire que de ne pas consommer du tout. Elle l’a méprisé pour ça. De plus en plus souvent, ils se croisent sans se parler. Ils ne font plus jamais l’amour. Il lui demande de se ressaisir, la traite de loque pathétique. Elle lui balance :

— C’est ça, ton amour ?

Tous les soirs, elle ramasse les morceaux ; tous les matins, elle retourne au bureau. Elle veut rembourser l’emprunt pris auprès de Jacques, pour l’achat de leur maison, avant de s’en aller. Faustine traîne au bureau le plus tard possible, redoutant les tête-à-tête avec son mari. Lorsqu’enfin elle rentre, il la sermonne :

— C’est à cette heure-là que tu rentres ? Je sais bien que tu n’as plus autant de travail. T’en as pas marre de me prendre pour un imbécile ?

Il fait la cuisine tous les soirs, il fait des efforts, elle pourrait être reconnaissante au moins !

Un soir, quand Faustine entend les prémices de son discours, elle prend ses cliques et ses claques et ressort. Sans son sac, ses clés de voiture ni son manteau, elle n’a pas l’air con, tiens ! Du coup elle revient sur ses pas, dîne du bout des lèvres, puis passe la soirée à gribouiller ses doléances dans son cahier. Tu ne perds rien pour attendre, tiens ! Elle a fermé sa porte à clé, comme ça elle peut sortir la nouvelle bouteille de sa cachette. On voit, à son

écriture déformée, que le niveau baisse drastiquement. Il dort depuis longtemps quand elle le rejoint.

La veille de son départ à La Plagne pour une semaine de jazz et de ski avec ses copains, rebelote. Il lui balance une vacherie à peine a-t-elle passé la porte. C'est la goutte de trop. Depuis l'autre soir, elle se méfie, elle garde sa carte de crédit et ses clés de voiture à portée de main. Ce soir, en deux secondes elle se retrouve dehors. En route pour nulle part. Elle s'arrête à la station service, achète une bouteille de champagne, quelques sandwiches, du chocolat, des magazines et en avant Berthe ! Elle roule jusqu'au premier motel. Là, elle loue une chambre, se fait couler un bain moussant, puis verse le champagne dans son verre à dents, mange ses sandwiches et lit ses magazines. Elle s'endort givrée mais en paix. Le lendemain matin, elle passe à la maison très tôt. Qu'il sache qu'elle est encore vivante ; elle n'est pas sadique. Il a pleuré, pas dormi de la nuit, il est blanc comme un linge mais néanmoins soulagé de la voir. Il dit :

— Je sais que tu ne m'aimes plus, mais je ne sais plus quoi faire pour que tu me reviennes.

— …

Et il est parti. Le premier soir, en rentrant du boulot, Faustine s'arrête à l'épicerie des Ulis. Elle achète six bouteilles de vin rouge. Du bon. Du château-machin avec la médaille dorée. Chaque soir, elle en ouvre une dans son bureau, elle écrit et elle boit. Tous les soirs jusqu'au retour de Maxime.

Le mois de janvier se termine. De crises en scènes, de reproches en complaintes. Faustine se sent moche, sale, pathétique. Elle aimerait redevenir la fillette sans tache, pure et joyeuse d'autrefois, mais voilà…

Ni sa psy, ni son acupunctrice n'y peuvent quoi que ce soit. Pour l'heure il n'y a pas de solution à son mal-être. Elle continue d'accumuler les boîtes de médicaments. On ne sait jamais.

Le mercredi trente et un janvier 1990 au soir, ils se rendent à Plaisir, au rendez-vous fixé par le médecin alcoologue. Au bout d'une heure, le verdict tombe.

— Monsieur, votre femme souffre d'alcoolisme.

— C'est si grave que ça ?

— Oui. Mais aujourd'hui, nous savons que c'est une maladie qui se soigne.

— Je vois. Vous pensez que c'est faisable ?

— C'est à votre femme de voir si elle souhaite se soigner.

— Bien sûr ! Comment ? intervient Faustine.

— Je suggère une cure en institution pour commencer, un suivi chez les alcooliques anonymes, ensuite. Un jour à la fois.

Faustine questionne :

— Vous savez où je pourrais aller ?

— Oui, nous avons un centre renommé, à Orthez, dans le Béarn. La clinique psychiatrique du Château de Préville. Ils sont spécialisés en addictologie depuis les années cinquante. Je peux vous trouver une place. Ils travaillent également en coordination avec les AA.

Sur le chemin du retour, Maxime ne cache pas son soulagement.

— Tu vas enfin être soignée. Tout redeviendra comme avant !

Faustine ne répond pas. Elle se sent piégée. Leur amour est mort, comment imaginer *recommencer comme avant* sans les soupapes que représentaient alcool et cigarettes ? En l'état actuel des choses cela semble impossible. La pauvre femme n'est pas en état de réfléchir. Cela fait des semaines qu'elle noie sa dépression. Elle est dévastée. Non qu'elle ne se soit attendue au diagnostic, mais parce que cela signifie la fin de sa liberté. La naïve s'imaginait que le médecin remettrait son couple en question. Constaterait que Maxime était destructeur. Néfaste. Préconiserait une séparation définitive, pour la sauvegarde de son hygiène mentale, par exemple. Faustine aurait tant voulu qu'on prenne les décisions à sa place, être *réellement* aidée, enfin. La déception est douloureuse… amenant à une décision irrévocable.

À Saint-Rémy, à peine sortie de la voiture, la jeune femme monte dans son bureau, débouche la bouteille de Fernet-Branca qu'elle a réussi à dissimuler, ouvre une boîte de cachets de lithium, une autre de Rohypnol – deux cents pilules environ – ingère le tout par poignées, boit au goulot, pour faire glisser. Puis s'endort.

Le lendemain, Maxime enseigne en banlieue. Faustine se met en maladie puis elle avale les derniers cachets qui lui restent – deux cents de plus – grosso modo, et retourne se coucher. Le soir, lorsque Maxime

rentre, il la réveille, parvient à lui fait boire un peu de soupe. Rassuré, il la laisse se rendormir.

Vendredi matin, Max rejoint ses élèves. Faustine ne s'est pas réveillée. Cependant, elle n'a montré aucun signe de malaise. Elle dort calmement. Il imagine qu'elle a pris ses somnifères habituels et lui fiche la paix.

À midi, il fait un saut pour vérifier. Faustine dort toujours. Il termine son cours, une inquiétude diffuse au ventre, renonce au pot de départ. Il a un pressentiment. Il rentre le plus vite possible, et là…

il découvre sa femme inconsciente. Les lèvres sont bleues, la détresse respiratoire évidente.

Maxime panique. Extirpe Faustine du lit. La prend sous les bras, la traîne en bas des escaliers sans se préoccuper de ses chevilles qui cognent aux plinthes et du sang qui gicle. Il parvient, au prix d'un effort démentiel – que c'est lourd un corps inerte ! – à l'insérer à l'arrière du cabriolet, fonce jusqu'à la clinique de Chevreuse. Là, on lui dit qu'ils ne sont pas équipés pour la réanimation. Il doit retourner à Saint-Rémy, appeler le SAMU qui l'emmènera, toutes sirènes hurlantes, au CHU de Versailles.

Neuf jours de coma plus tard :

— Tiens, une revenante ! Bonjour !

— …

— Bon retour parmi les vivants ! Vous pouvez vous vanter de nous avoir fait peur ! Vous allez rester avec nous, cette fois ?

À suivre…

Table des matières